UNIVERSITY OF ST. MICHAEL'S COLLEGE
3 1761 04332 0928

Digitized by the Internet Archive
in 2009 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/saintjosephoulaq00atjeuoft

UNIVERSITY OF ST. MICHAEL'S COLLEGE TORONTO
LIBRARY

HOLY REDEEMER LIBRARY, WINDSOR
TRANSFERRED

SAINT JOSEPH

OU

LA QUESTION OUVRIÈRE

D'APRÈS L'ÉVANGILE

IMPRIMERIE GÉNÉRALE DE CHATILLON-SUR-SEINE, JEANNE ROBERT.

SAINT JOSEPH

OU

LA QUESTION OUVRIÈRE

D'APRÈS L'ÉVANGILE

PAR LE R. P. AT

PRÊTRE DU SACRÉ-COEUR

OUVRAGE DÉDIÉ

AUX CERCLES CATHOLIQUES DE FRANCE

NOUVELLE ÉDITION

REVUE ET AUGMENTÉE

PARIS

LOUIS VIVÈS, LIBRAIRE-ÉDITEUR

13, RUE DELAMBRE, 13

1879

TRANSFERRED

UNIVERSITY OF ST. MICHAEL'S COLLEGE TORONTO LIBRARY

TRANSFERRED

HOLY REDEEMER LIBRARY, WINDSOR

FOR FOREST LIBRARY, UNIVERSITY

TABLE DES MATIÈRES

Pages

DÉDICACE VII

AVANT-PROPOS XIX

CHAPITRE I.

SAINT JOSEPH DANS L'HISTOIRE.

Obscurité de saint Joseph. — Sa double noblesse : son origine et son rôle. — Noblesse ouvrière. — Triple péché de l'ouvrier contre sa race : le mépris, la désertion, le déshonneur. — Le déclassé. — Seconde gloire de l'ouvrier : la religion..... 1

CHAPITRE II.

SAINT JOSEPH DANS L'ÉGLISE.

— Le rôle de saint Joseph dans l'Eglise, extension de son rôle dans l'incarnation. — Obscurité des origines de son culte. — Caractères de ce culte : l'universalité dans l'espace; l'universalité des

causes. — Actualité du culte de saint Joseph. — La question ouvrière. — Les désordres du travail moderne. — Le culte de saint Joseph en sera le remède 15

CHAPITRE III.

SAINT JOSEPH ÉPOUX DE LA VIERGE MARIE.

Le mariage.

Mariage de saint Joseph. — Dignité surnaturelle du mariage. — Le mariage civil. — Préparation éloignée au mariage : la chasteté. — Préparation prochaine : l'état de grâce. — Devoirs de l'époux chrétien : la fidélité, le dévouement. — Fécondité du mariage..... 30

CHAPITRE IV.

SAINT JOSEPH A NAZARETH.

Le foyer.

Nazareth. — Sainteté du foyer. — Double vestige de Dieu et de l'homme. — Les ancêtres, la famille, les petits enfants. — Le foyer gardien des vertus, des douleurs et des principes. — Le foyer dans les grandes villes. — Mouvement des campagnes vers les villes. — Causes de ce phénomène. — Les remèdes du mal. — Les cités ouvrières. — Leurs inconvénients. — Conjuration des lois et des mœurs contre le foyer. — Les nomades du désert et les nomades de la civilisation 37

CHAPITRE V.

SAINT JOSEPH CHEF DE LA SAINTE FAMILLE.

La famille.

La sainte famille de Nazareth. — L'homme fondateur de la famille. — Les principes et le pain. — Sacerdoce du père de famille. — Transmission des vérités religieuses par la parole et par l'exemple. — Action combinée du père et de la mère dans l'œuvre de l'éducation. — Propagande révolutionnaire. — Le colportage. — Péril et vigilance. — Sollicitude de l'Eglise. — Les semaines religieuses. — Les petites lectures. — Le père de famille les favorisera..... 79

CHAPITRE VI.

SAINT JOSEPH CHEF DE LA SAINTE FAMILLE.

La famille (Suite).

Le pain. — Le père de famille le tire de sa sueur et de son sang. — Le luxe, symptôme de décadence et ennemi de l'ouvrier. — Le luxe de l'homme. — L'épargne. — L'Auvergnat. — Les dettes. — Mendicité déguisée. — L'hôpital. — Le suicide. — Le luxe de la jeune ouvrière. — Le luxe de la mère. — Le dégoût du métier. — Manie des inventions utiles. — Le crime. — La cour d'assises. — Le courtage révolutionnaire. — Le vieillard. — La petite sœur des pauvres. — La famille paradis de l'ouvrier. — Un mauvais ménage 92

CHAPITRE VII.

SAINT JOSEPH PRÉSENTE JÉSUS AU TEMPLE.

L'éducation.

Education intellectuelle et morale. — Education domestique. — Education du temple. — Le baptême. Préjugés des impies. — — L'école. — Avantages de l'instruction. — Exagérations d'un parti politique. — Devoirs du père de famille. — L'école chrétienne. — L'école laïque. — Fausses maximes. — L'instituteur congréganiste. — L'instituteur laïque. — Education professionnelle. — Les illusions de l'amour-propre. — Carrières libérales. — Carrière artistique. — Le métier. — La manufacture. — La femme ouvrière. — Abus de la force. — L'atelier. — Le jeune apprenti. — Choix des patrons. — Le tour de France. — Paris. — Le service militaire. — Périls et secours..... 113

CHAPITRE VIII.

SAINT JOSEPH OUVRIER.

Le travail.

Le métier réhabilité par saint Joseph. — La science, l'art et le métier : rapports et différences. — Le métier, soldat de la science et de l'art. — Ses victoires sur la nature. — Les chefs-d'œuvre dont il a doté les nations. — Le métier chanté par la Bible. — Le métier en honneur dans l'Eglise. — Les Thébaïdes. — Le moine ouvrier. — Le Trappiste. — Vertu moralisatrice du métier. — Dangers de la

science et de l'art. — Le métier joyeux par nature. — Bonheur de l'ouvrier 143

CHAPITRE IX.

SAINT JOSEPH OUVRIER.

Les conditions du travail moderne.

Activité fébrile du monde moderne. — Malaise général. — Le travail à l'état soumis et à l'état libre, dispersé ou aggloméré. — Le travail soumis réduit par le morcellement de la propriété, augmenté par les monopoles industriels. — Les machines. — Le patron. — La conquête et l'hérédité. — Fausse attitude de l'ouvrier devant ces deux lois de la nature. — Divers systèmes pour placer l'ouvrier au niveau du patron. — Causes morales des dispositions de l'ouvrier vis-à-vis du patron : l'orgueil, la jalousie. — Le bon patron. — Le mauvais patron. — Droits de l'ouvrier en face des abus du patron. — La grève. — Le travail libre. — Centralisation industrielle. — Concurrence écrasante pour le petit capital. — L'association. — Sociétés de secours mutuels. — La confrérie. — Le patron du ciel. — Poésie et consolation 169

CHAPITRE X.

SAINT JOSEPH AU TEMPLE.

Le dimanche.

Voyage de la sainte famille à Jérusalem aux fêtes légales. — Le dimanche jour de Dieu — Le diman-

che jour de l'ouvrier. — La messe. — Besoin de la prière. — Devoir de la prière. — L'enseignement catholique. — Le catéchisme. — Le bon curé. — Le prône. — Ses leçons. — Ignorance religieuse. — Ses conséquences. — Le temple et la manufacture. — Différence de ces deux milieux pour l'ouvrier. — La vie de famille supprimée par l'organisation du travail. — Le dimanche jour de la famille. — Conseils. — Récompenses. — Bonnes lectures. — Joie des pères et des petits enfants. — Repos dominical. — Santé de l'ouvrier. — Sa dignité. — Sa liberté. — Obstacles : le despotisme des patrons, la concurrence. — Causes vraies : l'amour effréné de l'argent, la haine de Dieu. — Le dimanche au village. — Le dimanche dans les grandes cités..... 204

CHAPITRE XI.

SAINT JOSEPH AU TEMPLE.

Les plaisirs du dimanche.

Le cabaret. — Perte du temps, de l'argent et de la santé. — L'ivresse. — Le cabaret, école de dépravation. — La compagnie. — Les propos. — La chanson. — L'athéisme. — L'esprit révolutionnaire. — Le théâtre. — Ses tendances. — Périls. — Les trains de plaisir. — Inconvénients et avantages. — Les cercles catholiques 241

CHAPITRE XII.

SAINT JOSEPH A BETHLÉEM.

Le devoir politique.

Vie privée et vie publique de l'ouvrier. — Droits et devoirs politiques. — Vraies notions de l'autorité et de la liberté. — Respect des lois. — Patriotisme. — Le vote. — L'ouvrier modeste. — L'ouvrier ambitieux. — L'embaucheur politique. — Le journal. — La franc-maçonnerie. — Dangers de la manie politique..... 271

CHAPITRE XIII.

SAINT JOSEPH AU MILIEU DES ÉPREUVES.

La douleur.

Douleurs de saint Joseph. — Secours célestes. — Sa soumission tranquille. — La douleur commune au riche et au pauvre. — Douleurs de l'ouvrier : le travail, le chômage, les privations. — La Providence. — Leçons de l'Evangile. — Résignation de l'ouvrier chrétien. — Blasphèmes de l'ouvrier sans religion. — Chances de l'avenir. — Confiance. 299

CHAPITRE XIV.

MORT DE SAINT JOSEPH.

Libres-penseurs et solidaires.

Mort de saint Joseph. — La révolution et l'athéisme. — L'ouvrier libre-penseur. — Religion. — Immortalité de l'âme. — Le savant irréligieux. — L'ou-

vrier sans foi. — La religion et la mort. — Mort de l'ouvrier chrétien. — Mort de l'ouvrier libre-penseur. — L'enterrement civil. — Funérailles chrétiennes. — Les deux tombeaux..... 317

CHAPITRE XV.

LES SOPHISMES.

La question ouvriére devant l'Eglise et la révolution.

Les deux mères. — Services de l'Eglise. — La théologie du travail. — Le salaire. — La liberté. — La corporation. — L'espérance du paradis. — L'Eglise vraie mère de l'ouvrier. — Maux de la révolution. — Fausse notion du travail. — Exagération du salaire. — Liberté impie et antisociale. — L'individualisme. — Associations sans Dieu. — Plus d'espérance de la vie future. — La révolution marâtre. — Défiance de l'ouvrier vis-à-vis de l'Eglise. — Ses illusions par rapport à la révolution. — Effort rationaliste pour consoler l'ouvrier. — Son inutilité. — Effort catholique. — Sa fécondité. — L'avenir..... 342
Conclusion..... 369

RAPPORT DE M. L'ABBÉ JANVIER

DOYEN DU CHAPITRE MÉTROPOLITAIN DE TOURS

Le R. P. At, déjà connu comme écrivain par son livre si remarqué des catholiques : *Le Vrai et le Faux en matière d'autorité et de liberté*, s'adresse ici spécialement à la classe ouvrière et à tous ceux qui se préoccupent de ses intérêts et de ses besoins, au point de vue social et religieux. Un pareil ouvrage ne pouvait arriver avec plus d'à-propos.

Il a pour cadre naturel l'histoire de saint Joseph, modèle des ouvriers et patron de l'Eglise. Les faits évangéliques relatifs à la vie du saint Patriarche servent de point de départ à l'auteur pour exposer la série des devoirs et des vertus propres à l'ouvrier chrétien dans la situation à part que lui a faite la société moderne. Le mariage, le foyer, la famille, l'éducation, le travail, les conditions du travail moderne, le dimanche, les plaisirs du dimanche, le devoir politique, la douleur, tous ces graves et intéressants sujets sont traités à fond, avec autant de sagacité et de pénétration que d'opportunité et de sagesse pratique.

Le R. P. At semble ici sur son terrain de prédilection. Il se montre vraiment l'apôtre et l'ami de l'ouvrier, ne lui taisant pas la vérité, ne lui épargnant pas le reproche et l'avertissement, sondant ses plaies les plus vives et les plus intimes, mais aussi lui parlant le langage du cœur, le relevant et le réhabilitant, se faisant au besoin le défenseur de sa dignité et de ses droits, évitant d'ailleurs avec soin, en matière politique surtout, ce qui, de nos jours, irrite ou divise.

Avec la libre et franche allure qu'on lui connaît, l'écrivain va toujours au vif de la question et marche à son but, non toutefois sans méthode et sans art. Volontiers il met en parallèle, par un saisissant contraste, les idées vraies et les idées fausses qui agitent le plus vivement les esprits en ce moment, touchant ce qu'on est convenu d'appeler la réforme et l'amélioration des classes ouvrières ; il passe en revue le foyer domestique, l'atelier, la manufacture ; il étudie les relations du patron et du client. Aux décevantes théories du socialisme, aux doctrines perverses de la révolution et de la franc-maçonnerie, il oppose les simples et lumineuses leçons du bon sens et de l'expérience, éclairées des rayons de la foi et vivifiées des préceptes de l'Evangile. Sa logique alors est irrésistible et triomphante.

Son style est celui d'un maître : il en a l'image, la couleur et le relief. Habituellement net, incisif, précis, il est tour à tour piquant ou gracieux, pittoresque ou familier, plein de verve ou d'onction. Les ta-

bleaux attendrissants et les ravissantes peintures s'entremêlent aux conseils pratiques et aux ingénieux aperçus.

En somme, cet ouvrage nous paraît avoir, dans le fond et dans la forme, tout ce qu'il faut, à l'heure présente, pour réussir auprès de l'ouvrier, pour s'en faire lire, comprendre et accepter. Ce sera croyons-nous une bonne fortune pour les Cercles catholiques, dans l'exercice du charitable et difficile apostolat qu'ils ont entrepris à l'égard des classes ouvrières.

Comme d'ailleurs nous n'y avons rien trouvé qui ne nous ait paru conforme à la saine doctrine, nous le recommandons volontiers à la bienveillante approbation de Monseigneur l'Archevêque, et nous faisons des vœux pour qu'il obtienne du public auquel il s'adresse la faveur dont il est digne.

JANVIER, chan.

Tours, ce 24 septembre 1875.

Imprimatur.

Turonibus, die 24 septembris 1875.

† CAROLUS, Archiep. Turon.

AUX MEMBRES

DES CERCLES CATHOLIQUES

Messieurs,

C'est à vous que je dédie ce modeste travail; à vous qui composez nos Cercles catholiques, qui en êtes la gloire aujourd'hui et l'espérance dans l'avenir. Vous êtes entrés résolùment dans l'armée de la régénération sociale ; rien ne vous a arrêtés: ni les difficultés de l'entreprise, ni votre petit nombre, ni les railleries de ceux qui pensent autrement. Soyez bénis.

En vous offrant, en raccourci, la physionomie de saint Joseph peinte d'après l'Evangile, j'ai voulu résumer les principaux aspects de ce qu'on appelle *La Question ouvrière*, si formidable et tourmentée de tant de façons. En même temps, je me suis proposé de vous

fournir, dans la personne du vénérable Patriarche, un modèle que vos chers ouvriers pourront imiter et un protecteur qui, du haut du ciel, les guidera à travers les périls de la situation.

Chers Ouvriers,

Faites bon accueil à ces pages que ma main a tracées sous la dictée de mon cœur. D'autres, avant moi et mieux que moi, ont écrit pour vous ; mais le Seigneur agrée tous les dévouements : acceptez le mien. Il ne saurait vous être suspect, car nous nous connaissons. Nous nous sommes rencontrés souvent dans les basiliques des grandes cités et dans les pauvres églises de village. Je me souviens avec bonheur que plus d'une fois nous nous sommes compris. Lisez-moi comme vous m'avez écouté ; je suis toujours le même : l'apôtre de Jésus-Christ, l'ami des ouvriers, le compagnon de leurs épreuves et le serviteur de leurs âmes.

Sous le nom de *Question ouvrière*, on comprend un certain nombre de questions économiques, physiques, morales, intellectuelles, religieuses et sociales, qui se mêlent parce qu'elles sont reliées par la nature des choses. Cependant tout le monde ne lui donne pas la même extension. Les uns n'y voient que le problème des salaires à débattre entre le capital et le travail; les autres l'envisagent principalement par le côté politique, et ne songent qu'à développer les droits et les influences des classes labo-

rieuses dans les affaires publiques; les philanthropes sont émus des souffrances de l'ouvrier, et ils concentrent leurs efforts sur l'amélioration physique de sa condition; les moralistes voient les choses de plus haut : ils voudraient donner à l'ouvrier des principes dont la perte explique, mieux que toute autre cause, l'état malheureux où il se trouve; les catholiques embrassent tous ces divers intérêts à la fois.

Les solutions que reçoit la *Question ouvrière* varient avec les différentes manières dont on l'envisage. Je ne viens pas apporter aux débats un système de plus ; il y en a déjà trop. Je n'offre pas à mes lecteurs une étude technique, composée de chiffres et de faits recueillis patiemment à

travers les usines et dans les faubourgs des grandes villes; ici je me déclare incompétent : c'est sans regret. Outre que les spécialistes ont fait cette besogne, la méthode économique, si elle reste isolée, ne mène à rien. Je ne viens pas davantage faire acte d'homme de parti. Si je m'éloigne de la science pure, parce qu'elle est stérile, j'évite avec soin la politique, parce qu'elle divise. Le point de vue moral et religieux est mon terrain. Ce point de vue est le meilleur, parce qu'il est le plus haut et le plus large, et qu'il conduit jusque dans les profondeurs du mal. Certains esprits, qui ont la prétention d'être pratiques, regardent flotter les principes religieux dans l'air, et ne conçoivent pas qu'ils

contiennent des éléments de solution pour les problèmes ardus agités de nos jours. Ils cherchent le rapport qui existe entre ces principes et la *Question ouvrière :* ils ne le voient pas; tout au plus s'ils leur reconnaissent la vertu d'assoupir le sentiment du droit et ses justes revendications, et de profiter ainsi à l'égoïsme des forts. Ils se trompent deux fois; s'il n'est pas facile de les guérir de préjugés invétérés, il est aisé de les confondre. Ce n'est pas ici le lieu.

L'intervention de saint Joseph en pareille matière leur causera quelque surprise. Ce motif ne saurait nous empêcher de l'employer. Sans doute, saint Joseph n'est pas *scientifique;* mais il est éloquent : c'est beaucoup mieux. Il n'ar-

rachera que des sourires aux *amis de l'ouvrier;* peut-être arrachera-t-il des larmes à l'ouvrier lui-même; alors le procès sera près de finir. La société aura la paix; les savants l'attribueront à leurs formules; d'autres, mieux éclairés, en feront remonter la gloire jusqu'à saint Joseph.

Je n'écris pas pour les savants qui ont plus d'esprit que moi, mais pour les braves gens qui ont du cœur et un peu de bon sens. Je renonce, en leur faveur, à une exposition exclusivement dogmatique; je veux surtout raconter une histoire, et, avec les leçons qu'elle renferme, projeter des lumières et verser des consolations sur l'âme de l'ouvrier. L'histoire des saints a converti

beaucoup d'esprits à la vérité, dans tous les siècles; qui sait si l'histoire de saint Joseph n'en fera pas autant ?

CHAPITRE I

SAINT JOSEPH DANS L'HISTOIRE

Son nom était Joseph; il était de la race de David.

(Luc, I, 27.)

I

Saint Joseph est enveloppé d'ombre et de silence; l'Evangile ne le nomme que cinq ou six fois, avec une sobriété de détails qui surprend. Saint Joseph n'eut jamais d'autre ambition que celle d'être fidèle à Dieu en accomplissant sa loi, pour mériter d'entrer un jour dans son paradis. Cependant il n'a pas échappé à la gloire. La gloire lui est venue de plusieurs sources : la première, c'est sa naissance.

Il était de la tribu de Juda, la tribu royale à qui Jacob mourant avait prophétisé le sceptre, avec une solennité d'accent et une magnificence de langage qui convenaient à de pareilles destinées. Il était de la maison de David, fils d'Isaï. David

de Bethléem, aimé de Dieu, gardait ses agneaux sur les collines préparées pour recevoir le berceau du Messie ; il étouffait dans ses bras vigoureux les lions du désert ; il quittait la houlette pour prendre la fronde qui tuait Goliath. David fonda la dynastie du Christ, la plus belle que le monde ait connue ; il écrasa dans vingt batailles les ennemis d'Israël ; il dilata son royaume des frontières de la Syrie au torrent de l'Égypte ; il bâtit Sion et ramena l'arche sainte exilée ; en s'endormant, il laissa à sa postérité un nom fameux et un héritage qui devait durer mille ans : les débris de son trône en composèrent un autre bâti pour l'éternité.

Telle était la généalogie de saint Joseph. Elle aurait ébloui une âme médiocre. Lui garda avec respect l'honneur de son sang, et il resta simple comme s'il ne le soupçonnait pas ; avec moins d'humilité il en aurait été embarrassé, car désormais il ne pouvait pas en supporter le poids. Ses ancêtres ne régnaient plus : Rome avait pris leur place. Le descendant des rois n'était qu'un ouvrier méconnu du monde qui se tourne vite vers les nouveaux venus ; il passait sans provoquer peut-être l'intérêt qui s'attache aux ruines : les ruines humaines font peur. Saint Joseph ne portait pas le deuil de sa décadence ; l'oubli de la terre le mettait plus près de Dieu.

La grandeur qu'on contracte dans ce voisinage lui suffisait.

II

Saint Joseph a dans l'histoire une gloire plus vraie que celle de sa noblesse. Il la trouva, sans la chercher, dans le rôle sublime que Dieu lui fit jouer.

L'Incarnation du Verbe est le centre de l'histoire : avant, tout la prépare ; après, tout en découle. L'Incarnation supprimée, l'histoire est un chaos. Les patriarches attendent le grand événement ; Abraham tressaille tandis qu'il contemple ce jour ; Isaac transmet, avec sa bénédiction, l'espérance héréditaire à Jacob son fils ; celui-ci félicite Juda et il l'élève au-dessus de ses frères, parce que c'est de lui que sortira l'Étoile de l'humanité. Moïse est tout ensemble le type et le prophète du Messie. Isaïe, Jérémie, Ezéchiel, Daniel passent l'un après l'autre ; et chacun fait sa note dans le vaste concert des siècles qui aplanissent les voies à Celui qui doit venir.

Saint Joseph fut le ministre du mystère de l'Incarnation. Il fut le délégué de Dieu le père qui lui transmit ses pouvoirs pour l'accomplissement de ses desseins. Il est placé entre Jésus et Marie ;

isolé de ces deux existences qui projettent sur lui, chacune à sa manière, un reflet de splendeur, il perd son originalité pour devenir une personnalité vulgaire, malgré son extraction, et dont la mémoire ne serait pas probablement arrivée jusqu'à nous. Il est l'époux de Marie; il servit de voile à sa virginité, tandis que le Saint-Esprit la couvrait de son ombre et formait dans son sein le corps d'argile que le Verbe allait habiter. Saint Joseph est ensuite le père nourricier de Jésus. Il n'eut pas besoin de lui donner la vie : il lui prêta sa tendresse, il adopta son enfance, il veilla sur ses premiers pas, il le défendit des injures de l'air et des conspirations d'Hérode; il le vit grandir sous son regard, comme un lis qui germait en silence pour l'avenir de l'humanité; il l'amena à la perfection de ses années, de ses organes et de ses facultés. Le Saint-Esprit avait commencé Jésus; Marie le continua; saint Joseph le termina.

Evidemment, nul n'avait touché de si près à la personne du Verbe fait chair; nul n'avait rempli auprès de lui des fonctions si augustes. Les patriarches l'avaient salué de loin; les prophètes l'avaient chanté sans le voir; saint Jean-Baptiste lui-même, qui était son contemporain et qui l'avait baptisé dans le Jourdain, se tient à distance, pénétré de respect. Plus heureux que tous

les autres, saint Joseph porta Jésus dans ses bras, et mérita par ses vertus et ses services que l'Evangile l'appelât son père. Quand Jésus fut prêt pour aller prêcher la vérité aux peuples, saint Joseph put s'endormir en paix sous les bénédictions de son divin pupille. Il avait consommé son œuvre : il faisait au monde le plus beau présent qu'il eût jamais reçu. Le monde devait le lui rendre, en lui dressant dans l'histoire un piédestal qui élèverait sa taille par-dessus les astres. *L'homme fidèle recueillera de magnifiques louanges. — Celui qui se constitue le gardien de son maître se couvrira de gloire* [1]. Ceci semble avoir été écrit pour saint Joseph.

III

On pourrait croire qu'il n'y a rien à prendre pour l'ouvrier dans cette page de la vie de saint Joseph : c'est une illusion. A la hauteur où Dieu l'a mis il est surtout admirable ; mais il est encore imitable.

Il y a deux gloires qui appartienent à l'ouvrier, quand il le veut : celle de sa race et celle de son christianisme. L'ouvrier est souvent de race royale. Je donne ce nom, sans flatterie, à une maison d'honnêtes gens qui n'ont d'autre for-

1. Prov., XXVIII, 18. — XXVIII, 20.

tune que leurs bras, d'autre prestige humain qu'une réputation sans tache, ni d'autre influence sociale que leurs services obscurs et la force de leurs vertus. Avec cela, ils sont une dynastie qui déploie ses rameaux, tantôt attachée à la glèbe, tantôt courbée sur le métier ; qui traverse les siècles sans se laisser entamer par l'erreur ou le vice, qui sème sur sa route des principes féconds, qui laisse après elle des exemples utiles, et recueille, en passant, l'estime de tous. C'est un ancêtre qui l'a fondée avec ses outils et avec son âme. Ses outils sont héréditaires ; son âme se promène à travers les générations qui sortent de son sang et les anime d'un même souffle de vie. On sait son nom au village ; on respecte le toit qui fut son berceau et le coin de terre où est creusée sa tombe. La race des braves gens n'est plus aussi étendue qu'autrefois dans les classes laborieuses ; elle n'est pas morte cependant : en tout cas, elle est belle. Le sage qui l'a rencontrée s'écrie : *Oh! qu'elle est belle la race chaste et qu'elle est glorieuse! Sa mémoire est immortelle, car elle vit dans la pensée de Dieu et dans le cœur des hommes* [1].

L'ouvrier doit avoir le culte de sa race. L'homme vit de traditions, comme l'arbre vit par ses racines ; c'est une chose contre nature

1. Sagesse, IV, 1.

de rompre avec la chaîne des ancêtres, pour rester un anneau brisé. Personne ne se suffit. Il y a ici un péché d'orgueil qui inspire à quelques-uns le mépris de l'antiquité, sous le fallacieux prétexte qu'elle était dans les ténèbres, tandis que la lumière inonde les temps nouveaux. C'est la théorie du progrès indéfini avec lequel les multitudes se sont familiarisées et dont elles parlent avec emphase, sans trop comprendre de quoi il s'agit. Mais les déceptions n'ont pas manqué à ceux qui proclament la supériorité de notre siècle : qu'ils en profitent. L'Ecriture sainte a dit : *Malheur à celui qui est seul*[1]. L'homme qui méprise sa race est seul sur la terre ; s'il est seul, il est faible ; la tempête le ballotte et il échoue tristement avec ses prétentions.

C'est un autre péché contre les ancêtres de déserter leur profession. Il produit un mal terrible et très-répandu de nos jours, qu'on appelle le déclassement. Ceux que Dieu prédestine à sortir de leur condition sont marqués d'un signe éclatant, qui est le génie : le génie est rare. Les majorités sont faites pour rester ce que la naissance les fit : elles composent l'armée du travail. Quand donc l'ouvrier laisse l'outil pour la plume, il ne monte pas : il déserte.

Le déclassé est devenu un type qu'on rencontre

1. Ecclés., IV, 10.

à chaque pas dans notre société bouleversée. On le reconnaît à plusieurs signes : sa tenue est soignée, même quand elle a cessé d'être brillante; sa pose quelque peu affectée manque au fond d'assurance; selon les cas, son regard reflète la mélancolie ou la colère; sa lèvre est pincée ; son front est chargé de nuages ; il ne dissimule pas toujours ses préoccupations ; quand il s'épanche, il dit son malheur; quand il se tait, on le devine : il est vaincu. Il s'est présenté au combat, mal armé et sans mesurer les chances terribles qu'il courait. Un plus grand mérite que le sien, qui est quelquefois nul, l'a emporté ; s'il est victime de l'intrigue, sa défaite n'en est pas moins certaine : il fallait tout prévoir. Le voilà dans une impasse : il ne peut pas avancer; la masse des compétiteurs est trop épaisse ; ni le choix, ni l'ancienneté ne lui assurent un lendemain. Il ne peut pas reculer ; la honte l'empêche de prendre ce parti ; ses mains blanches ne sauraient se résoudre à essayer du métier. Dans ces conditions, deux fléaux fondent sur lui à la même heure : la faim et l'obscurité plus redoutable encore pour l'ambitieux déçu. S'il était résigné à son sort, il pourrait espérer quelque adoucissement à ses amertumes; mais le malheur l'a aigri, et il ronge le frein. Alors il devient injuste. Il accuse les hommes dont je ne veux

pas prendre la défense, mais qui cette fois n'ont pas tort; il accuse les institutions nationales dont l'équité est indiscutable, mais qui deviennent un piége où les imprudents se prennent. Que ne s'accuse-t-il lui-même? Hélas! souvent la responsabilité est plus haut. S'il a laissé en route ses convictions religieuses, il en veut à Dieu quand il ne le renie pas; il se croit poursuivi par la fatalité, et il est ballotté par les vagues de ses pensées orageuses, et de ses desseins sinistres. Le déclassé est un péril social. La fable raconte qu'Encelade enseveli sous l'Etna ne pouvait pas se résoudre à mourir; lorsqu'il se remuait dans les cendres brûlantes, la terre tremblait : Encelade était un géant. Le déclassé est un pygmée ; mais si un pygmée en rencontre un second, et puis un troisième, tous ensemble ils forment un géant qui s'appelle la révolution. C'est la révolution qui bouillonne sous les assises de la civilisation contemporaine, et imprime à la chose publique des ébranlements périodiques. Le déclassé forme les deux tiers de son effectif. Impuissant à conquérir la position qu'il convoite par le talent qu'il n'a pas, et par des services qu'il ne saurait rendre, il conspire dans l'ombre; il attend impatiemment l'heure de sa fortune, prêt à tout faire pour arriver. Dès que la barricade se dresse

contre le pouvoir, s'il n'est pas par devant, vous êtes sûr de le trouver par derrière. Les succès trop fréquents que de pareils moyens ont valu à quelques-uns de ses compagnons d'infortune sont pour lui une prime d'encouragement. Que n'est-il resté simple ouvrier, puisqu'il ne pouvait pas prétendre à davantage? Maintenant il serait heureux, et nous serions tranquilles. Les périls qu'il court sont effroyables; les maux qui fondent sur lui sont cruels. Au milieu de ses angoisses, il se tourne avec regret vers le métier héréditaire qu'il n'aurait jamais dû abandonner. Ses larmes tardives ne lui rendent pas toujours le bonheur perdu.

Mais il y a une troisième manière d'outrager la majesté de sa race : elle consiste à gâter sa gloire. Une des plus amères douleurs qu'un père puisse ressentir lui est causée par l'indignité de son fils; il se console de le voir mourir; il ne se console pas d'assister à son déshonneur. Auparavant il était jaloux de lui : maintenant il en rougit; il parlait volontiers de ses mérites : désormais il garde un morne silence. Les ancêtres sont invisibles, mais ils ne sont pas absents; ils président à la vie de leur postérité : ils sont témoins de ses vertus et de ses vices. L'ouvrier chrétien le sait, et il les respecte en se respectant lui-même. Il reste grand dans sa simplicité; il

fait ce qui élève ; il évite ce qui abaisse. En mourant, il lègue à ceux qui viennent après lui un modeste héritage et un nom immaculé : c'est sa première ressemblance avec saint Joseph.

IV

Si l'ouvrier auquel je m'adresse ne doit pas me trouver mystique, j'ajouterai qu'il peut, lui aussi, remplir un ministère qui n'est pas sans analogie avec celui du vénérable patriarche, et dont Jésus-Christ est l'objet. Il plut à Jésus-Christ d'être un homme parfait ; il traversa toutes les phases de notre nature, en subissant la loi du développement continu. Or Jésus-Christ a une autre vie qu'on pourrait appeler sociale, parce qu'elle se déploie dans les âmes. A mesure qu'il prend possession de ces âmes qui sont à lui, on dit qu'il croît en puissance, comme il croissait en âge à Nazareth. Ceci n'est pas seulement une figure.

C'est la vocation de l'ouvrier, comme celle de nous tous qui avons reçu le baptême, d'aider Jésus-Christ à atteindre toute sa taille dans le monde. Quand l'ouvrier prête ses mains à Jésus-Christ, il lui rend d'éminents services. Avec ses mains, il lui a bâti les cathédrales, ces tentes de pierre qui abritent son Eucharistie, qui attirent

à ses pieds les peuples émus, et portent jusqu'au ciel le témoignage de ses triomphes. Il a fouillé le marbre et la pierre, pour lui faire un sénat d'honneur composé des statues de ses saints; il a ciselé les vases sacrés de ses autels; il a inventé des instruments de musique qui inondent ses solennités d'harmonie; il a édifié les monastères où la vierge l'adore, les écoles où le maître enseigne son Evangile, et les hôpitaux où la charité continue son amour. C'est l'histoire de l'art chrétien que je récite à la louange de l'ouvrier : cet art est un acte de foi.

Puisque avec ses mains l'ouvrier fait pour Jésus-Christ de si belles choses, qu'il ne s'arrête pas là. Avec son cœur, il peut lui rendre un culte solitaire qui montera jusqu'à son trône comme l'encens du sacrifice. Avec ses lèvres ardentes, il affirmera sa divinité, ses droits et ses bienfaits, à l'atelier, au cercle et sur la place publique, en face de ceux qui les nient audacieusement. Avec ses bras, il portera fièrement sa bannière ; il la promènera à travers la bataille des théories contraires et il la défendra au péril de sa vie. Alors Jésus-Christ croîtra dans le monde. La voix des masses est puissante ; elle s'impose, surtout quand elle semble venir de l'éternité parce qu'elle en répète les enseignements. Les masses furent les premières attein-

tes par la vérité ; elles ouvrirent la marche à Jésus-Christ dans les siècles ; jusqu'à hier, elles étaient restées dans son cortége. Elles menacent de le quitter : le malheur serait immense. L'ouvrier peut le conjurer.

V

Travailler pour Jésus-Christ, c'est la vraie gloire de l'ouvrier. Il la trouve d'abord dans sa conscience. Là, la gloire est obscure mais profonde ; elle échappe aux caprices de l'opinion, cette reine du monde, qui distribue les couronnes et les retire à son gré ; elle naît du jugement de Dieu qui ne change pas ; elle a pour spectateurs des anges incorruptibles ; sa récompense c'est la paix. Heureux l'ouvrier quand, à l'exemple de saint Joseph, il ne cherche pas ailleurs sa gloire.

Si celle-là ne lui suffisait pas, il a celle de l'estime publique. L'estime est discrète ; elle aime à être devinée. La fausse louange fait plus de bruit ; elle s'acharne après l'ouvrier égaré qui combat contre Jésus-Christ et contre son Eglise ; elle le mène au capitole, mais le plus souvent c'est pour le précipiter dans l'abîme : cette popularité n'est pas digne d'envie. L'ouvrier chrétien, maltraité des méchants aux heures de trouble, demeure la consolation et l'es-

poir des honnêtes gens qui songent à l'avenir; il entre comme une force principale dans l'œuvre de la reconstruction nationale; c'est la meilleure preuve de l'estime qu'on lui a vouée. L'estime n'est pas toujours la gloire; mais l'ouvrier qui l'obtient quelquefois n'y aspire jamais. Saint Joseph en faisait autant. Saint Joseph ne l'évita pas sur la terre; l'ouvrier chrétien ne l'évitera pas dans le ciel. Pour tous les deux, elle est le prix des services rendus à Jésus-Christ.

CHAPITRE II

SAINT JOSEPH DANS L'ÉGLISE.

Allez à Joseph.
(Genèse, XLI, 55.)

I

L'Eglise sort de l'Incarnation, comme le fruit de la fleur. L'Eglise n'est que l'extension de l'Incarnation dans le temps et l'espace. Elle l'applique aux âmes ; elle en réalise toutes les promesses, parce qu'elle en exploite toutes les efficacités.

C'est pourquoi le rang que saint Joseph a occupé dans le mystère de l'Incarnation lui en assure un très-considérable dans l'Eglise. En effet, nous trouvons dans l'Eglise les mêmes éléments que nous avons rencontrés dans l'Incarnation : Jésus, Marie, Joseph. Ces éléments allaient s'épanouir ensemble, quoique en des mesures inégales.

La simultanéité du culte de Jésus et de Marie est admise. Les catacombes creusées sous les assises de Rome en gardent la preuve, qui augmente à chaque coup de pioche qu'on donne dans le tuf. Le nom de Jésus et le nom de Marie devaient être, à la même heure, sur les mêmes lèvres chrétiennes ; le premier temple qui fut bâti par la foi devait contenir deux autels, l'un pour Jésus et l'autre pour Marie. Quand aucun monument antique ne l'établirait, il faudrait l'affirmer. Il y a ici la force des choses : on ne pouvait pas séparer le fils de la mère.

Le culte de saint Joseph a un berceau plus obscur. L'obscurité semble être chère à saint Joseph ; sa vertu la rechercha pendant sa vie ; sa gloire s'y réfugie après sa mort ; mais ici encore la conjecture n'est pas risquée. Quelle que soit la réserve de l'Evangile vis-à-vis de saint Joseph, il l'a nommé assez souvent, en racontant les principales scènes de la vie de Jésus, pour qu'il ait dû fixer de bonne heure l'attention des fidèles, jaloux de lui payer par leur piété ce qu'il avait fait pour leur salut. Des personnages qui sont au second plan dans l'histoire de l'Incarnation, les pâtres de Bethléem, les mages de l'Orient, le vieillard Siméon, Anne la prophétesse. Madeleine, Joseph d'Arimathie, furent honorés de l'Eglise naissante. Saint Joseph, l'é-

poux de Marie et le protecteur de Jésus, ne resta pas inconnu. Mais toutes les origines sont voilées : nous ne devons pas être surpris que celles du culte de saint Joseph échappent à nos investigations.

II

Quoi qu'il en soit, saint Joseph arriva vite à la popularité. Il a des caractères qui le mettent à part dans la famille des saints : le plus saisissant c'est l'universalité.

Tout ce qui est catholique est universel. A ce titre, les saints, qui remplissent le ciel de leur gloire, couvrent la terre de leurs influences. Cependant la popularité n'est pas la même pour tous. Il y a des saints provinciaux, et d'autres qu'on pourrait appeler nationaux, parce qu'ils sont peu connus par delà certaines frontières. Mais les saints qui occupent les sommets de la hiérarchie sont honorés partout; je n'hésite pas à placer saint Joseph parmi ces derniers. Pourquoi n'affirmerais-je pas qu'il les surpasse tous? Jésus-Christ a dit en parlant de Jean-Baptiste : *De tous les enfants nés de la femme, il n'en a pas paru de plus grand que lui*[1]. Nul n'a osé prétendre que la Vierge Marie fût comprise parmi ces

1. Mathieu, XI, 11.

mortels inférieurs à Jean-Baptiste. Je crois aussi que saint Joseph ne compte pas; il n'entre en comparaison avec personne.

Le caractère d'universalité qui distingue saint Joseph m'apparaît sous un autre aspect; je le nommerai l'universalité des causes. Dieu a distribué les rôles entre ses saints, comme il a distribué les fonctions entre ses anges. Des savants qui n'expliquaient pas le mouvement par la théorie de la gravitation, parce qu'ils ne se payaient pas de mots, admettaient que les anges président aux sphères et les poussent dans l'espace. Il est aussi facile de concevoir que les saints veillent, par ordre de Dieu, aux intérêts de l'humanité dont ils accompagnent la marche et dont ils préparent l'éternelle destinée. Il y a donc des saints pour tout et pour tous : pour les individus, pour les familles, pour les patries, pour les sciences, pour les arts, pour la paix, pour la guerre, pour la santé, pour la maladie et pour la mort. Ce n'est pas le moindre charme du christianisme de nous apprendre que nous ne sommes pas seuls ici-bas, et qu'un invisible amour enveloppe notre faiblesse et l'empêche de succomber. Mais Dieu semble avoir conféré à saint Joseph toute la puissance qu'il a partagée entre plusieurs autres. En cela, il l'a traité comme Pharaon traita l'ancien Joseph, fils de Jacob,

quand il lui dit : *Voilà que je t'établis le maître de l'Egypte entière*[1]. N'en soyons pas étonnés : saint Joseph est établi depuis l'incarnation du Verbe au centre du plan divin. Les saints ordinaires, à l'exception de saint Pierre, sont situés tout autour, à une distance qui varie selon leurs vertus et leur gloire, à peu près comme les feuilles d'une rose qui se déploient sur des cercles d'inégale grandeur. On sait que Dante a peint sous cette image fameuse son Paradis formé des chœurs des anges et des groupes des bienheureux [2]. Or le centre rayonne sur tous les points de la circonférence à la fois ; on ne peut l'exclure d'aucun. C'est ce principe qui explique la toute-puissance suppliante de Marie, mère de l'humanité parce qu'auparavant elle est la mère de Jésus : voilà pourquoi on trouve partout l'ineffaçable vestige de son influence. Nous accordons à saint Joseph le bénéfice du principe. La théologie nous autorise à parler de sa toute-puissance. Pour respecter la différence qui existe entre lui et sa chaste épouse, nous placerons Marie au-dessus de sa tête : dès lors l'échelle aura un degré de plus; mais la voix de saint Joseph n'arrivera que mieux, à travers la médiation de Marie, jusqu'au cœur de Dieu qui est la source de toute grâce.

1. Genèse, XLI, 41. — 2. Dante, *Divine Comédie* (3e partie).

III

Malgré le caractère d'universalité qui appartient à saint Joseph et que je tenais à faire ressortir pour sa gloire, le vénérable patriarche est demeuré dans l'Eglise le patron de plusieurs causes spéciales qui suffisent pour assurer sa prééminence, et dont l'énumération trouve ici sa place naturelle.

Les âmes pures invoquent saint Joseph pour conserver jusqu'au bout, au milieu des orages du monde, la virginité, qui est l'honneur de leur vie, mais qu'elles portent dans un vase fragile. Elles sont bien inspirées, car saint Joseph fut le premier à donner l'exemple d'une vertu inconnue avant lui : saint Jean vient après. Pouvait-il en être autrement, puisqu'il avait mis sa main dans la main d'une vierge et qu'il avait guidé les pas de Jésus-vierge ? Son manteau exhale tous les parfums de leur sainteté. Les traditions sont fidèles : l'art chrétien qui représente saint Joseph avec un lis interprète notre foi et aide notre confiance.

Les âmes intérieures s'adressent à saint Joseph pour obtenir l'esprit d'oraison. C'est un don magnifique que celui-là ; il est réservé au petit nombre, parce que les âmes qui le méri-

tent, et qui sont capables de le porter, sont rares. Ce sont des âmes profondes que Dieu habite, qu'il remue doucement et auxquelles il fait rendre des *gémissements ineffables* [1]. Il les arrache aux délices de la terre; il les remplit d'un malaise sublime; il leur fait *une blessure d'amour* [2]; bientôt elles ne respirent que du côté du ciel, en attendant qu'il les emporte pour les plonger dans l'éternelle extase. Saint Joseph solitaire à Nazareth, loin des bruits d'ici-bas, uni par la pensée, par le cœur et par l'action avec Celui que *les anges désirent contempler* [3], vivant de sa vie, puisant dans le spectacle de sa beauté la seule félicité dont il fut jaloux et qui pouvait bien le consoler des autres, saint Joseph est un parfait modèle de l'homme d'oraison.

Les mères ont coutume de consacrer à saint Joseph leurs petits enfants. Elles se rassurent quand elles les ont placés *sous son ombre* [4]; elles espèrent qu'ils grandiront pour Dieu et pour la société, qu'ils garderont le souvenir de leurs leçons et l'empreinte de leurs exemples, qu'ils échapperont aux dangers de l'erreur et aux séductions du plaisir, qu'ils respecteront leur autorité et qu'ils seront la consolation de leur vieillesse : les mères ont raison. Depuis que saint

1. Rom., VIII, 16. — 2. Cant., IV, 9. — 3. I. S. Pierre, I, 12. — 4. Cant., II, 3.

Joseph a porté dans ses bras *le plus beau des enfants des hommes* [1], il aime les petits enfants, qui lui rappellent l'innocence de Jésus et ses charmes : il les attire à lui pour les caresser et les bénir. C'est lui qui sauva Jésus des mains d'Hérode, et emporta au fond de l'Egypte ce trésor de l'humanité. Il continue sa mission protectrice, en dérobant aux démons, acharnés à leur perte, les petits enfants qui sont l'orgueil de la famille et l'espérance de l'Eglise.

Les pauvres n'oublient pas saint Joseph. Les siècles chrétiens lui ont fait une réputation de bienfaisance qui est fondée sur des faits authentiques : sainte Thérèse n'a pas peu contribué à le recommander sur ce rapport. Les pauvres traversent à perpétuité les sept années stériles qui affligèrent autrefois l'Egypte coupable ; mais ils savent trouver le chemin qui conduit aux greniers d'abondance où saint Joseph tient ses réserves pour donner du pain à ceux qui ont faim. Touchante mission que saint Joseph partage avec son chaste ancêtre, et qu'il agrandit encore, puisque ses obligés remplissent les bourgades et les cités industrielles, et qu'ils se reproduisent de leurs cendres pour former dans l'histoire la dynastie de la misère, la seule qui demeure sur les débris des autres ! Saint Joseph fut le

1. Psalm. XLIV, 3.

père nourricier de Jésus-Christ; il le sera aussi de sa postérité spirituelle dont la condition devait tant ressembler à la sienne. Il ne recule pas devant les conséquences de sa gloire.

Maintenant voici ceux qui vont mourir. Ils se tournent vers saint Joseph, et, du sein de leurs angoisses, ils invoquent celui qu'ils ont aimé pendant leur vie. L'heure est solennelle, le temps fuit derrière eux comme *une vapeur légère emportée par le vent* [1], les illusions s'évanouissent, les liens les plus doux se brisent; cependant les horizons de l'éternité blanchissent devant leurs regards ; ils leur inspirent autant de terreur que de confiance. Les plus forts se troublent à l'approche du juge suprême; mais saint Joseph ne les abandonne pas dans le combat. Lui eut le bonheur de s'endormir entre les bras de Jésus et de Marie ; sous leurs bénédictions il ne connut pas les tristesses de la séparation, ni les anxiétés de l'avenir ; *sa mort fut précieuse devant le Seigneur* [2]; c'est pourquoi il est l'ange des agonisants : ce n'est jamais en vain qu'ils frappent à la porte de son cœur.

Nous pouvons maintenant apprécier la clientèle de saint Joseph; c'est la plus belle de l'Eglise, après celle de Jésus et de Marie. Elle renferme les vierges qui sur cette terre *suivent*

1. S. Jacques, IV, 15. — 2. Psalm. CXV, 15.

l'Agneau partout où il va [1], le front couronné des fleurs de leur triomphe; les mystiques qui s'élèvent jusqu'au ciel, soulevés par les ailes de l'inspiration, et qui se penchent vers l'humanité pour la féconder de leurs larmes, de leurs enseignements et de leurs prières; les mères et les petits enfants, deux faiblesses qui sont deux puissances, celle du dévouement et celle de l'innocence, et qui semblent être le monde entier, plus encore par leurs vertus que par leur nombre; les pauvres, sublimes victimes qui passent chargées de leur croix et continuent à travers les âges la grande expiation du Golgotha; enfin les mourants, placés à la frontière de la vie, qui sont déjà mêlés aux choses d'outre-tombe et font encore partie de notre caravane. En additionnant toutes ces catégories, on a un total qui est presque l'Eglise. C'est la mesure des influences de saint Joseph; c'est la raison de la gloire sans rivale dont il a joui dans les siècles chrétiens.

IV

D'après le témoignage d'un écrivain anglais [2] le xve siècle donna au culte de saint Joseph des accroissements très-considérables. Les besoins de cette époque de transition, qui n'était plus le

1. Apoc., xiv, 4. — 2. Dalgairns, *Le Sacré-Cœur.*

moyen âge, qui n'était pas encore l'ère moderne et qui portait dans ses flancs les tempêtes du lendemain, peuvent expliquer ce mouvement inusité de dévotion envers saint Joseph,

Il était dans la destinée du second Joseph de recevoir *les accroissements*[1] que Jacob prédisait au premier. Il est doux de penser que notre siècle lui en a donné un nouveau ; on découvre vite les causes de cette renaissance. Notre siècle, qui devra s'appeler dans l'histoire de tant de noms, peut justement s'appeler le siècle de Marie. Par un privilége précieux, qui sans doute sera pour lui une source de grâces et de salut, il a assisté à la définition du dogme de l'Immaculée Conception. Tandis que le pontife romain tirait de l'Ecriture et de la tradition le joyau qu'il plaçait au diadème de la Vierge, le peuple chrétien tirait de son cœur *le Mois de Marie,* cette touchante institution qui est née sans bruit, et qui s'est répandue rapidement dans tout l'univers. C'est la France qui l'a inventé : c'était son droit, ce semble, puisqu'elle est *le royaume de Marie.* Le siècle qui traite ainsi la mère du Sauveur ne saurait périr, malgré ses folies et ses crimes.

Mais parce que les destinées de Marie et de Joseph sont étroitement unies dans l'histoire et

1. Genèse, XLIX, 22.

dans l'Eglise, les succès de l'un sont toujours le signal des succès de l'autre ; ils avancent en se donnant la main. C'est pourquoi saint Joseph est en honneur chez nos contemporains. A la prière des pasteurs et des fidèles, le pontife romain lui a décerné le titre de protecteur de l'Eglise, en ces jours troublés où l'épouse de Jésus-Christ est en butte à la persécution dans les deux mondes, et où tout secours humain lui fait défaut au milieu des défaillances générales. En même temps *le Mois de saint Joseph* est entré dans les habitudes la piété chrétienne ; il achève ce parallélisme de gloire que nous avons vu exister toujours entre Marie et Joseph.

Cependant on lui dédie de toutes parts des temples magnifiques; ses statues sont couronnées au fond des sanctuaires; on organise des pèlerinages qui vont le visiter dans les lieux qui lui sont le plus spécialement consacrés; des institutions, créées pour protéger l'enfance, l'infortune ou la vieillesse, le choisissent pour patron; la littérature répand son histoire, dans toutes les langues et dans tous les formats; l'éloquence se plaît à présenter aux auditoires le tableau de ses vertus; ses fêtes sont célébrées avec un éclat toujours plus grand. Evidemment, nous assistons à un réveil de l'antique piété des peuples envers le vénérable patriarche de Nazareth. Dieu

qui nous aime encore, nous a dit : *Allez à Joseph*. Nous nous sommes émus à cette invitation ; et nous sommes à ses pieds, le conjurant de s'occuper de notre situation. C'est une des consolations de l'heure présente.

V

L'actualité de la dévotion envers saint Joseph a une autre cause qu'il importe de signaler ici. L'ouvrier moderne donne de l'inquiétude à la société. La société est un corps qui se porte rarement tout à fait bien ; il y a toujours chez elle quelque organe endolori. Tantôt ce sont les Pastoureaux qui, fatigués de garder des moutons, tournent contre la civilisation la pointe de leur houlette. Tantôt ce sont les Jacques qui se révoltent contre les seigneurs et portent la dévastation dans leurs manoirs. Voici les Maillotins qui sortent de leurs boutiques et mettent Paris à feu et à sang, pour ne pas payer l'impôt du commerce. Les politiques sont sujets à caution ; ils ont fait la Ligue pour tout de bon et la Fronde pour rire ; ils ne devaient pas s'arrêter là. Les savants vont toujours mal : ils sont atteints d'une affection chronique qui s'appelle l'orgueil et qui dégénère quelquefois en folie ; assez ordinairement courroucés contre Dieu, ils sèment

des vents et nous moissonnons des tempêtes.

Aujourd'hui, dans notre pays de France principalement, la société entière est malade. Des pieds à la tête il n'y a pas chez elle une seule partie saine; ceux qui la regardent ne reconnaissent plus la nation très-chrétienne. Cependant on est d'accord pour déclarer que l'ouvrier est surtout démoralisé. L'ouvrier est l'enfant prodigue de la maison. Il a pris son héritage : j'appelle de ce nom la foi de son baptême, ses vertus traditionnelles, son respect pour la hiérarchie sociale, son amour du travail, surtout sa résignation joyeuse à la destinée que Dieu lui avait faite. Il s'est brouillé avec l'Eglise qui l'avait élevé sur ses genoux; il a dissipé ses trésors à travers des aventures sanglantes qui n'ont profité qu'à l'ambition des chefs qui le poussent au crime : voilà la plaie. Qui la guérira? Saint Joseph est le père des chrétiens : son cœur rayonne sur tous ses enfants. Mais c'est le droit des pères d'avoir comme des préférences d'amour pour ceux qui souffrent à leurs côtés et dont la vie est en danger. Il nous est permis de croire que saint Joseph regarde l'ouvrier moderne avec une compassion plus vive. Sa puissante intercession s'exercera surtout pour lui auprès de Dieu.

D'ailleurs nous ne pouvons pas oublier que saint Joseph fut ouvrier sur la terre. C'est le ca-

ractère qui en fait le patron naturel de notre génération, et qui explique la popularité plus grande dont il jouit dans notre temps. La question ouvrière est à l'ordre du jour : tous les esprits s'en préoccupent; toutes les sollicitudes vont de ce côté. Quoique l'intérêt fasse ici plus de frais encore que le dévouement pur, il faut s'en réjouir. Mais on n'avance pas. On dit que l'exemple vaut mieux que la théorie : on dit vrai. Saint Joseph est tout ensemble une théorie et un exemple. Il est le travail modeste qui souffre sans se plaindre, qui rend des services sans bruit et s'ensevelit dans ses mérites; il est le travail fécond jusqu'au miracle dans les destinées du genre humain; il est le travail glorifié par la reconnaissance des âges; il est le travail transfiguré au ciel. Cet idéal réel, placé sous les yeux de l'ouvrier qu'on égare avec des doctrines insensées et des promesses décevantes, pourra éclairer plus d'un aveugle et avertir plus d'un imprudent. C'est cet espoir qui me décide à étudier en détail les principales circonstances de la vie de saint Joseph, à la gloire de Dieu, à la louange du vénérable patriarche, et au profit de ceux qui liront ce que j'écris.

CHAPITRE III

SAINT JOSEPH ÉPOUX DE LA VIERGE MARIE. LE MARIAGE.

Un ange fut envoyé vers une vierge qui était mariée à un homme appelé Joseph.
(Luc, I, ~~1-4~~ 27)

I

Toutes les choses humaines commencent par le mariage. Dieu voulut le faire entrer comme moyen dans l'économie de la Rédemption. Isaïe avait prédit *qu'une vierge concevrait et enfanterait*[1]; saint Luc ne le contredit pas quand il dit que cette *vierge était mariée à un homme*[2]. Au firmament, Dieu pousse deux astres l'un vers l'autre; et quand ils sont en présence, ils entrent en conjonction aux foyers d'une même ellipse. Sur la terre, il permet que deux âmes se sentent sollicitées par une attraction mystérieuse et assez souvent irrésistible ; elles ne se connaissent pas ;

1. Isaïe, VII, 14. — 2. Luc, I, 4, 5.

mais parce qu'elles sont faites l'une pour l'autre, elles se disent réciproquement et à la fois : Viens.

Marie et Joseph obéirent à une loi supérieure à celle de la nature. On dirait que l'amour humain n'a pour but que lui-même ; dans sa pensée c'est souvent ainsi, et il s'est fait accuser de n'être qu'un égoïsme déguisé. Mais Dieu en décide autrement : Dieu a toujours raison. Marie et Joseph cédèrent à un autre mobile que j'appelle la prédestination.

Ils étaient tous les deux de la royale tribu de Juda et de la maison de David ; ils avaient choisi le Seigneur pour leur partage et ils ne semblaient pas avoir d'autre ambition. Marie venait du temple où son adolescence s'était écoulée à l'ombre de l'autel, cachée comme la colombe des Cantiques dans les rochers de Sion, visitée des anges, et caressée par l'Esprit-Saint qui l'emportait sur ses ailes et ne la ravissait à la terre que pour la lui rendre parée de vertus nouvelles. Joseph venait de Nazareth, l'humble bourgade que l'Evangile nomme une cité, et qui n'avait pas fait jusque-là grand bruit dans l'histoire. Il sortait de son atelier, obscur théâtre où se déployaient sans témoins ses qualités éminentes ; il n'apportait à sa fiancée que son nom, ses bras et son cœur. Jamais deux âmes plus belles ne s'étaient

rencontrées sous les bénédictions de Dieu. Adam et Eve, ornés d'innocence et de grâce au sein des délices du Paradis, au milieu des magnificences de la création naissante, sous un ciel sans nuages, au bord des eaux dont le murmure célébrait leur hymen, parmi des fleurs qui semblaient heureuses de leur envoyer leur encens et de s'incliner sous leurs pas, ne sauraient leur être comparés. Hélas! ils allaient compromettre les destinées du monde. Marie et Joseph s'unirent pour les réparer.

II

Saint Joseph n'était pas un époux vulgaire. En lui conférant cette dignité, Dieu lui avait donné une mission sublime dont le monde ne parle pas avec assez de respect, parce que ses instincts grossiers ne lui permettent pas de comprendre les choses d'en haut. L'ouvrier chrétien à qui je m'adresse élèvera ses pensées pour écouter cette histoire ineffable.

La Vierge Marie était destinée à une maternité miraculeuse dans laquelle le Saint-Esprit devait seul intervenir. Cela ne s'était jamais vu. Le prodige ne devait se produire qu'une fois au centre des âges; il correspondait à un autre prodige, unique aussi, qui est l'incarnation du Verbe :

il convenait qu'ils s'accomplissent ensemble. Etant donné que le fils de Dieu consentait à avoir une mère mortelle, cette mère devait être vierge. Il y a des harmonies de sons; il y a des harmonies d'idées; on saisit les premières avec l'oreille, les secondes avec le cœur.

Mais en accordant à la Vierge Marie des prérogatives sans égales, il ne fallait exposer ni sa réputation ni sa vie. Ce double malheur était inévitable, car la prophétie d'Isaïe avait été détournée de son sens naturel; les filles d'Israël recherchaient l'alliance des hommes, avec l'espoir secret d'être les mères du Messie attendu. Le mariage angélique de Marie et de Joseph arrêta les soupçons de l'opinion et les peines de la loi. Saint Joseph étendit son ombre sur l'existence de Marie, comme le chérubin d'or couvrait de ses ailes le propitiatoire de l'arche où étaient enfermées les tables de la loi et la manne du désert. Marie n'était-elle pas l'arche du Nouveau-Testament? Ne portait-elle pas celui qui était la loi véritable et le pain vivant descendu des cieux?

C'est presque une témérité d'exposer les délicatesses du dogme catholique à un siècle comme le nôtre. L'Ecriture nous avertit quelque part *qu'il ne faut pas jeter les choses saintes aux chiens* [1]; mais les parfums qu'on mêle à une atmosphère

1. Matthieu, VII, 6.

empestée peuvent l'assainir, et aider les âmes pures à la respirer avec moins de danger. J'ai soulevé d'une main tremblante un coin du voile qui couvre le mystère, pour laisser entrevoir la grandeur morale de saint Joseph, sans me dissimuler qu'ici il ne saurait être un modèle.

III

Cependant saint Joseph sut remplir les devoirs que la nature prescrit à un époux digne de son rôle. Il aima Marie : il l'aima avec respect. L'amour et le respect s'excluent pour ceux qui ont étudié le cœur humain dans la philosophie des romans ; en réalité, il n'y a pas d'amour vrai, et partant durable, sans respect. C'est le respect qui garde l'amour, qui l'empêche de dégénérer en ivresse et de mourir de ses excès. Saint Joseph aima Marie avec désintéressement. Il ne lui demanda que l'honneur de la suivre et la douceur qu'il goûterait à être témoin de ses vertus : à proprement parler, l'amour c'est le don gratuit de soi. Il l'aima d'un amour constant. L'amour est éternel ou il n'existe pas ; quand il s'en va il n'est pas lui. Un moment, un nuage glissa au firmament qui se déployait sur ces deux âmes fraternelles. Saint Joseph ne comprenait pas la maternité de Marie et déjà il songeait à

la quitter ; l'ange du Seigneur l'éclaira, et son cœur continua à rayonner sur elle : sa fidélité ne connut pas de défaillances. Enfin il l'aima d'un amour généreux. Il travailla pour la nourrir ; il l'accompagna dans ses voyages, à Bethléem, à Hébron et au temple de Jérusalem ; il la sauva des périls ; il la guida dans les ombres de la nuit à travers la solitude ; il charma son exil ; il la ramena dans sa patrie à l'heure marquée par la Providence. Ici saint Joseph se rapproche de l'humanité : je le propose à l'imitation de l'ouvrier chrétien.

IV

Avant tout, que l'ouvrier connaisse la dignité du mariage. Le mariage est plus qu'un contrat : il est un sacrement. Le concours de deux volontés humaines suffit pour un contrat ; l'intervention de Dieu est nécessaire pour le sacrement.

Il ne faut pas chasser Dieu du mariage, car c'est lui qui l'a institué au commencement. Quand il eut créé la vie, il ne l'abandonna pas aux caprices du hasard ; ce n'était pas conforme à sa sagesse. Il la soumit à une loi qui devait régler son mouvement, et prévenir des écarts qui en auraient vite compromis la durée. Ce qui est vrai de la vie en général, l'est surtout de la vie

qui bouillonne dans les entrailles de l'humanité, car cette vie c'est l'amour. L'amour allait porter le monde à sa plus haute puissance, ou le faire sombrer dans le sensualisme à bref délai. Mais Dieu veillait sur son œuvre. En conséquence, il unit de ses propres mains l'homme et la femme qu'il avait tirés du néant; il procéda avec une solennité dont la Bible a gardé l'empreinte. Après avoir béni les airs, les eaux et la terre, il se tourna vers les époux qui palpitaient sous son regard, et il leur donna la bénédiction nuptiale, en leur disant : *Croissez et multipliez-vous; remplissez l'univers que je soumets à votre empire*[1]. Depuis ce jour, le mariage est demeuré pour tous les peuples un rite sacré, destiné à perpétuer à travers les âges la part de Dieu dans l'acte auguste qui continue l'acte créateur.

C'est pourquoi ni les patries ni les religions ne se sont nulle part désintéressées du contrat de mariage. Ces deux majestés, qui représentent Dieu et l'hnmanité, se rencontrent invariablement au pied de l'autel, quand les enfants de la cité viennent y prononcer leurs serments, y déposer leur couronne et y puiser l'espérance d'une félicité qu'ils savent ne pouvoir leur arriver d'ailleurs. C'était le seul moyen de rendre *le mariage honorable*[2], et de le distinguer de la

1. Genèse, I, 28. — 2. Hébr., XIII, 4.

vente, du louage, du bail à ferme, du cheptel, et de toutes les autres conventions usitées dans le monde des affaires. L'antiquité païenne avait méconnu la sainteté de notre nature, si l'on en juge par ses mœurs. Ses institutions, ordinairement mauvaises, prouvent qu'elle avait encore une réminiscence de notre origine.

Cependant le mariage devait prendre un caractère plus éminent. Jésus-Christ, qui vint *accomplir la restauration de toutes choses*[1] par sa parole et par son sang, s'empara de ce contrat des âmes, jusque-là entouré des respects des siècles, et il le mit au même rang que le baptême, l'eucharistie et l'ordre ; indiquant déjà par cette association à quelle hauteur nouvelle il le plaçait. Il lui donna un symbolisme sublime, en faisant déclarer par l'apôtre saint Paul *qu'il représente son union avec l'Eglise*[2] ; il lui communiqua la vertu de produire la grâce, avec laquelle les époux pourraient mieux accomplir des devoirs redoutables et porter avec courage les douleurs inséparables de leur état. Alors le mariage eut toute sa grandeur. De même que la *forme* primitive du Dieu créateur servit de modèle aux nations pendant quatre mille ans ; ainsi la *forme* du Dieu rédempteur est devenue la règle à laquelle se soumettent ceux qui professent son Evangile.

1. Ephès., I, 10. — 2. Ephès., V, 32.

V

La doctrine qui vient d'être exposée en raccourci appartient à la foi catholique. L'ouvrier chrétien se gardera d'y contredire. Surtout il ne prêtera pas l'oreille aux théories des modernes sécuralisateurs qui veulent tout faire sans Dieu, et qui s'efforcent d'arracher le mariage des mains de l'Eglise à qui Jésus-Christ le confia. Ils ont réussi à moitié, puisque notre code consacre le mariage civil, ce concubinage légal qu'aucune pression ne m'obligera d'appeler autrement; ils ont échoué devant l'opinion chrétienne, qui flétrit encore ce que la révolution lui présente comme un progrès. Mais le mariage par l'Etat laïque n'en est pas moins une prime d'encouragement aux mauvaises mœurs, en assurant aux libertins des effets civils qui ne devraient appartenir qu'au mariage ecclésiastique. Il était pourtant bien facile d'éviter ces inconvénients: mais cela ne faisait pas le compte de la révolution, qui rêve l'anéantissement du catholicisme.

Dans cette situation, qu'il nous est bien permis de déplorer, mais que nous ne pouvons pas défaire, l'ouvrier chrétien saura ce qu'il faut penser des marieurs d'hôtel de ville. L'heure venue de contracter une alliance, il se montrera

bon citoyen en obéissant aux lois de son pays ; après cela, il prendra le chemin du temple et il ira demander la bénédiction de son mariage au Dieu de son baptême et de sa première communion. Non content d'éviter pour lui-même les impiétés du laïcisme, il ne les encouragera pas chez ses amis. Il ne les accompagnera pas devant l'officier civil, s'ils doivent s'en tenir aux formalités de l'écharpe tricolore ; il ne visitera pas le ménage scandaleux qui s'élève à l'ombre de la loi ; il attendra que la maîtresse ait fait place à l'épouse légitime, pour lui rendre l'estime qu'il lui aura si justement retirée.

VI

Il faut avoir dans le cœur la théologie du mariage tel que Dieu l'a fait. Mais il importe de vivre en conséquence. Puisque le mariage est saint, l'ouvrier chrétien s'y préparera sérieusement.

Il y a une préparation éloignée qui consiste dans la chasteté.

La chasteté est l'honneur de tous les âges, principalement de la jeunesse, sans doute parce qu'elle lui coûte plus d'efforts. La jeunesse est un champ de bataille où la chair et l'esprit, l'imagination et la raison sont aux prises : la lutte est

ardente ; la victoire est magnifique. La chasteté favorise la flamme du génie ; elle donne aux mouvements du cœur un rhythme harmonieux ; elle est le principe de la beauté austère, à côté de laquelle les grâces molles du visage ne sont que vanité; elle est la santé du corps ; elle met de l'acier dans le caractère. La famille lui doit des vierges pudiques, la patrie des soldats, et l'Eglise les héros dont les vertus parfument ses annales. Le travail lui doit ses vaillants pionniers.

La vice contraire a des effets bien différents: il est l'ennemi de la jeunesse dont il fane la fleur et dont il compromet l'avenir. Les ruines supposent des siècles : ce vice fait des ruines toutes neuves, parce que ses heures sont des siècles. Partout où il passe, les vertus ne croissent plus ; l'amour s'éteint, l'honneur abdique, la force diminue, il n'y a plus d'hommes. A la place, on voit une génération de fantômes pâles, incapables de porter le poids de la vie.

L'ouvrier des grandes villes est exposé à sombrer dans l'orage de ses passions naissantes. Il rencontre autour de lui la conspiration du sensualisme. Il a sous les yeux le spectacle de l'immodestie qui s'étale effrontément dans les productions de l'art et sur la nature vivante. Il entend retentir à ses oreilles toutes les audaces de

la parole et les refrains de la cantilène sans pudeur. Le plaisir est organisé à chaque coin de rue, attrayant et presque irrésistible ; la littérature est malsaine et à bon marché ; les habitudes manquent de convenance ; l'esprit public est léger et railleur. Dans ce milieu terrible, l'air des âmes est empoisonné ; le courage y sent des défaillances et l'innocence ne tarde pas à succomber.

Comment ne pas trembler pour l'ouvrier qui laisse la maison paternelle et s'en va en apprentissage dans nos modernes Babylones ? C'est le privilége de la jeunesse de provoquer des sympathies dans tous les cœurs, sans doute parce qu'elle est inexpérimentée, et qu'étant l'espoir de l'avenir, elle n'est étrangère à personne. Voici les conseils que saint Joseph adresse au jeune ouvrier par ma bouche : il sera fidèle à faire sa prière du matin et du soir ; il ira à la messe le dimanche ; il remplira le devoir pascal ; il évitera les mauvaises compagnies ; il ne lira pas de romans ; il ne cultivera pas des affections précoces, et surtout il ne répondra pas aux avances qui lui seront faites ; il n'ira pas au théâtre ; il ne fréquentera pas les bals de barrière ; il ne s'adonnera pas aux boissons alcooliques ; il ne prendra pas part aux fêtes nocturnes. S'il est docile à ces leçons, qui lui viennent du ciel, il sera heureux.

Le Saint-Esprit va achever ce court abrégé de morale, avec l'autorité et l'éloquence qui n'appartiennent qu'à lui.

Mon fils, rendez-vous attentif à la sagesse que je vous enseigne; prêtez l'oreille à la prudence que je vous montre, afin que vous veilliez à la garde de vos pensées et que vos lèvres conservent une exacte discipline.

Ne vous laissez pas aller aux artifices de la femme; car les lèvres de la prostituée sont comme le rayon d'où coule le miel, et son gosier est plus doux que l'huile; mais la fin est amère comme l'absinthe et perçante comme une épée à deux tranchants.

Ses pieds descendent dans la mort et ses pas s'enfoncent jusqu'aux enfers; ils ne vont pas par le sentier de la vie; ses démarches sont vagabondes et impénétrables.

Maintenant donc, ô mon fils, écoutez-moi et ne vous détournez pas des paroles de ma bouche. Eloignez d'elle votre voie et n'approchez pas de la porte de sa maison. Ne prostituez pas votre honneur à des étrangers et vos années à un cruel; de peur que ces étrangers ne s'enrichissent de vos biens, et que vos travaux ne passent en la maison d'un autre, et que vous ne soupiriez enfin, quand vous aurez consumé votre vigueur et votre corps, en disant : Pourquoi ai-je détesté la discipline[1] *?*

1. Prov., v, 1-12.

Après cela, le jeune ouvrier se souviendra des exemples de sa mère et des tendres exhortations qu'elle lui faisait souvent. Il pensera quelquefois aux vertus de sa sœur, qui est restée au foyer, et qui du fond de sa solitude veille sur lui comme l'ange du Seigneur. Ces deux femmes, les seules qu'il puisse aimer sans crime, lui apparaîtront comme les images de la chasteté.

Il y en a une troisième que saint Joseph lui permet de contempler dans l'avenir avec des yeux purs : c'est la jeune fille que Dieu tient en réserve pour sa félicité ; qui fleurit quelque part, en un lieu inconnu du monde, peut-être tout près de lui ; qui se garde dans l'honneur, pour mériter un jour la couronne de son mariage, et pour ne pas tromper le cœur qui acceptera le sien. Cette chaste vision pourra l'aider à bien se tenir en face des séductions du monde. Le respect religieux qu'elle développera lui donnera le respect de lui-même ; il conservera sa force avec sa dignité ; à l'heure du mariage, il sera un époux et non pas un spectre.

VII

La chasteté est la préparation éloignée du mariage ; l'état de grâce en est la préparation prochaine. L'ouvrier dont la jeunesse a éte ora-

geuse doit s'arrêter, se recueillir, et aller demander au tribunal de la confession la rémission de ses fautes ; alors il pourra s'approcher de l'autel avec quelque chance d'être béni de Dieu.

C'est la mode chez nos contemporains de négliger ces saintes formalités : ils bravent la majesté du sacrement. L'expérience prouve que le sacrilége ne profite pas aux unions qu'ils contractent avec ce sans-façon. Pour comprendre ceci, il faut nous rappeler ce que j'ai exposé plus haut, à savoir, que le mariage chrétien représente l'union de Jésus-Christ avec son Eglise ; ce n'est pas là un pur mysticisme, comme on va le voir. En effet, depuis que le mariage a revêtu une signification plus élevée, il a été soumis à des lois d'une grande beauté morale, mais bien capables d'épouvanter la faiblesse humaine. Chez les Orientaux, sans excepter les Juifs, la polygamie et le divorce étaient généralement admis. Les Latins et les Grecs flétrirent la polygamie et admirent le divorce. Telle n'était pas l'institution primitive : la décadence des mœurs avait introduit ces dérogations en les rendant nécessaires. Ceci n'est pas précisément à l'honneur de notre espèce. Jésus-Christ ramena le mariage à son point de départ, en lui rendant les deux caractères qui assurent le mieux sa noblesse : l'unité et l'indissolubilité.

Maintenant voici la question pratique. Naturellement l'homme répugne à la monogamie : la passion use vite son objet, et, comme le papillon, volage, elle voudrait se reposer sur plusieurs fleurs à la fois : il ne faut pas creuser beaucoup le cœur pour y trouver cet instinct, vivace autant que féroce. *La grâce est trompeuse et la beauté est vaine*[1]; elles passent, l'instinct reste. La perpétuité du lien conjugal ne va pas mieux à l'homme charnel. Il y a un amour qui veut porter des chaînes : c'est le véritable ; il y a un amour qui proclame la liberté : c'est l'amour égoïste ; lequel des deux domine ici-bas ? La réponse est facile : en dehors du christianisme, tous les législateurs ont donné droit à la passion, tantôt par la polygamie, tantôt par le divorce ; quelques-uns par les deux à la fois. Ces faits démontrent péremptoirement que la vertu humaine ne peut pas aller plus loin.

Jésus-Christ, qui voulait nous élever au-dessus de nous-mêmes, y a pourvu en nous conférant sa grâce ; par là il a changé la face des mœurs publiques. Les peuples chrétiens les moins fervents rougiraient de la polygamie. Le divorce n'a de partisans que chez les adeptes de la révolution ; il entre dans les lois par surprise ; il en sort quand le bon sens reprend son em-

1. Prov., xxxi, 36.

pire. Seulement la passion réalise ce que les institutions interdisent ; l'adultère ramène la polygamie : il est l'équivalent du divorce.

L'ouvrier chrétien aura horreur de la doctrine du divorce, qui est professée chez nous par les romanciers, quand les philosophes ne s'en chargent pas. Surtout, il se préservera du crime de l'adultère : il y réussira s'il reçoit dignement le sacrement du mariage,

VIII

Le premier devoir de l'époux, c'est la fidélité : la religion la lui impose, l'honneur la lui prescrit. La fidélité est la chevalerie de l'amour. La fidélité de l'époux n'a pas pour base les qualités de l'épouse, sa jeunesse, ses charmes, son esprit, son bon caractère, les services qu'elle rend à la famille : ces qualités n'existent pas toujours. La fidélité s'appuie sur un fond plus solide, qui est le serment. Le serment oblige quand on le prête à la profession, à la constitution nationale ou au drapeau : le serment fait à une jeune fille, devant l'autel, sous les regards de Dieu et de la société, n'oblige pas moins. Il serait au moins étrange que ceux qui se piquent le plus de loyauté dans les affaires humaines, s'en dispensassent en matière aussi délicate.

Dans la vie conjugale il y a des choses qui affaiblissent le sentiment du devoir ; il y en a d'autres qui le fortifient, Le temps est le grand ennemi à craindre; mais si d'une part il refroidit l'ardeur des sympathies, de l'autre il crée des souvenirs : on sait assez la puissance des souvenirs. Quand deux époux vieillissent en se tenant par la main, ils vivent de leur passé où ils retrouvent des joies évanouies, des épreuves partagées et des succès communs. En remontant par la pensée cette route semée d'épines et de fleurs, ils se décident à l'achever ensemble. L'espérance de rester unis jusque dans la mort, et de dormir un jour dans le même tombeau, n'est pas sans quelque charme.

Mais l'époux chrétien ira puiser ailleurs que dans la poésie la force de respecter les lois du mariage. Il n'aura garde de s'autoriser du blanc-seing que le monde accorde trop aisément aux désordres de l'homme. Il s'inspirera de sa conscience et non pas de l'opinion, qui n'est pas son juge. Il ne se permettra pas ce qu'il ne pardonnerait pas à sa compagne, qui n'est pas, sous ce rapport, de pire condition.

Mon fils, buvez de l'eau de votre citerne et des ruisseaux de votre fontaine. Que les ruisseaux de votre fontaine coulent dehors et répandent vos eaux

dans les rues; possédez-les seul et que les étrangers n'y aient point de part.

Que votre source soit bénie; vivez dans la joie avec la femme que vous avez prise dans votre jeunesse; qu'elle vous soit comme une biche très-chère et comme un faon très-agréable. Que ses mamelles vous enivrent en tout temps et que son amour soit toujours votre joie.

Mon fils, pourquoi vous laissez-vous séduire par une étrangère? Et pourquoi vous reposez-vous sur le sein d'une autre? Le Seigneur regarde attentivement les voies de l'homme et il considère toutes ses démarches.

Le méchant se trouve pris dans l'iniquité et il est lié par les chaînes de ses péchés. Il mourra parce qu'il n'a pas reçu la correction, et il sera trompé par l'excès de sa folie[1].

IX

Le second devoir de l'époux chrétien, c'est le dévouement.

On ne peut assigner au mariage que deux fins: le plaisir ou le dévouement. La première est indigne de l'homme : le plaisir peut le distraire un quart d'heure; il ne saurait être sa vocation. Tout chez lui proteste contre cette avilissante

1. Prov., v, 15-23.

doctrine ; ses facultés aspirent à réaliser un dessein plus glorieux. Qu'Epicure conduise son troupeau dans les bas-fonds du sensualisme ; l'époux chrétien refuse d'en faire partie. Dieu ne consent pas davantage à voir son institution ravalée : il sait mieux que personne pourquoi il la tira de sa sagesse et de son amour, quand il se décida à créer le monde ; de peur qu'on ne l'ignorât, il l'a dit assez haut. Quel que soit l'obscurcissement des idées dans le siècle où nous vivons, il faut se décider à considérer le mariage tel qu'il est, d'un œil qui ne sourcille pas, et avec une âme qui ne recule pas.

Donc la fin du mariage c'est le dévouement. *L'homme quittera son père et sa mère pour s'attacher à une femme* [1]. Ces paroles sacrées sont la préface du mariage. L'homme s'arrache aux douceurs de son berceau ; il se sépare des auteurs de ses jours ; les liens qui l'unissent à eux ne se brisent pas : cependant son cœur se déchire et ses yeux se remplissent de larmes. Le mariage commence par le sacrifice.

C'est devant l'autel que l'homme célèbre ses noces. Ceci n'est pas sans signification. L'autel est le lieu où l'on immole les victimes ; on les conduit ornées de bandelettes et couronnées de fleurs ; mais elles meurent. L'autel avertit

1. Genèse, II, 24.

l'homme que sa jeunesse est finie. La jeunesse est insouciante; elle hume la brise qni passe; elle se dilate au soleil de son printemps; elle vit pour elle. A l'heure de son mariage, l'homme s'engage à vivre pour autrui: il est bien heureux de cette destinée, car il n'y a de fécond ici-bas que le sacrifice. S'il ne veut pas être inutile, s'il est jaloux, en traversant la vie, de laisser de lui une mémoire et des œuvres qui la fassent durer, il n'a qu'à se donner : qui se donne se retrouve.

X

Avant tout, l'homme se dévouera à son épouse. *Jésus-Christ a aimé l'Eglise : il s'est livré pour elle, afin de la sanctifier et de la rendre belle*[1]. L'homme doit recueillir cette leçon et en profiter. Parce qu'il est le chef de la femme, il a reçu la force en partage : il a de la force à la tête et aux bras, pour penser et pour agir. La force est pour la faiblesse : c'est ainsi qu'elle s'ennoblit et qu'elle devient touchante, en ajoutant à sa majesté naturelle un charme particulier que la bonté seule possède. La femme est une faiblesse qui tremble et qui cherche à s'appuyer sur un amour vaillant. Dieu la fit inégale à l'homme, pour mieux relier ces deux moitiés d'un même être ; il la lui

1. Ephès., v, 25, 26.

confia, avec l'espoir que sa fragilité aurait une défense, que ses délicatesses seraient respectées, et que sa tendresse serait payée de retour. Le dessein providentiel vaut bien la peine d'être compris et exécuté.

D'ailleurs l'homme choisit la compagne de ses jours : on ne la lui impose pas. A une heure de sainte ivresse, il va la demander à sa famille qui la lui donne en pleurant. Il promet de la rendre heureuse : c'est le seul moyen de l'obtenir; il ne saurait l'oublier sans crime. La force est souvent égoïste; elle est quelquefois brutale : elle peut aller jusqu'à la cruauté. La vie conjugale, abaissée par les doctrines qui circulent dans notre civilisation, nous offre de temps en temps ce spectacle écœurant. La force écrase la faiblesse, comme en Turquie, là ou le Coran a livré la femme aux caprices de l'homme. Cela se passe dans notre Europe où l'Evangile avait créé le culte de la femme, et avait mis à ses pieds le cœur et la lance des preux.

L'ouvrier chrétien nous console de ces excès. La religion lui inspire les vertus de son état: il nourrit son épouse des sueurs de son front; il adoucit ses douleurs ; il protége ses démarches; au besoin, il supporte ses défauts; il trouve sa récompense dans son attachement A son tour, la femme devient un appui. En la créant,

Dieu prétendit venir au secours de l'homme dont elle animerait la solitude. Il savait aussi que la force se change en faiblesse, malgré ses prétentions, et que l'homme, abattu par le malheur, a besoin de sentir à ses côtés une âme tendre qui le sauve du désespoir. Dieu fait bien ce qu'il fait.

XI

Le dévouement est la loi du mariage. Ce dévouement doit dépasser les bornes du foyer domestique et s'adresser à la patrie. Alors c'est la fécondité du mariage qui en devient la preuve.

En bénissant l'union de l'homme et de la femme, Dieu dit : *Croissez et multipliez-vous, et remplissez toute la terre*[1]. Depuis ce jour, Dieu ne crée plus que les esprits : il a chargé les époux de développer la création des corps dont il a posé les prémisses. Le mariage est la source des races qui s'agitent à la surface du globe.

La fécondité fut toujours regardée comme la gloire du mariage. L'opinion des peuples a trouvé sa consécration dans la Bible, qui se plaît à répéter avec une grande magnificence de langage cette vérité fondamentale :

En mangeant le travail de vos mains, vous serez

1. Genèse, I, 18.

heureux et la prospérité régnera dans votre maison.

Votre épouse sera semblable à une vigne qui projette au loin ses rameaux.

Vos enfants seront comme des plants d'olivier rangés autour de votre table [1].

La couronne du vieillard se compose de ses enfants et des enfants de ses enfants [2].

Pour récompenser les vertus d'Abraham, Dieu lui dit : *Je t'ai constitué père d'une nombreuse postérité. Je multiplierai ta race : tu domineras parmi les nations, et les rois sortiront de ton sang* [3].

Jacob mourant parle ainsi à Joseph : *O mon fils, le Dieu de votre père sera votre protecteur : le Tout-Puissant vous comblera des bénédictions du haut du ciel, en vous envoyant la pluie et la rosée ; des bénédictions de l'abîme, en vous faisant trouver dans le sein de la terre les puits et les fontaines qui vous seront nécessaires ; des bénédictions du lait et des mamelles, en multipliant vos troupeaux ; et du fruit des entrailles, en vous donnant un grand nombre d'enfants* [4].

Dans les jours de sa félicité, Job possédait de nombreux troupeaux. Il avait sept fils et trois filles ; il eut le malheur de les perdre dans une

1. Psalm. CXXVII. — 2. Prov., XVII, 6. — 3. Genèse, XVII, 6. — 4. Genèse, XLIX, 25.

catastrophe. Mais quand l'épreuve fut terminée, Dieu loua sa patience ; il lui rendit les troupeaux qui faisaient sa richesse ; et il lui donna en même temps une famille aussi nombreuse que la première [1].

Les traditions patriarcales sont devenues celles du genre humain. L'influence de l'Evangile n'a rien changé aux lois de la vie ; l'Eglise, qui est dépositaire de sa doctrine et de son esprit, a fait passer dans son enseignement et dans les formules de sa liturgie l'idée sainte dont nous nous occupons. Dans la bénédiction nuptiale, elle adresse à Dieu cette prière pour l'épouse qui est agenouillée devant l'autel : *Seigneur, jetez un regard de bonté sur votre servante qui, en s'unissant à un homme, veut se munir de votre protection. Qu'elle marche sur les traces des saintes femmes ; qu'elle soit aimable comme Rachel, sage comme Rébecca ; qu'elle vieillisse dans la fidélité comme Sara..... Donnez-lui une gravité modeste ; rendez-la vénérable par sa pudeur ; instruisez-la des vérités célestes ; qu'elle soit féconde et mère d'une nombreuse postérité* [2].

On connaît assez le mal contemporain : le mariage devient stérile. Les causes de ce mal sont complexes, et leur description ne saurait trouver place ici. Cependant je ne veux pas

1. Job. — 2. Missel romain.

achever ce chapitre sans donner à l'ouvrier pour qui je travaille quelques conseils utiles. On peut écrire dans un livre ce qu'on ne peut pas dire dans un discours.

Donc l'ouvrier chrétien ne fera pas trop durer ce que l'on appelle, dans la langue du monde, la vie de garçon. Le célibat, difficile à garder à tout âge, l'est surtout à vingt ans. Le jeune ouvrier qui se préserve des entraînements du mal est une espèce de miracle : le miracle est une exception. Il regardera le mariage comme un port de salut où il pourra s'abriter contre les orages : il se hâtera d'y entrer, autant que les conditions de son existence le lui permettront.

Il ne commettra pas la faute de se vouer au célibat à perpétuité et par état, à moins, qu'inspiré de Dieu, il ne se consacre à l'éducation des enfants ou au soin des malades dans un institut religieux. Le célibat monastique a sa fécondité : l'autre est ordinairement une lâcheté et une mauvaise action; il ne profite à personne : plût à Dieu qu'il ne nuisît à aucun intérêt. Mais la moralité publique ne s'en trouve pas bien.

Devenu époux, l'ouvrier chrétien n'aura qu'une ambition, celle d'être père. C'est le cri de la nature : il ne doit pas l'étouffer dans un dessein égoïste. Je ne veux pas entendre ici son plaidoyer : je connais les circonstances atténuan-

tes du péché; toutes les responsabilités ne sont pas pour lui : une bonne part en revient aux institutions sociales de l'époque, et à ceux qui s'opposent à leur réforme. Mais le devoir reste quand même : qu'il sache l'accomplir. Il doit se reposer sur la Providence du soin de l'avenir; des exemples assez fréquents établissent qu'on ne compte jamais en vain sur ses interventions. Ceux qui font autrement ne sont pas plus riches : le plaisir dévore ce que l'égoïsme a amassé.

Au lieu d'obéir à d'indignes calculs, l'ouvrier chrétien s'inspirera de pensées plus élevées. La patrie lui demande des soldats qui puissent la défendre des invasions des races prépondérantes : qu'il ait pitié de la patrie menacée dans son avenir. L'Eglise attend de lui des fils qui chantent son symbole, et portent sa croix en triomphe; qu'il ne trompe pas son espérance. Dieu veut peupler son ciel d'élus qui l'adorent pendant l'éternité; oserait-il le laisser dans sa solitude et amoindrir la somme possible des hommages auxquels il a droit ? C'est à ces grands intérêts que le mariage se rapporte : le détourner de sa fin pour le faire servir aux vulgaires satisfactions de la personnalité, c'est un crime et un malheur.

CHAPITRE IV

SAINT JOSEPH A NAZARETH.
LE FOYER.

Quand il revint, il se fixa dans la petite ville qui s'appelait Nazareth.

(MATTH., II, 23.)

I

Nazareth est le centre autour duquel se déploie la vie de saint Joseph. C'est à Nazareth qu'il conduit Marie après avoir célébré son mariage devant le Seigneur. C'est à Nazareth que l'archange Gabriel trouve Marie, quand il vient lui annoncer qu'elle sera mère de Dieu. Après la naissance de Jésus et sa présentation au temple, Joseph et Marie rentrent à Nazareth. Hérode étant mort, la sainte famille quitte l'Egypte, et Joseph la conduit à Nazareth, où elle se fixe définitivement. Chaque année, au temps de Pâques, il accomplit la loi en allant à Jérusalem avec Jésus et Marie ; mais il se hâte de regagner

la modeste cité qu'il a choisie pour son séjour, et où il semble se plaire. L'Evangile n'assigne à saint Joseph aucune autre résidence. Il ne demeura à Bethléem que le temps nécessaire à l'accomplissement des prophéties ; Héliopolis, des bords du Nil, ne fut qu'un refuge ; Hébron le vit peut-être un jour, s'il fut témoin du mystère de la Visitation. De ce silence de l'Evangile, on peut conclure que Nazareth fut le berceau et le tombeau de saint Joseph.

II

Nazareth c'est le foyer.

Le foyer réveille une double idée : le foyer est un lieu ; le foyer est ce qui est contenu dans ce lieu, un faisceau d'âmes qui vivent de la même vie.

A première vue, un lieu est chose indifférente, car une portion d'espace géométrique en vaut une autre. C'est une erreur. Le foyer n'est pas un lieu quelconque : c'est le lieu où Dieu et l'homme se sont rencontrés, le premier en donnant la vie, le second en la recevant. Dès lors Dieu et l'homme ont laissé leur vestige au foyer : de là vient sa sainteté.

Dieu consacre tout ce qu'il touche. Tandis que Moïse gardait les troupeaux de son beau-père,

Dieu lui apparut dans le buisson ardent, et une voix qui sortait des flammes lui dit : *Tire la chaussure de tes pieds, car le lieu où tu marches est une terre sainte* [1].

Le psalmiste nous parle des adorations que les Hébreux adressèrent au Seigneur dans Ephrata, *à l'endroit où ses pieds s'étaient reposés* [2].

Ailleurs il nous ordonne *de vénérer l'escabeau de ses pieds* [3].

Le foyer est un des points privilégiés que Dieu a touchés. C'est là qu'il se révèle au cœur, plus encore qu'à l'esprit ; il est partout, mais là bien davantage : il n'y a que le temple, avec l'eucharistie, où il soit plus encore. Le foyer est demeuré un de ses tabernacles.

L'homme consacre à sa manière le lieu qu'il habite. Son âme qui est lui, car elle est sa pensée et sa force, cette âme semble franchir la barrière trop étroite du corps qu'elle anime, pour s'incarner en rayonnant dans le lieu où elle vit ; et, en y laissant tomber comme des parcelles d'elle-même, devenir avec lui un tout indivisible. L'homme naît au foyer : c'est là qu'il pousse ses vagissements ; il y grandit pour l'avenir ; c'est là qu'il fait ses rêves, qu'il goûte son premier amour, qu'il verse ses pleurs, qu'il s'essaie au dévouement ; c'est de là qu'il s'é-

1. Exod., III, 5. — 2. Psalm., CXXXI. — 3. Psalm., XCVIII.

lance dans la carrière ; c'est là qu'il revient au soir de ses jours pour se reposer et mourir. Après cela, il peut faire le tour du monde : il ne trouvera pas un autre lieu qui lui parle autant de lui-même : son histoire est écrite au foyer.

Ceci explique les dispositions innées de l'homme pour le foyer, quand il n'est pas tout à fait dépravé. L'homme a deux patries : la grande et la petite ; toutes les deux lui sont chères ; mais il a ordinairement un sentiment plus vif de la dernière, qui s'appelle le foyer. L'esprit se plaît à élargir sa sphère ; le cœur préfère resserrer la sienne : il vit beaucoup dans un coin. L'homme quitte sa maison en gémissant ; où que l'emporte la destinée, il y pense avec plaisir et le plaisir augmente en proportion de la distance où il est placé ; il garde l'espérance de la revoir un jour ; quand ce jour vient, c'est une fête ; s'il ne vient pas, comme Joseph il veut que ses ossements reprennent le chemin du pays. Cette religion est bonne à conserver : il est à souhaiter que la civilisation moderne ne la dévore pas.

III

Le foyer est un lieu. Il est encore le faisceau des âmes qui l'habitent : c'est le côté le plus auguste du foyer.

On y trouve le passé, le présent et l'avenir, avec le même visage et sous le même nom : la race c'est tout cela. Les ancêtres sont le passé du foyer; ils l'ont bâti de leurs mains. C'est le foyer de l'ouvrier; il est modeste, quelquefois pauvre, mais il a la beauté de la vertu. Tel quel, ils le préféraient aux palais des rois : ils sortaient peu et rentraient vite. Maintenant encore ils ne sont pas absents; leurs œuvres parlent d'eux : ils ont creusé ce puits, ils ont planté cet arbre, ils ont tracé ce chemin; voici leurs outils chargés de gloire. Les travaux qu'ils ont exécutés sont tout neufs, car ils se servaient de leur conscience autant que de leurs doigts.

Quand les ancêtres sont vivants, ils ne sont pas toujours des oracles pour leur postérité; s'ils sont morts, ils ont la majesté de la tombe et l'éloquence de l'éternité; ils sont la preuve que les âmes reviennent au foyer. Leur voix sort de partout; les proverbes qu'ils citaient semblent écrits sur les murailles; on s'en souvient, on les respire comme un parfum; désormais on ne les discute pas. Les exemples qu'ils ont laissés valent plus encore; ils apparaissent dépouillés de leurs imperfections, et embellis de ce charme secret que le temps donne aux choses : ils deviennent irrésistibles. Il n'y a que les impies qui les méprisent.

La génération qui survit aux ancêtres est le présent du foyer. C'est la famille, merveilleux assemblage du père, de la mère et de l'enfant, où l'on ne trouve que des inégalités et des contrastes, où cependant les pièces sont si bien faites l'une pour l'autre, que la variété se résout dans l'unité la plus forte qu'il y ait sur cette terre, puisqu'elle résiste à tout. C'est Dieu qui a fait la famille, et je ne veux saluer qu'en passant son chef-d'œuvre : nous y reviendrons.

Je détache de l'arbre le fruit qui est né de sa sève : l'enfant est l'avenir du foyer. L'ancêtre et l'enfant ne sont pas sans quelque similitude, quoique placés aux deux bouts de la chaîne. L'un est purifié des souillures de la vie, l'autre en est encore exempt; l'un a l'autorité de la tombe, l'autre celle du berceau ; l'un continue sa race au ciel, en inscrivant une fois de plus son nom au livre de vie; l'autre la continue dans le temps et dans l'espace, par les grâces de son âge, qui ne durent pas toujours, mais qui sont un moment la consolation du monde, et la source de ses plus douces espérances.

Il y a dans l'enfant quelque chose de sacré. L'esprit de Dieu s'est reposé sur lui; il transpire à travers ses facultés; il se montre dans ses regards limpides et dans ses sourires innocents. L'enfant communique au foyer, qui est comme le vase où

il s'épanouit, une vertu qui achève de le rendre vénérable.

Voilà le foyer : il est fait de pierres et d'âmes.

IV

Dans la langue hébraïque, Nazareth est un nom qui signifie *séparé*, *sanctifié*, *couronné*. C'est la prophétie du foyer.

Le foyer est séparé du monde dont les erreurs et la corruption n'arrivent pas jusqu'à lui ; il est l'asile de la vérité proscrite et des vertus menacées ; il flotte au-dessus de l'écume des grandes cités comme l'arche à la surface du déluge ; il n'est pas inviolable, mais il est le dernier envahi.

Le foyer est sanctifié par la présence de Dieu, par les joies et les douleurs de l'homme, par le souvenir des ancêtres et par les charmes des petits enfants.

Le foyer est couronné des principes qu'il garde, des qualités qu'il fait germer, des mérites qu'il cache, et des services qu'il rend à l'Eglise et à la patrie.

De là il faut conclure que le foyer est moralisateur. En droit, il n'y a pas de doute, après ce que nous avons dit. En fait, chacun admet qu'un homme vaut plus chez lui que dehors. Loin du foyer, il s'abandonne à des excès indi-

gnes; il jette sa foi au vent et son âme à la haine; tandis qu'il livre sa chair aux vapeurs du vin et aux morsures du vice. Dans les tristes lieux qu'il fréquente il n'y a que des complices qui l'entraînent. Parce qu'il n'en respecte aucun, il perd le respect de lui même; si rien ne l'arrête, il roule jusqu'au fond de l'abîme.

Il est difficile à l'homme de se dépraver au foyer. Il y porte le mal qui le ronge : ce n'est pas là qu'il le contracte. Par une inconséquence heureuse, mais non pas inexplicable, il y devient convenable et presque vertueux. Là, il tolère la religion quand il ne l'exige pas; il blasphème moins, il ne menace aucune innocence, il ne forme aucun dessein sinistre, il travaille, il se résigne : du moins il se tait. Le foyer est la terre des bonnes pensées et des saintes inspirations : pour pécher en liberté, il faut le quitter. Le coupable n'y rentre pas sans éprouver un remords; il franchit en tremblant le seuil de ce sanctuaire qu'il craint de profaner, et il trouve dans la tristesse qui le gagne un châtiment qui est le principe de sa conversion. Après cela, il y a des monstres qui épouvantent le foyer et y continuent des crimes commencés ailleurs. Les monstres ne comptent pas.

V

Il est à souhaiter que chaque ouvrier ait son foyer, c'est-à-dire une maison qui soit à lui. Une chambre louée n'est pas absolument un foyer. Mais en cette matière il faut éviter l'utopie.

L'ouvrier a plus aisément un foyer à la campagne qu'à la ville. C'est une raison pour lui de rester aux champs aussi longtemps que la nécessité ne l'oblige pas à les quitter. Malheureusement c'est aujourd'hui la mode d'émigrer vers les villes. Cependant l'agriculture est le premier des arts utiles ; elle se perd dans la nuit de l'histoire, et semble inventée par Dieu lui-même : les siècles d'innocence l'eurent en honneur. Alors les rois étaient pasteurs ; les conquérants laissaient l'épée pour le soc de la charrue ; les plus sages législateurs encourageaient les peuples à cultiver la terre, qui est la mère du genre humain et dont le sein est une source intarissable de richesses. Les poëtes ont célébré les douceurs de la vie champêtre ; ils n'ont oublié ni les couleurs de l'aurore, ni le parfum des roses, ni le murmure des ruisseaux, ni le chant du rossignol. Mais l'églogue a peu de chance devant le positivisme de nos contemporains, qui vous répondent froidement : on ne mange pas des

paysages. Heureusement je ne fus jamais poëte ; je ne suis donc pas exposé à briser mes pipeaux contre les tendances de notre époque. Il n'en est pas moins vrai que les campagnes se dépeuplent, tandis que les grandes villes regorgent d'habitants, et dilatent chaque jour leur enceinte. Ces invasions préparent peut-être des catastrophes : avis aux hommes d'Etat. On dit qu'ils s'en inquiètent ; car ils constatent avec une révolution économique l'abaissement de l'esprit public, et la diminution croissante des vertus civiques sans lesquelles le gouvernement des nations est impossible.

Le mouvement des campagnes vers les villes a plusieurs causes. Voici les principales : 1° la facilité de locomotion créée par les chemins vicinaux et les voies ferrées ; 2° l'haussmanisme ou les grands travaux publics, exécutés avec rapidité ; 3° la multiplication des marchés et des foires, des concours régionaux, des fêtes d'orphéons, des expositions et des trains de plaisir ; 4° les développements de l'industrie, et principalement l'application de la vapeur, qui produit le travail aggloméré dont le siége est ordinairement dans les centres populeux ; 5° les salaires supérieurs que sert l'industrie, et que l'agriculture ne peut pas égaler ; 6° le goût du luxe et des jouissances matérialistes ; 7° l'organisation

plus parfaite de la charité privée et publique qui attire les pauvres relativement moins bien assistés à la campagne; 8° la diffusion de l'instruction primaire sans le correctif des influences religieuses; 9° l'esprit d'orgueil, d'impiété et d'immoralité qui augmente à mesure que les populations sont plus remuées par la révolution; 10° la maladie du déclassement qui trouve plus facilement à se satisfaire là où l'on peut donner, à bon marché, aux enfants une éducation préparatoire à la carrière artistique et aux professions libérales; 11° les lois de succession qui amènent le morcellement de la propriété foncière et des mutations trop fréquentes; 12° le service militaire.

L'étude des remèdes à opposer à l'émigration des campagnes vers les villes est un sujet très-complexe. A part les moyens spéciaux dont un gouvernement vraiment conservateur dispose, on peut assigner les suivants : 1° révision des lois de succession, — liberté de tester accordée au père de famille, — bornes placées au morcellement de la terre ; 2° encouragements sérieux accordés à l'agriculture ; 3° favoriser la religion et la morale ; 4° combattre en face la propagande révolutionnaire ; 5° décentraliser l'industrie ; 6° faire la part large aux pauvres de la campagne

dans les secours de l'Etat; 7° créer des orphelinats agricoles.

Le meilleur remède pourrait être dans les déceptions amères qui attendent l'ouvrier. Mais les périls qui menacent sa foi, ses mœurs et sa félicité ne le convertissent pas : il pourrit dans les villes, et il y reste. La question n'est pas là.

Une des raisons de l'état misérable auquel il est réduit réside dans ce fait, qu'il n'a pas de foyer. Il s'agit de lui en donner un. Dans ces derniers temps, on a tenté de louables efforts pour procurer à l'ouvrier de l'air et de la lumière ; on a voulu le retirer de la mansarde et de la cave, les seuls loyers qui soient accessibles pour lui dans les quartiers privilégiés de la fortune. Les cités ouvrières sont nées de cette idée.

VI

Les cités ouvrières témoignent de la sollicitude qu'on a de nos jours pour l'hygiène de l'ouvrier. L'hygiène est le commencement de la moralité : payons en passant un tribut d'hommages aux amis de l'humanité. Cependant les cités ouvrières offrent certains inconvénients.

Le premier, qui n'est pas le moins grave, consiste à séparer l'ouvrier du reste de la société, en lui créant un milieu où il ne rencontre

que lui-même. Quand Dieu organisa la société, il la composa de tout le monde ; il y mit des inégalités, afin d'obtenir de la variété ; il relia ces inégalités par la loi du besoin, assuré qu'elles ne se diviseraient pas, parce que nul ne pourrait impunément se priver des services de son voisin. Quand le pauvre et le riche sont en présence, ils s'accoutument l'un à l'autre ; ils s'acceptent mieux, parce qu'ils se connaissent davantage : le frottement use beaucoup de préjugés. Dieu tempéra ainsi le corps social par un heureux mélange d'éléments qui fonctionnent ensemble.

La cité ouvrière tend à faire revivre la caste tant abhorrée de nos réformateurs libéraux. La caste aristocratique, qui probablement n'a jamais existé dans l'Europe chrétienne, est enfin abolie : la caste ouvrière offrirait des périls moins imaginaires. On sait assez de quel mal terrible les ouvriers sont travaillés ; s'ils vivent loin de leurs patrons et de ceux qui possèdent, ils continueront à se croire les déshérités de la patrie. Du fond de leur quartier moins favorisé par les édiles, ils regarderont d'un œil d'envie les centres élégants où d'autres étalent leur opulence ; ils deviendront injustes dans leur isolement, et des pensées funestes germeront dans leur cœur.

Les cités ouvrières présentent un autre inconvénient, celui de l'agglomération d'individus trop semblables.

L'agglomération est dangereuse. La nature de l'homme est viciée depuis le péché originel ; il porte dans ses entrailles une corruption qui fermente vite, quand elle rencontre une autre corruption avec laquelle elle se combine. On sépare les fruits gâtés ; il n'est pas prudent d'entasser des âmes avariées.

Or à la cité ouvrière l'agglomération ne se forme pas seulement dans un même quartier assez resserré ; on la trouve sous le même toit. Cette circonstance n'est pas indifférente. Les bâtiments de la jeune cité rappellent quelque peu par leur physionomie l'ancien phalanstère, vaste, symétrique, monotone, et où les logements étaient distribués comme les chambres dans un hôtel. Je ne suis pas superstitieux : ce n'est pas une lointaine similitude avec le château des rêves qui me les fait condamner ; mon opinion, qui du reste est partagée par d'autres, repose sur des raisons sérieuses. Les bâtiments qui contiennent trop de ménages manquent d'agrément ; la paix y est aisément compromise ; la moralité n'y trouve pas toutes les garanties désirables. Il est probable que des considérations économiques ont décidé du plan adopté ; on a voulu

donner les logements à meilleur compte ; ce qui a forcé l'entreprise à tirer du terrain le plus grand parti possible, en multipliant les étages sur la même base. Mais si jamais on songe à bâtir dans l'intérêt des âmes, et non pas uniquement pour améliorer les conditions physiques d'une classe de la société, on fera bien de diviser le bâtiment commun en maisonnettes séparées par un jardinet. Ce jardinet planté de choux et de roses réunira l'utile à l'agréable : il sera le paradis terrestre de l'ouvrier.

Du reste, le vœu que j'émets ici reçoit déjà dans la plupart des grandes villes un commencement d'exécution. Les banlieues deviennent immenses, parce que les habitations séparées tendent à se multiplier. Les travaux publics exécutés par les municipalités, en déplaçant des masses de locataires, ont refoulé la population du centre vers la circonférence. La spéculation en a profité pour vendre des emplacements en parcelles, à des prix avantageux. Des industriels intelligents ont fait à leurs ouvriers des concessions de terrain, moyennant une faible redevance, ou seulement à la condition de rester trente ans attachés à leurs établissements. Toutes ces causes expliquent le mouvement dont je parle ; s'il continue, l'Europe sera bientôt couverte de villes chinoises, vastes comme des

provinces, où l'on respirera à l'aise ; on résoudra le problème des distances par des chemins de fer de ceinture ; alors l'ouvrier moderne, affranchi de la prison dans laquelle il étouffait, jouira des beautés de la nature et du bonheur de son foyer.

VII

La conclusion pratique des considérations qui précèdent est que l'ouvrier doit aspirer à avoir un foyer.

Petit à petit l'oiseau fait son nid. C'est merveille de le voir opérer : après avoir choisi sur un arbre la branche la plus hospitalière, il ramasse avec son bec l'herbe desséchée, les flocons de laine que les moutons ont laissés suspendus aux buissons du chemin et les mousses qui croissent dans la forêt ; c'est avec ces matériaux pris un peu partout qu'il construit son nid, pour y célébrer en gazouillant la fête de ses amours. Je renvoie l'ouvrier à l'école de l'oiseau. Cent mètres carrés de terrain au fond d'un faubourg ne coûtent pas bien cher. Qu'il s'impose des sacrifices qui ne sont pas héroïques, surtout quand il est jeune et que sa journée dépasse ses besoins. Sur ce terrain, qu'on pourra appeler le terrain de l'honneur parce qu'il aura été conquis

patiemment et avec la sueur du travail, il élèvera de ses propres mains le berceau de ses enfants, qui sera encore le boulevard de sa dignité et l'asile de sa vieillesse.

Encore un conseil.

L'ouvrier doit conserver religieusement son foyer. Si le foyer est un héritage, c'est une relique ; s'il est une conquête, c'est un trophée glorieux : dans les deux cas on le garde.

Je ne me fais pas illusion. Il n'est pas facile de résister aux habitudes générales. Aujourd'hui on vend son foyer, comme on vend son blé, son vin et son âne. Le foyer ne représente plus une une idée : il n'a qu'une valeur vénale dont on trafique sans émotion. C'est un malheur. Les causes en sont connues : on vend son foyer parce qu'on se ruine ; on n'est pas toujours coupable si l'on ne réussit pas : personne ne commande au succès. Cependant il y a des désastres qui sont des fautes, et qu'on pourrait éviter : de nos jours on les supporte gaiement. On vend son foyer parce qu'on se déplace ; il est naturel d'emporter son avoir en partant : on ne peut pas mettre une maison en portefeuille ; on y met sa valeur. Pourquoi se déplace-t-on ainsi en masse ? Pour plusieurs il y a de bonnes raisons de rester chez soi ; le premier pas en dehors du pays est le premier pas vers l'infortune ; mais

on ne réfléchit pas : on fait comme les autres. Enfin on vend son foyer parce que la loi l'ordonne. Parlons avec respect de la loi ; nous n'avons pas le droit de lui infliger un blâme, elle nous permet de pousser une plainte.

Dans certains cas, lorsqu'une succession s'ouvre, la loi prescrit la vente par licitation. Tout y passe : les bâtiments, les prés, les champs et les vignes ; les meubles ne sont pas épargnés ; cependant ils sont plus sacrés parce que les ancêtres les ont touchés. On vend à la criée le fauteuil sur lequel ils se reposaient, et le lit qui reçut leur dernier soupir ; leur tabatière et leurs lunettes sont inscrites sur l'inventaire, et les enfants éplorés n'ont d'autre ressource que l'enchérissement exagéré d'un ami pour échapper à la douleur de voir ces objets précieux passer en des mains étrangères. Ces mœurs sont absolument barbares : l'esprit d'égalité nous réconcilie avec elles.

Il y aurait un remède au mal : ce serait de modifier la loi qui l'engendre ; mais ceux qui l'ont faite la défendent avec acharnement. Elle est un des immortels principes de 89 ; quiconque porte une main téméraire sur l'arche de la civilisation moderne est frappé de mort.

Pour conserver le foyer à la famille, l'ancien régime avait inventé le droit d'aînesse ; je ne

viens ni l'attaquer ni le soutenir. L'ancien régime n'est plus : il faut savoir se consoler des changements inévitables introduits par la force des choses ; on se console moins aisément de la destruction de la famille, élément essentiel d'une société bien organisée. On comprend sans peine que le foyer devait avoir la même destinée : il ne pouvait pas lui survivre.

Ce qui caractérise les temps nouveaux c'est l'engouement de la liberté et l'application outrée de cette doctrine à la vie politique et civile. Nul n'ignore les périls de ce système ; mais de temps en temps la liberté peut se servir de correctif à elle-même ; quand on en a les inconvénients, ce n'est pas trop d'en posséderles avantages.

Pour rester dans la question des lois successorales, on diminuerait les funestes effets de l'égalité des partages en accordant au père de famille la liberté de tester. Cette liberté existe en Angleterre et même en Amérique ; ce serait peu connaître nos libéraux de croire qu'ils sont disposés à l'introduire dans nos institutions ; ils ont trop peur de voir la société s'asseoir sur des bases solides. Ce jour-là la révolution serait finie : ça ne fait pas leur compte.

Mais j'oublie la tâche modeste que j'ai à remplir. Laissons les dissertations épineuses qui di-

visent les esprits. Je finis par où j'ai commencé : je conjure l'ouvrier de conserver son foyer et de le transmettre à ses enfants. Qu'il traverse comme il pourra l'impasse cruelle dans laquelle la patrie est engagée, et qu'il demande à Dieu de donner à ceux qui viendront après nous les lumières suffisantes et le courage nécessaire pour ramener nos lois à des formes plus sages. On peut faire cette prière sans être un mauvais citoyen.

VIII

Voici une dernière preuve de l'influence sociale du foyer. Par la destruction du foyer, l'ouvrier moderne a été déraciné de son sol natal. Ce fait a contribué à créer la classe trop nombreuse des nomades.

Il y a les nomades du désert et les nomades de la civilisation. Dans les solitudes de l'Arabie, dans les sables arides de l'Afrique et sur les plateaux du Thibet, il y a des tribus qui sont comme un ressouvenir de l'ère patriarcale dont elles continuent les traditions. Elles plantent leur tente le soir et la lèvent le matin ; elles poussent devant elles des troupeaux qui cherchent l'herbe et l'eau ; ainsi elles parcourent des régions immenses dont elles ne fran-

chissent pas les frontières. Ces tribus sont paisibles, elles sont inoffensives, elles poursuivent la vie et elles la sèment en route. Quand on ne va pas leur déclarer la guerre, elles laissent le monde en paix. Le monde ne connaît que la beauté monotone de leurs horizons, le charme de leurs légendes et l'antique simplicité de leurs mœurs

Les nomades de la civilisation sont moins poétiques. Les honnêtes gens que le mouvement emporte, et qui restent convenables, sont l'exception. Les autres ont secoué les préjugés de la morale avec la poussière du pays natal. Ils n'ont plus de frein ; leur conscience perd ses délicatesses dans des désordres répétés ; l'opinion qu'ils craignaient au village n'a plus sur eux aucune prise : à vrai dire, elle n'existe pas, car ils sont partout et nulle part. Ils vont ainsi de l'Orient à l'Occident ; ils traversent les chantiers, ils exploitent les charbonnages et les mines ; ils laissent en route leurs vertus, ils semblent contracter tous les vices. On les trouve au fond de toutes les aventures ; ils fournissent les escrocs et les coupe-jarrets ; ils envoient des recrues à l'armée des conspirateurs ; ils tiennent la police en haleine ; ils empêchent les tribunaux de se mettre en vacances. Dans les temps orageux, ils sont un danger pour la patrie. Le législateur

comprend qu'ils n'ont aucun intérêt à la conservation sociale, et il essaie de les écarter des urnes électorales d'où sortent les pouvoirs publics. Mais les démagogues plaident leur cause et leur confèrent des droits illimités ; ils comptent sur eux pour les émeutes : ils paient magnifiquement leurs services.

Au dix-septième siècle, *les Gueux* se constituèrent dans un quartier de Paris : ils se donnèrent un roi. La nuit, les rues de la capitale n'étaient pas très-sûres, *les Gueux* détroussaient les passants ; on envoya les archers du roi pour les ramener à l'ordre.

Les nomades modernes se tiendraient pour offensés, si nous les comparions aux bohêmes d'un autre âge. Ils s'en distinguent par l'argent qu'ils gagnent, et dont ils font un mauvais usage ; ils leur ressemblent par leurs misères morales. Il importe de rattacher l'ouvrier au sol par les liens que la nature forme et que la religion consacre. Ce n'est pas impunément qu'on le chasse de son foyer.

CHAPITRE V

SAINT JOSEPH CHEF DE LA SAINTE FAMILLE. LA FAMILLE.

Ils trouvèrent Marie et Joseph, et l'enfant couché dans une crèche.

(Luc, II, 16.)

I

Jésus, Marie et Joseph sont inséparables. Ces trois noms étaient unis à la même heure dans la pensée de Dieu, quand il décrétait l'incarnation du Verbe. Ils sont unis dans l'Evangile, à la crèche, en Egypte, au temple, à Nazareth : partout ils vont ensemble. Ils devaient rester unis dans l'histoire, dans la foi et dans la tendresse de tous les cœurs chrétiens.

Jésus, Marie et Joseph sont la Trinité de la terre ; ils sont l'image la plus réelle de la Trinité du ciel. Ils composent la sainte famille.

L'auguste Trinité est l'exemplaire de la famille. Parce que l'homme est créé à la ressem-

blance de Dieu, comme Dieu il est intelligent, libre et immortel. Mais s'il était seul ici-bas, ou s'il n'avait de relations qu'avec d'autres êtres indépendants, sa ressemblance avec Dieu serait incomplète. En effet, Dieu, qui est *un*, est en même temps *plusieurs* : il est Père, il est Fils, il est Saint-Esprit. Sa vie intime se compose des relations nécessaires qui existent entre les trois personnes que renferme sa nature. Ce n'est donc pas l'individu qui exprime le mieux Dieu ici-bas : cet honneur appartient à la famille.

II

Donc l'homme se termine par la famille. Sa principale gloire consiste à la fonder : c'est une gloire égale pour tous, parce qu'elle est au-dessus du rang et de la fortune. Ici l'ouvrier et le prince se valent : entre eux la jalousie est impossible.

L'homme ne fonde une famille qu'à l'âge parfait. La nature le prépare avec amour à cet acte solennel : elle fait mûrir sa raison au soleil de l'expérience ; elle développe son organisme et lui prodigue la force et la beauté ; elle creuse son cœur, qui a besoin de devenir profond, car bientôt il ne sera plus seul. Jusque-là l'homme n'est qu'une espérance. La plus brillante jeu-

nesse n'est qu'une illusion, si elle s'arrête à ses plaisirs. Mais quand l'homme communique sa vie, quand son sang se transfigure, et qu'il peut le saluer avec enthousiasme dans des êtres sortis de lui, qui portent son nom, qui ont les traits de son visage et l'étincelle de son génie, alors l'homme est plus que lui-même. Hier il était un effet : aujourd'hui il est une cause ; hier il était *un* : aujourd'hui il est *plusieurs* ; il s'est épanoui; il s'est couronné de rameaux qui ombragent sa tête ; et, comme Jessé, il demeure la racine de sa postérité.

III

Or la gloire oblige. L'homme qui a fondé une famille doit la soutenir. L'*homme*, dit l'apôtre, *est le chef de la femme* [1] ; il pourra donc partager le devoir avec elle ; mais la meilleure part lui revient. Dieu lui a donné ce qu'il faut pour cette fonction : il a du bon sens, il a du nerf; il est destiné à être la tête et le bras de la famille.

Il lui fournira des principes et du pain ; les principes sont pour l'âme, et le pain pour le corps. La famille est tout cela.

Avant tout, des principes. Par là j'entends une petite somme de vérités religieuses, mora-

1. Ephès., v, 23.

les et sociales, qui sont le fond de l'homme, du chrétien, du citoyen, et qui, en se communiquant d'une génération à l'autre, forment les races et préparent la grandeur des nations.

Que l'ouvrier à qui je m'adresse ne soit pas surpris de mon langage; surtout qu'il ne refuse pas la mission que je lui impose. Puisqu'il est père, il est prêtre. Les pères de famille sont les premiers prêtres dont l'histoire fasse mention; ils recevaient directement les révélations divines; ils les répétaient, sous la tente, à leurs enfants. Pendant des siècles ils furent le canal par où passait la vérité; aussi longtemps qu'ils furent fidèles, la tradition suffit pour diriger la caravane humaine. L'Ecriture ne vint qu'après la mort des patriarches : le sacerdoce lévitique fut chargé de l'interpréter.

Un autre sacerdoce a remplacé le sacerdoce antique; il n'a pas aboli celui du père de famille, qui demeure le ministre de la vérité pour ses enfants. Celui-ci commence au foyer domestique une éducation qui s'achève au temple.

L'ouvrier qui prétend à la gloire de la paternité apportera donc des principes au mariage; cette mise est indispensable, car on ne transmet pas ce qu'on ne possède pas. Quoique l'homme n'engendre que le corps de l'enfant, et que l'âme qui y est unie sorte immédiatement

des mains de Dieu, il transmet cependant son génie ; les principes en font partie.

Ici l'ouvrier n'a rien à inventer. Il n'a qu'à se souvenir des leçons de sa mère et des enseignements de son pasteur ; avec cette science, il a un bagage suffisant. S'il les a laissés en route, il doit ramasser dans la poussière de ses passions éteintes les reliques de la vérité, et recomposer le trésor qu'il avait dispersé.

L'ouvrier sans principes ne doit pas se marier; celui qui en a de mauvais, moins encore. Le premier n'a pas la vie ; le second porte la mort dans son cerveau. L'homme malade se fait justice : il est fiancé avec la tombe ; il a la générosité de vouloir y descendre tout seul. L'ouvrier sans principes devrait l'imiter : son athéisme ne ferait pas d'autre victime que lui-même.

IV

Ce n'est pas assez d'avoir des principes : il faut les communiquer. A cet effet, le père de famille peut employer ses lèvres ; elles sont autorisées, car elles sont dépositaires des saintes vérités ; et par elles-mêmes, elles inspirent le respect à ceux qui au foyer en recueillent les vibrations. Si de temps en temps l'ouvrier qui caresse son enfant assis sur ses genoux lui

récitait la prière du matin ; s'il lui faisait épeler une page du catéchisme ou de l'Evangile, cet exercice, qui ne serait pas sans charme pour son cœur, aurait une portée considérable.

S'il ne veut pas prêcher, qu'il agisse ; l'exemple vaut plus que la parole. Que sa vie soit un enseignement ; elle le sera s'il est fidèle à Dieu, s'il respecte l'Eglise, s'il évite d'attaquer ses doctrines, de blasphémer ses institutions, de fausser son histoire et de calomnier ses influences. Qu'il n'afflige pas son jeune auditoire, rangé autour de la table de famille, par des saillies de mauvais goût, par des propos licencieux, et par des louanges plus ou moins sincères jetées à l'erreur triomphante et aux systèmes à la mode.

Que l'ouvrier me permette encore un mot.

S'il ne veut pas s'occuper de l'éducation de ses enfants, qu'il laisse faire ceux qui y songent. On trouve des pères indifférents, pour qui une âme ne pèse pas une once ; on en trouve qui sont dépravés, et qui empoisonnent une âme avec délices ; j'aime à croire qu'ils sont de bonne foi. Les mères sont à peu près incorruptibles. Dieu a mis en elles des trésors de foi, qui sont comme la réserve des races et les empêchent de périr par scepticisme ou par corruption. La femme médiocre ou légère est assez souvent une mère convenable : soit dit à l'honneur de toutes

les femmes chrétiennes. Ceci est le miracle de Dieu.

L'influence de la mère supplée à celle du père. Il ne faut pas croire cependant que l'œuvre de l'éducation soit parfaite dans ce cas. Selon le vœu de la nature, l'éducation doit se faire à deux, La vie physique de l'enfant est la résultante de deux amours : sa vie morale est le produit de deux vertus. Quand le père est absent, il y a une lacune plus grande qu'on ne croit.

Du moins que le père de famille ne paralyse pas les saintes industries de la mère chrétienne. D'abord qu'il ne combatte pas chez elle les convictions de son baptême ; qu'il ne tourne pas en dérision les pratiques de sa piété ; qu'il n'enchaîne pas sa liberté, et qu'il ne lui fasse pas expier, par des procédés barbares, les larmes et les prières qu'elle verse au pied des autels, les exemples qu'elle donne à la cité, et les services qu'elle rend à la religion et à la société. Surtout il prendra garde de démolir l'édifice qu'elle aura élevé dans le cœur de ses enfants, édifice sacré dont les principes sont les pierres et dont l'amour est le ciment ; qui monte vivant et harmonieux sous le regard du Seigneur; qui traversera les tempêtes du monde, et ne s'achèvera que dans la lumière de l'éternité.

V

Le père de famille, prêtre de ses enfants, peut et doit leur assurer un patrimoine de vérité, par un autre moyen, très-puissant quoique négatif, et qui consiste à les préserver des erreurs contemporaines.

Tout le monde sait que la révolution travaille sourdement, mais sans trêve, à ruiner les principes qui servent de base à l'ordre et à la prospérité des nations. Si l'ouvrier ignore par hasard cette entreprise satanique, je la lui dénonce pour qu'il ne se laisse pas surprendre. La révolution est douée d'un rare discernement ; elle a compris que les principes sont l'obstacle unique, en tout cas le plus sérieux, qui s'oppose au triomphe de ses théories ; en conséquence elle leur a déclaré une guerre à outrance, qui produit l'horrible convulsion à laquelle l'Europe est en proie depuis bientôt un siècle, et dont rien n'indique l'apaisement. La révolution a ses agents dans les instituts et dans les écoles du haut enseignement. Ceux-ci sont chargés d'égarer et de corrompre les esprits délicats, destinés à exercer les charges publiques et à alimenter les carrières libérales. Par eux elle s'empare de la direction des idées dans les classes supérieures. La

révolution ne s'en tient pas là. Les multitudes lui ont fait envie : un pareil contingent n'est pas à dédaigner. Les multitudes sont le nombre ; elles sont ardentes ; surtout elles sont aveugles ; sous une main habile, elles sont une puissante machine de destruction : la révolution ne néglige rien pour les gagner. Elle a des capitaux ; elle a ses écrivains ; elle a ses presses ; elle a ses commis voyageurs ; elle a ses correspondants sur tous les points du territoire : avec ces éléments, elle se livre à la propagande la plus effrénée qui fut jamais.

La révolution, qui est un bon apôtre, se fait tout à tous, pour les attirer tous vers sa bannière. Elle a inventé la bibliothèque de l'ouvrier ; elle se compose de petits traités de morale, où la loi naturelle reçoit plus d'une atteinte, et d'où l'Evangile est proscrit ; on y trouve des livres d'histoire où sont consacrées toutes les inepties que Voltaire mit à la mode, et qui depuis ont été mille fois réfutées ; l'Eglise catholique et la monarchie chrétienne y sont peintes avec des couleurs odieuses ; la république en bonnet phrygien, la lance d'une main et la balance de l'autre, y fait très-bonne mine. Tout à côté, le roman exhale ses odeurs malsaines, et achève le péril. La littérature de ces productions est correcte, et suffisamment élégante ; il y règne quelquefois

un ton de modération hypocrite, capable de faire prendre le change aux gens peu exercés ; elle est dans un format commode, qui n'épouvante ni les yeux ni la bourse : pour la mettre mieux à la portée de tous, on la donne pour rien. Sous ces dehors, la brochure de la révolution se répand comme une peste. Elle échappe à l'estampille de la commission du colportage, que les gouvernements libéraux ont soin d'instituer pour permettre aux honnêtes gens de dormir tranquilles, et qui n'est pas, dit-on, très-intolérante. Elle se glisse furtivement, grâce aux complicités organisées, dans tout le pays ; elle pénètre à l'atelier, au cabaret, dans les chantiers et jusque sous le chaume des pauvres villageois. C'est elle qui met le feu aux esprits, et prépare ces commotions périodiques qui nous épouvantent et ne nous convertissent pas : elle est l'ennemie de Dieu, et le fléau des nations.

Elle n'est pas moins redoutable pour la famille. Heureusement, l'ouvrier chrétien veille à la porte ; il garde cette frontière avec plus de dévouement encore qu'il ne défendrait celle de la patrie. L'amour l'a mis en sentinelle. Il a dans le cœur de saintes jalousies ; il éloigne de l'âme de ses enfants une indigne brochure, comme il arrêterait un corrupteur anonyme qui menacerait l'honneur de son foyer. L'ouvrier qui, non

content de dévorer l'erreur et l'immoralité dans un coin de son atelier, rentre chez lui la tête en feu, le blasphème sur les lèvres, et y vide ses poches, celui-là est un misérable : il fait les affaires du parti, non pas celles de la maison. Brutus sacrifia à la République des fils coupables : la justice de Brutus épouvante l'histoire. Lui immole des innocents à la révolution : son crime reste sans nom.

VI

Il n'est pas à dire que la famille chrétienne, pour conserver ses principes et ses vertus, doive se priver des avantages de la lecture. L'Eglise a pourvu aux besoins nouveaux, créés par les circonstances. Dans les grands siècles, elle a enfanté des livres monumentaux, l'honneur éternel des lettres humaines, et qui attestent éloquemment ce que son influence surnaturelle peut ajouter à la puissance native du génie. Ces livres sont des fontaines publiques où les esprits sérieux et avides de vérité peuvent aller à toute heure se désaltérer. De nos jours, cette qualité d'esprits est très-rare.

L'Eglise, qui est une mère, sait prendre tous les tons et toutes les formes pour se mettre à la portée des âmes menacées par la conspiration

de l'incrédulité. Elle a tiré de son cœur la bibliothèque des ouvriers. Ses écrivains sont à l'œuvre ; les plus distingués ne dédaignent pas de descendre des hautes sphères de la spéculation, pour remplir un apostolat plus modeste et non moins utile. Ils parlent une langue simple ; ils dépouillent la vérité de l'appareil scientifique ; ils mettent leur bouche tout près de l'oreille des multitudes, pour être mieux compris : trop heureux si, à ce prix, ils peuvent tirer quelque pauvre ouvrier des ténèbres de ses préjugés, ou l'empêcher d'y tomber, s'il est encore préservé.

Cependant l'Eglise a abordé le problème économique. Avec des ressources modiques, et, malgré l'impopularité relative de son entreprise, elle a réalisé le bon marché. Elle a tiré parti des progrès de l'industrie ; elle a son papier, son format, son colportage, à l'instar de la révolution. Le capital catholique s'est montré généreux. Le zèle, qui est un autre capital, s'est développé dans toutes les associations qui s'occupent des questions ouvrières. De là sont nés *les Petits Livres*, qui, sous des noms très-divers, circulent dans les villes et dans les villages, et vont porter partout la bonne nouvelle de l'Evangile. En se condensant, et en se mêlant aux meilleures productions de la littérature ancienne, *les Petits Livres* sont devenus des bibliothèques. On les

trouve dans les paroisses, dans les cercles, dans quelques usines, et jusque dans les casernes où les vrais amis du soldat les ont fait parvenir, Pour que rien ne manquât au bien-être intellectuel et moral de l'ouvrier, notre siècle de journalisme a vu éclore *les Semaines Religieuses,* ces feuilles timorées, nées à la frontière du temple et de la place publique, qui sont parfumées d'encens, et qui répandent la bonne odeur des exemples et des vertus qu'elles glanent dans les chroniques contemporaines. Ces modestes messagères sont les abeilles de l'Eglise : elles portent sur leurs ailes un riche butin, avec lequel les âmes de bonne volonté peuvent composer leur miel.

C'est ainsi que l'Eglise est toujours dans la situation : il ne lui manque qu'une clientèle plus nombreuse. Ses fils égarés se détournent de ses enseignements, qu'ils trouvent trop austères, quand ils ne les appellent pas d'un autre nom. Ils préfèrent les utopies de la révolution qui ne gênent guère leur liberté, et qui les conduisent à l'abîme par des chemins riants. Que ceux qui veulent périr périssent. La famille de l'ouvrier chrétien continuera sa confiance à l'Eglise qui ne l'a jamais trompée ; elle acceptera son catéchisme avec respect, et ses *Petits Livres* avec reconnaissance.

CHAPITRE VI

SAINT JOSEPH CHEF DE LA SAINTE FAMILLE. LA FAMILLE.

(*Suite.*)

Ils trouvèrent Marie et Joseph, et l'enfant couché dans une crèche.
(Luc, II, 16.)

I

Continuons cette intéressante étude.

L'ouvrier doit des principes à sa famille. Nous avons vu de quels moyens il dispose pour les lui transmettre, et pour les défendre des dangers qui les menacent.

Il lui doit ensuite du pain. Si la famille était un groupe d'anges, il suffirait de la baigner dans la pure lumière des principes. Assez souvent il n'y a que des anges au foyer ; mais ils ont bon appétit.

Après avoir servi à ses enfants le pain de la vérité, l'ouvrier leur servira le pain matériel. Décidément il a tous les honneurs. Il reçoit le

pain de la vérité des lèvres de Dieu et des mains de l'Eglise ; s'il le donne comme il l'a reçu, sa fidélité lui compose une gloire suffisante. Mais il fait le pain matériel. Je ne veux pas disputer à l'Auteur de la nature les bienfaits dont il nous comble : ce serait une impiété ; cependant le froment qui croît dans la plaine n'est pas du pain ; en tout cas, il est encore loin de la table de l'ouvrier : pour devenir du pain, il faut que l'ouvrier le broie, qu'il le pétrisse avec sa sueur et quelquefois avec ses larmes ; il coûte cher ; mais il n'est que plus savoureux : il a le goût de l'amour. *Heureux l'homme qui mange le travail de ses mains* [1] ; plus heureux encore celui qui le sert aux fils de son sang.

C'est à son tour de faire du pain. D'autres en ont fait pour lui ; il faut qu'il paie sa dette à la vie : il est à l'âge des grandes responsabilités. Les petits qui jouent à ses pieds, et qui lui envoient leurs regards et leurs sourires, témoignent d'une charmante insouciance : ils attendent tout de lui ; Quand il sera devenu vieux, ils lui rendront ce qu'il leur aura donné. Il n'est pas tenu de gagner beaucoup et d'apporter au foyer un pain abondant ; mais il est obligé d'être vaillant à la peine, et bon ménager de ses bénéfices. Il ne s'appartient pas ; ses bénéfices ne lui appartiennent

1. Psalm. CXXVII, 2.

pas davantage ; qu'il ne rentre pas au foyer les mains vides, après avoir dissipé sa *semaine* dans le plaisir ; de peur que *ses enfants ne lui demandent du pain et qu'il ne puisse pas le leur rompre*[1]. Leurs pleurs retomberaient sur lui comme une pluie de sang : ils feraient descendre la malédiction sur sa tête coupable.

Je n'insiste pas sur la doctrine.

II

J'ai signalé plus haut à la famille ouvrière l'ennemi des principes. Je veux maintenant lui dire quel est l'ennemi du pain.

Il se nomme le luxe.

Le luxe n'est pas tant l'augmentation de la richesse sociale et le perfectionnement des choses nécessaires à la vie, que la jouissance exagérée dont ces progrès deviennent l'occasion. Il s'introduit dans les mœurs comme la gangrène dans la chair, d'une manière lente et insensible. Ceux qui en sont atteints ne se doutent pas du mal terrible qui les ronge. Ils le défendent chaudement : les uns le présentent comme une nécessité des temps nouveaux ; d'autres y voient la condition indispensable de la prospérité du commerce et de l'industrie ; plusieurs soutiennent

1. Thren., IV, 4.

qu'il est la récompense du génie de l'homme, à qui l'on ne peut disputer le fruit de ses labeurs. L'opinion se fait complice de ces sophismes et devient incurable.

Quoi qu'il en soit, le luxe est un mauvais signe. Historiquement il annonce toujours la décadence. Le philosophe se rend aisément compte du phénomène : le luxe est la parure des nations qui s'en vont ; les nations sont comme les femmes : elles portent plus de toilette à mesure qu'elles deviennent vieilles et laides.

III

Je ne veux pas disserter sur une question ressassée, et qui serait résolue depuis longtemps si les gens du monde étaient de l'avis des moralistes. Mais la vérité est une radoteuse qui tourne le dos à la mode. La mode lui lance une épigramme, et le papillon prend son vol.

Je n'oublie pas que j'écris pour l'ouvrier. On croit quelquefois que le luxe favorise les intérêts de l'ouvrier, parce qu'il y a des états qui vivent du luxe : la raison n'est pas décisive. Si ces états n'existaient pas, l'ouvrier en embrasserait d'autres plus utiles à la société. S'il ne fabriquait pas des cosmétiques pour les prétentieux en retraite ; s'il s'adonnait moins à l'article de

voyage, aux inventions extravagantes de la mise des dames, et aux fantaisies des jeunes faquins, depuis le bouton de chemise jusqu'à la canne à poignée d'ivoire, il travaillerait le bois ou la pierre. En produisant les objets de luxe, l'ouvrier s'accoutume au luxe : ce jour-là il est perdu.

Le luxe est chose relative : on le trouve chez l'ouvrier. Il y a chez lui le luxe du mobilier et de la table, qui constituent le train de la maison. Ce n'est pas la propreté, ce n'est pas la simplicité élégante : c'est le luxe. La propreté est une vertu; l'élégance en est presque une autre : j'aime à les voir reluire dans le modeste ménage de l'ouvrier. Le luxe est un vice, quelquefois ridicule.

On parle beaucoup du luxe des femmes. C'est l'usage, en pareille matière, de se tourner vers elles : elles ne sont pas sans péché. Cependant la femme de l'ouvrier est ici à l'abri de tout reproche, surtout quand elle fréquente les usines. Jeune fille, elle aimait trop la toilette ; depuis qu'elle est mère, elle ne l'aime pas assez. Sa tenue est négligée, le travail l'a fatiguée, les chagrins l'ont flétrie, elle porte le deuil de ses joies évanouies : il ne lui reste que la majesté de la douleur. Il faut lui savoir gré de s'être oubliée elle-même ; il paraît que son sexe n'arrive pas là sans effort et sans une grâce particulière de Dieu,

ordinairement contenue dans l'épreuve. Mais elle gâte un peu sa gloire, en accordant à ses enfants ce qu'elle se refuse : elle habille son petit garçon en page et sa fille en déesse. Les mères sont aveugles : il faut leur pardonner et les avertir.

Il y a encore le luxe de l'homme. Celui-ci, qui frappe moins les regards et fournit moins de motifs aux tableaux de genre, n'en est pas moins terrible. Le lion du foyer se fait la part belle. Maître de tout, quand la religion ne modère pas ses âpres convoitises, il se livre à des caprices qui coûtent cher à la communauté. Les besoins de l'ouvrier moderne se sont singulièrement développés. J'ignore s'il est un producteur plus distingué que ses devanciers, quoique la vapeur décuple sa force ; comme consommateur, il les laisse tous bien loin après lui. Il convient du fait, non sans quelque complaisance ; d'après lui, il indique un progrès du siècle — soit ; il n'accuse pas précisément la décadence de son estomac. L'ouvrier, qui dédaigne quelquefois le luxe des vêtements, a celui du café, du tabac, du jeu, des voyages, et celui de la paresse par-dessus le marché ; ce dernier est le plus dispendieux. Il n'est pas nécessaire d'ajouter à cette triste nomenclature le luxe du libertinage, ce gouffre dans lequel l'ouvrier s'engloutit corps

et biens. On comprend que nous ne l'excluons pas : tout le reste mène là.

Il faut plaindre une famille d'ouvriers qui a la maladie du luxe : les catastrophes sont inévitables.

IV

Au point de vue économique, le luxe rend d'abord l'épargne impossible.

En bonne règle, les gains de l'ouvrier doivent se diviser en deux parts : la première est pour le présent ; la seconde est pour l'avenir. Une trop vive préoccupation de l'avenir est un péché, parce qu'elle suppose peu de confiance en Dieu ; mais la Providence ne dispense personne de songer à soi, en comptant sur elle. L'avenir réserve aux plus heureux des chances redoutables, toujours possibles et qu'il faut prévoir, afin d'en diminuer le péril. L'ouvrier y est tenu plus que d'autres ; il n'a pas d'autre capital que ses outils et ses bras : les outils durent, car ils sont d'acier ; les bras tombent, car ils sont de chair. A la vérité, il lui est difficile de faire des réserves considérables ; ses gains sont modiques et la vie est chère. Raison de plus pour ne pas appeler en aide à la misère assez probable le luxe qui la rend certaine.

Dans d'autres temps encore peu éloignés, l'épargne était une vertu assez commune chez les ouvriers. Unie à la moralité, elle faisait des miracles ; non-seulement elle prévenait beaucoup de maux, mais elle fondait des fortunes solides sur lesquelles vivaient plusieurs générations. Maintenant ceux qui la pratiquent sont rares : leurs concitoyens les relèguent parmi les cuistres.

L'Auvergnat est l'homme de l'épargne.

Je le nomme avec un profond respect; et je prétends fournir un modèle à ceux que l'esprit du siècle emporte. La race qu'il représente est une grande race, assez bien conservée : la capacité, l'activité, la sobriété, la patience, sont ses qualités distinctives. On juge des arbres par les fruits : qu'on juge cette race par les hommes éminents qu'elle a produits. Quand l'Auvergnat se tient debout sur les pentes neigeuses du Cantal, ayant sur son épaule quelques livres d'étain ou la légendaire peau de lapin au bout de son bâton, il est pittoresque. Il regarde avec tranquillité la plaine qui verdoie à ses pieds ; il passe en revue les riches cités qui déploient leur orgueil à l'horizon, et il songe à les prendre. Il est d'humeur aventureuse comme les conquérants, car il descend de Vercingétorix. Il livre donc la bataille; il essaie de vaincre la pauvreté, comme

son ancêtre voulut vaincre César : il est ordinairement plus heureux que lui.

Il arrive à Paris, à Lyon ou à Marseille, à moins qu'il ne préfère débarquer à New-York ou à Valparaiso. D'abord il porte de l'eau, il chante son charbon, il remue le colis ; bientôt il est étalagiste sur le marché ; vingt ans après, il a un magasin : en mourant, il laisse une fortune à ses fils. Quand ceux-ci héritent de son génie et de sa persévérance, ils prennent rang parmi les hauts commerçants ; ils se bâtissent des hôtels, ils achètent des domaines, ils placent d'énormes capitaux, ils marient leurs filles avec des gentilshommes. Ceci n'est pas un roman inventé à plaisir. Dans toutes les grandes villes de France, il y a des familles entourées de l'estime publique, qui n'ont pas d'autre origine. C'est l'épargne qui les a créées.

V

Le luxe empêche l'épargne. Ensuite il fait des dettes ; c'est bien pire.

C'est le propre du luxe, en exagérant les jouissances, de déterminer une certaine fièvre que rien ne peut couper. Il en résulte des habitudes désastreuses qui demandent impérieusement à se satisfaire. Ce qui est impossible avec le tra-

vail devient réalisable avec les dettes. Les dettes qui grèvent le présent de l'ouvrier, hypothèquent son avenir. Celui qui a des dettes a moins que rien. Alors la misère qui n'était qu'un malheur, devient un crime : elle atteint le débiteur insolvable et le créancier attrapé.

L'ouvrier a souvent de la noblesse de sentiment; il se console de sa gêne, en pensant qu'il ne doit rien à personne. Mais l'ouvrier accoutumé au luxe, emprunte sans façon et refuse de payer sans vergogne; il croit que son impuissance vaut titre; alors il ne fait aucun effort pour la diminuer : il a l'air de croire que la société est son domaine. S'il n'est pas communiste en théorie, il l'est en pratique ; il continue sa vie commode avec une insouciance agaçante ; jusqu'à ce que son crédit expire un beau matin sur le seuil de son boulanger.

Arrivé là, il perd toute dignité. Fils d'un siècle orgueilleux qui a aboli la mendicité dans la rue, il va grossir le nombre des solliciteurs qui inondent les antichambres et les bureaux d'administration : ainsi déguisé, il tend la main à toutes les influences et à toutes les charités. Un pareil métier ne le guérit pas toujours de sa gourmandise ou de sa vanité; s'il n'a pas la chance de mourir jeune, il arrive à la vieillesse sans ressources pour la soutenir. Il n'a rien à attendre

de ses enfants qui ne pourraient lui rendre que la misère dont ils ont hérité; il n'a pas mis un sou à la caisse d'épargne, aux jours de sa prospérité ; il a dévoré la dot de sa femme, s'il elle en avait une ; il n'a devant lui que l'hôpital dont il a horreur, ou le suicide que le désespoir lui conseille trop souvent. Cette histoire est lugubre ; cependant elle n'est pas finie.

Le luxe a d'autres conséquences.

VI

Tout est perdu, fors l'honneur, disait François Ier. Quand le luxe a pénétré dans une famille d'ouvriers, tout est perdu, même l'honneur.

Dieu merci, l'honneur ici-bas est pour tous. Il est d'autant plus cher aux prolétaires, qu'il est le seul bien qu'ils possèdent après leur religion.

Dans la famille, c'est surtout la femme qui le représente. Une jeune fille de dix-huit ans qui travaille en silence, qui fuit les regards du monde pour mieux échapper à ses dangers, qui se fait une parure de sa modestie et un diadème de sa réputation, qui cherche le temple où sa virginité fleurit près de l'Eucharistie, qui se plaît au foyer, et qui trouve sa félicité dans des dé-ouements précoces, comme d'autres la puisent

au bal ou au théâtre ; cette créature charmante est un présent de Dieu : elle est l'orgueil de son père, la consolation de sa mère, et le plus bel ornement de la maison.

Mais, hélas ! elle ne comprend pas toujours sa dignité, et elle la vend dans des marchés infâmes. Le roman lui fit la première blessure, en lui apportant les troubles de la pensée et les orages du cœur : le luxe achève sa ruine. Trop pauvre pour tirer de son travail les satisfactions de sa vanité, elle va demander au péché des ressources pour embellir sa jeunesse : du même coup, elle flétrit son âme, et fait rougir son nom.

Le mal prend chaque jour des proportions plus alarmantes. On ne publie pas les statistiques officielles, qui ne pourraient que décourager la vertu ; mais ces statistiques ne sont pas la moitié de la vérité. Dans les villes industrielles surtout, le vice pousse comme l'herbe dans les champs ; on sait où il se recrute : il vient de la mansarde et de l'atelier. Nous en avons indiqué la cause.

La jeune fille tombe ; la mère est exposée. Pour elle la vie a perdu ses illusions et le plaisir ses amorces ; mais elle éprouve les tentations du besoin. Elle connaît mieux que personne les charges du ménage et l'insuffisance des revenus ; elle assiste à des abus qu'elle ne peut pas corriger ; elle les sent plus que les autres, parce que

sa position lui permet d'en calculer les conséquences. L'avenir l'épouvante; de temps en temps elle en perd la tête ; en attendant les embarras du lendemain, elle est aux prises avec ceux d'aujourd'hui. On sait assez comment elle s'en tire. Ses faiblesses sont d'un genre particulier : elles ressemblent à des vertus ; car elle se dévoue à la honte pour nourrir ses enfants. Disons qu'elles sont des crimes, et jetons un voile sur une infortune digne de toute pitié.

Le père de famille a d'autres moyens de dissiper l'honneur du foyer. Le luxe lui donne le dégoût du métier qui n'est pas assez lucratif; l'envie lui prend d'essayer quelque entreprise : mais ceci suppose des fonds. Alors il se tourne vers les inventions. Il manquait à notre société des chercheurs maniaques : en voici un de plus. Quand il ne creuse pas le problème du mouvement perpétuel ou de la nacelle aérienne, il rêve un frein-arrêt pour les chemins de fer; il compose un cirage, ou un dentifrice, ou une encre indélébile, ou une eau pour dégraisser les vieux habits; à moins qu'il n'espère de plus gros bénéfices d'une poudre insecticide, ou d'un tire-bouchon nouveau modèle. Il arrive quelquefois au brevet, sans garantie du gouvernement ; ce qui est le moyen le plus sûr de mourir de faim. Il y a à Paris une armée d'ouvriers déclassés,

parce qu'ils aiment le luxe, qui tourmentent leur cerveau, au lieu de vivre modestement du travail de leurs mains.

L'insuccès pousse au mal. L'ouvrier, irrité par ses déconvenues et aiguillonné par le besoin, se jette dans des industries suspectes. S'il ne devient pas proxénète au coin des rues, il fréquente les tripots, et il joue à découvert avec des cartes biseautées ; s'il occupe un emploi, il abuse de la confiance de ses patrons ; s'il tient les écritures, il fait des faux ; s'il est préposé à une caisse, il y met les mains dedans, quand il ne l'emporte pas par delà la frontière ; il ne tarde pas à se compromettre. La police est sur sa trace ; ses aventures le mènent sur les bancs de la cour d'assises : c'est là qu'il expie les prodigalités dans lesquelles son goût pour le luxe l'avait précipité.

Il est quelquefois doué d'une intelligence remarquable : son audace est plus grande encore. Dans ce cas, il ne veut pas être un coupable vulgaire ; il se fait entrepreneur de révolutions. Il lui faut attendre quinze ans la curée ; c'est un peu long pour un ventre affamé qui n'a pas plus de patience que d'oreilles ; mais il vit de la commission. Dans un pays où le crime politique est à peu près aboli, où du moins l'on échappe aux vindictes

de la loi par le succès, la spéculation n'est pas mauvaise.

Cependant je conseille à l'ouvrier de ne pas s'engager dans ces voies de perdition. Il vaut mieux rester un honnête homme au fond de sa boutique ; même quand il faut acheter cette gloire, peu enviée, par des vertus que notre siècle ne récompense guère, parce qu'il ne les comprend plus.

VII

Voici d'autres victimes du luxe, dans la famille.

Le luxe empêche l'enfant de naître, parce qu'on ne veut pas le doter avec la misère.

Le luxe empêche le vieillard de mourir en paix au milieu des siens. Ce dernier point provoque les plus douloureuses réflexions.

Le vieillard est une des majestés de ce monde. Tous les siècles lui ont voué un culte de respect ; à Sparte les jeunes gens se levaient quand les anciens passaient devant eux : le christianisme n'a fait que développer les délicatesses de ce sentiment.

Le vieillard a reçu la consécration du temps. Le temps lui a ravi la beauté de la jeunesse ; il lui a donné la beauté de l'âme qui resplendit souvent à travers sa chair flétrie : le temps rend les monuments vénérables, et les hommes divins.

Il a le prestige des longues épreuves : il a vécu ; il a lutté ; il a souffert ; vaincu ou vainqueur, il a quitté le champ de bataille en emportant de nobles cicatrices.

Il a l'autorité de la sagesse : il a beaucoup vu et beaucoup retenu ; il a lu dans le grand livre de l'expérience qui, d'après un proverbe populaire, vaut plus que la science.

Il a l'éloquence de la faiblesse : en décrivant le cercle de ses années, il est revenu à son point de départ ; il entre dans la seconde enfance : ses yeux s'obscurcissent, ses mains sont débiles : ses genoux se dérobent sous lui.

Assez souvent il a l'éloquence de la misère. Ajoutez à tous ces traits la lumière de l'éternité qui se lève pour lui, et forme autour de sa tête un nimbe déjà visible ; et vous comprendrez les droits qu'il a acquis à la considération du genre humain.

Autrefois, quand la famille était fortement constituée, il y avait place au foyer pour le vieillard, même dans les classes ouvrières. Les lois nouvelles, en ébranlant cette sainte institution, l'ont mis à la merci de ses enfants. Le libéralisme a beaucoup amoindri son autorité ; le luxe n'a pas augmenté la tendresse dont il était auparavant entouré, et qui était sa dernière espérance. Il n'est pas sûr de mourir dans la maison où il

est né ; quand il a cette chance, il achète cher le morceau de pain qu'on n'ose pas lui refuser. La loi civile a eu pitié de cet orphelin en cheveux blancs : elle lui assure une pension alimentaire. Or chez les pauvres, cette précaution est illusoire; dans les conditions plus aisées, la loi est observée, mais, hélas ! de bien mauvaise grâce. C'est à qui se débarrassera le plus vite de l'ancêtre surnuméraire ; les ressources de communauté suffisent à peine aux besoins factices créés par le luxe : il n'y a pas de restes pour lui.

Pour remédier aux cruelles conséquences de la civilisation moderne, on a multiplié les asiles. L'Etat a ouvert ses dépôts de mendicité, où le vieillard, proscrit du foyer par la misère et par l'ingratitude, trouve un abri pour achever sa triste existence. Il y serait heureux, malgré la sévérité du régime, si l'amour n'était pas absent : le cœur humain ne s'en passe jamais tout à fait ; peut-être qu'à cet âge qui penche vers la tombe, quand le monde semble se retirer, il lui en faut un peu plus. Mais la bienfaisance officielle, qui sert de maigres rations à ses pensionnaires, ne lui accorde jamais un regard caressant, ni une parole de tendresse.

La religion a comblé cette lacune, en suscitant la Petite Sœur des pauvres. Je salue avec toutes les sympathies de mon être, l'héroïne du XIXe siè-

cle, qui se dévoue avec joie à un apostolat sans poésie, et qui recueille dans les campagnes et dans les faubourgs des grandes villes, les épaves de la famille brisée par le code. Elle leur a dédié des hôtels somptueux : elle leur a bâti des temples magnifiques : elle va chercher dans les quartiers fortunés la défroque des riches, et les miettes qui tombent de leur table. Avec ce butin, elle les habille, et elle leur donne des festins abondants. La Petite Sœur prend soin de leurs âmes comme de leurs corps ; elle les réconcilie avec Dieu ; elle les prépare à sa visite ; elle leur ferme les yeux, et les ensevelit de ses mains généreuses. Elle est la sœur, elle est la fille, elle est la mère, elle est l'ange des vieillards ; elle répare les erreurs de nos politiques ; elle nous sauve des conséquences de nos entraînements ; elle est une des grâces que Dieu a faites à notre civilisation. Bénissons Dieu qui l'a tirée des trésors de sa sagesse, à l'heure opportune. Bénissons-la elle-même des détresses qu'elle console, et des services qu'elle rend : qu'elle nous pardonne d'avoir troublé sa modestie, en trahissant le secret dans lequel sa charité se plaît à s'envelopper.

Mais je regrette quand même que le vieillard meure dans l'exil. C'est le cri de la nature ; la nature proteste quand le luxe, ajouté à plusieurs

autres causes, empêche les lois de la vie d'avoir leur accomplissement.

VIII

L'ouvrier qui donne à sa famille des principes et du pain, et qui la préserve de l'erreur et du luxe, ses ennemis mortels, a accompli son devoir de chef de maison. Après cela qu'il jouisse de son bien, et qu'il goûte les douceurs de la vie du foyer. Cette vie n'est pas sans quelque mélange d'amertume. Je suis bien aise d'en être l'historien ; je ne veux pas en être le poëte, de peur de paraître bercer ceux que je me propose d'instruire. Donc la vie du foyer est un paradis ou un enfer : il n'y a pas de milieu. Les membres de la famille sont si étroitement unis, ils se voient de si près, ils se rencontrent si souvent dans les actes les plus intimes, qu'ils ne peuvent qu'être heureux ou malheureux ensemble. Avec la paix, le foyer est plein de charmes : le travail perd de ses rigueurs, la pauvreté est moins cruelle ; la résignation s'épanche d'une âme dans une autre comme le parfum d'Aaron coulait de sa tête jusqu'aux franges de sa robe. La guerre a d'autres effets. Il y a ici-bas quelque chose de pire qu'un royaume divisé : c'est un mauvais ménage. Dans les deux cas, c'est la désolation. Chez les

gens comme il faut, la désolation se déguise sous le voile de l'étiquette ; dans la classe ouvrière, les scènes se déroulent dans leur brutale réalité. Le mécontentement gronde comme la foudre : il se traduit par des vociférations : il arrive souvent aux dernières violences. Les menaces commencent, les coups pleuvent, les meubles volent en éclats ; deux êtres faits pour se comprendre, pour s'aimer et s'entr'aider sont aux prises, et cherchent à se dévorer. C'est la misère qui amène quelquefois ces drames lamentables ; le vice y a sa part encore plus large : le jeu, l'ivrognerie, l'inconduite, disposent mal le chef de la maison, qui se venge sur des innocents des mécomptes qu'il a essuyés.

D'ailleurs il n'est pas toujours seul dans son tort. Une femme acariâtre ne se fait pas pardonner par ses vertus les désagréments de son humeur ; elle est capricieuse, obstinée, et sans tête ; son regard provocateur, son sourire ironique, sa voix de fausset donnent aux nerfs de l'homme qui l'endure ; tôt ou tard elle trouve ce qu'elle cherche, et au delà ; ordinairement elle n'est pas de celles qui veulent être battues : aussi la victime proteste sous la main qui lui prodigue de terribles caresses. Ce spectacle qui a un côté burlesque, et qu'on a tant exploité pour égayer les désœuvrés, est triste au fond. Les petits enfants ont d'abord

tremblé : maintenant ils pleurent, et ils essaient de défendre leur mère. Les voisins commentent malicieusement l'aventure : le propriétaire fatigué menace du congé les perturbateurs du repos public. Le combat finit quelquefois ainsi : mais c'est pour recommencer sur un autre théâtre.

Ce n'est pas la faute de Dieu si la vie de famille réserve des tortures à ceux dont elle devrait procurer le bonheur. Les passions humaines gâtent tout. La preuve en est que les excès décrits plus haut sont plus rares chez les bons paysans qui ont conservé les traditions de religion et de moralité. On les rencontre surtout dans la population des grandes villes, qui a perdu tous les principes. Telle quelle, la vie de famille doit rester chère à l'ouvrier ; Dieu qui en a fait la porte du ciel, ne veut pas qu'elle soit le ciel même, pour nous obliger à porter plus haut nos regards. Cependant elle est la seule qui donne à l'homme un peu d'amour ; il s'en aperçoit vite quand il s'en éloigne. L'amour aide à supporter les âmes incomplètes et les caractères anguleux. L'ouvrier ne doit pas, pour si peu, déserter la famille qu'il a fondée ; *qu'il reste assis à l'ombre de son figuier ; qu'il mange le raisin de sa vigne* [1] ; où peut-il être mieux ?

1. III Rois, IV, 25.

CHAPITRE VII

SAINT JOSEPH PRÉSENTE JÉSUS AU TEMPLE. L'ÉDUCATION.

Ils apportent Jésus à Jérusalem afin de l'offrir au Seigneur.

(Luc, II, 22.)

I

Dès que Jésus est né, il devient l'unique préoccupation de la sainte famille, et demeure la raison dernière de toutes ses démarches. Le voyage en Egypte, les pèlerinages au temple sont entrepris pour Jésus ; le retour à Nazareth, le choix de cette cité pour résidence, la visite chez Elisabeth, cousine de Marie, à Hébron, se rapportent encore à Jésus. Ce n'est pas surprenant, puisque Marie et Joseph ne s'étaient unis que pour introduire Jésus dans l'humanité, dont il devait être le rédempteur. Mais nous devons admirer la fidélité avec laquelle ces pieux époux remplissent la mission de dévouement que Dieu leur a confiée.

II

Je veux dégager de ces exemples une belle loi de la famille, et rappeler ce que tout le monde sait.

L'enfant est le but de la famille [1]. Quand il est né, tout n'est pas fini : l'enfant n'est qu'une matière vivante qu'il faut façonner par l'éducation. L'éducation physique développe ses organes ; l'éducation intellectuelle et morale dirige ses facultés ; l'éducation professionnelle lui donne une position. Je ne parle ici que des deux dernières.

L'enfant reçoit une première éducation au foyer domestique : ceci a été suffisamment établi dans les chapitres précédents ; mais il n'est pas inutile d'ajouter que cette éducation est indispensable, et qu'aucune autre ne la supplée entièrement. Le lait que boit l'enfant exerce une influence décisive sur son tempérament ; l'éducation du foyer est le lait de son âme ; il se ressentira plus tard de celle qu'on lui aura donnée. La famille est avertie que les intérêts de l'enfant ne s'accommodent pas du dévouement délégué ; qu'elle ne se hâte pas d'en charger des étrangers ; et quand les nécessités du travail

1. Chapitre III, *du Mariage*.

l'obligeront à se séparer des berceaux, elle le regrettera, et cherchera par de pieuses industries à regagner le terrain perdu.

III

L'éducation du temple suit immédiatement celle de la famille. L'enfant doit passer du sein de sa mère dans le temple qui est le sein de Dieu. A Sparte les enfants appartenaient à la république ; les mères de ce pays s'empressaient, avec un courage stoïque, d'aller les déposer sur l'autel de la patrie. Ces mœurs n'étaient pas tendres : je crois même qu'on les a trop vantées. Sparte volait les enfants ; la famille avait sur eux des droits que les siens ne devaient pas annuler.

On ne peut pas en dire autant du temple. Sans aucun doute, les enfants lui appartiennent, parce qu'ils sont de Dieu qui l'habite : il n'y a que les impies qui contestent son domaine.

L'ouvrier pour qui j'écris s'étonnera peut-être de mon discours. Je lui rappellerai que, de nos jours, il y a des hommes qui redoutent pour leurs enfants l'influence cléricale, cachée dans le temple. A tout prix, ils veulent lui soustraire leur race, pour l'élever dans des principes généreux, en harmonie avec la civilisation moderne

et capables de les porter au niveau des destinées que la liberté leur a faites. Parmi les forcenés à qui j'emprunte ce jargon, en voici un qui s'oppose au baptême de son enfant, sans pitié pour les larmes d'une épouse chrétienne ; sans respect pour la foi des jeunes frères qui préparaient la fête du nouveau-né. Foulant aux pieds les convictions de sa famille, et peut-être les siennes, il brise des traditions sacrées, et il devient le pontife grotesque, autant qu'odieux, d'un culte de sa façon. Il baptise son enfant dans la république ; il l'offre à la déesse Raison qui décore sa chambre ; il lui impose des noms empruntés au martyrologe de la Rome antique ; et dans un cercle d'amis, convoqués à dessein, il boit à la santé du futur démocrate.

Heureusement, la religion des mères est plus forte que la haine de l'athéisme révolutionnaire. Elles prennent leurs enfants dans leurs bras, et vont les apporter au temple. Elles rendent le prêtre complice de leur projet ; et, à une heure donnée, dans un lieu indiqué, sans bruit et sans appareil, le baptême restitue à Jésus-Christ les âmes qu'on voulait lui ravir. Ces cas ne sont plus rares dans les grandes villes. Pour ma part, j'en ai connu plusieurs.

Que l'ouvrier chrétien ne se laisse pas séduire. L'influence cléricale n'est pas ce que les athées

disent. Au temple, le prêtre enseigne à l'enfant la dignité de l'homme et du chrétien, son origine, et sa destinée dans le présent et dans l'avenir. Il lui enseigne à servir Dieu, à aimer son père et sa mère, à obéir à leurs ordres, à respecter le bien d'autrui, à pardonner à ses ennemis, à demeurer chaste, à se contenter de son sort, à s'incliner devant les pouvoirs publics, à payer l'impôt, à donner son sang à la patrie, quand la patrie le lui demande. Une pareille morale ne peut pas abrutir l'enfant. Elle fera de lui un adolescent aimable, un ouvrier consciencieux, un fils reconnaissant, un ami fidèle et un bon citoyen. Alors pourquoi en avoir peur? Les méchants craignent l'éducation du temple, comme les chauves-souris fuient la lumière du jour. *Ce sont des hommes de mensonge et de meurtre*[1] : ils recommandent la religion qu'ils haïssent.

L'ouvrier chrétien doit s'éloigner avec horreur de leur sinistre société. Il ne prendra pas part à leurs fêtes, même par pure convenance. Il n'assistera ni aux baptêmes républicains, ni aux enterrements civils. C'est au temple qu'il célébrera la naissance et la mort ; bien convaincu que le temple est le berceau de l'homme, et le glorieux vestibule par où il entre dans son éternité.

1. Psalm. v, 7.

IV

Cependant l'enfant grandit. L'école le réclame.

L'école est une succursale du foyer domestique et une annexe du temple. Tout se tient ici-bas. Je n'ai pas d'autre ambition que de voir subsister le faisceau des influences que la Providence a établies autour de l'enfant, pour achever sa formation, et que celui-ci doit subir simultanément.

La question scolaire ayant été très-embrouillée, dans ces derniers temps, par des passions de tout genre, il est bon que l'ouvrier sache à quoi s'en tenir.

D'abord, il est incontestable que l'instruction est, en soi, une bonne chose. Puisque l'homme apporte dans la vie une intelligence, on ne voit pas pourquoi il ne l'ornerait pas de connaissances utiles. On savait cela avant nous. Les charlatans d'un certain parti mentent effrontément, lorsqu'ils attribuent à notre siècle l'honneur de cette découverte. Mais quand on ne sait pas l'histoire, et qu'on s'adresse à un auditoire de dupes, on débite avec aplomb les plus incommensurables bêtises.

Il y a des époques où l'instruction devient in-

dispensable. Quand elle tend à se généraliser, qu'elle est la condition même de l'existence, et comme le gagne-pain de l'individu, il faut, bon gré mal gré, se pourvoir de ce précieux instrument. Quoique les métiers qui ne demandent que de la vigueur dans les bras soient encore les plus nombreux dans notre société, néanmoins, l'instruction sert à mieux remplir les fonctions modestes, et met sur le chemin qui conduit à de plus distinguées. Elle est un moyen d'avancement.

Le point de vue international ne saurait être négligé en cette matière. Aucune nation n'étant isolée sur la carte, chacune doit se tenir au niveau des autres, sous peine de déchoir. L'Europe est aujourd'hui très-éprise de l'instruction des masses, et applique une bonne partie de ses ressources à la répandre. C'est un devoir pour la France de ne pas se laisser devancer, si elle ne veut pas être vaincue dans l'industrie, dans le commerce, et surtout dans la guerre.

V

Ces concessions faites à l'opinion régnante, il faut convenir que l'instruction n'a pas par elle-même tous les avantages qu'on lui prête. On nous en trace des tableaux fantaisistes, qui prouvent

que leurs auteurs sont doués d'une imagination féconde. Pourquoi sommes-nous forcés de soupçonner leur bonne foi ! A les entendre, l'instruction supplée à la religion et à la morale ; ou plutôt elle est toute la morale dont les peuples ont besoin. Si les crimes se multiplient, si les mœurs se gâtent. si l'esprit de famille se perd, si l'autorité est méprisée et les lois impuissantes, si l'égoïsme gagne lentement les cœurs, si le courage diminue, si la fidélité est rare, si les convictions s'en vont, si les caractères s'aplatissent, si les tempéraments s'usent dans le plaisir, la décadence s'explique aisément : c'est parce que l'on ne sait pas lire, écrire et compter. On doit très-probablement rapporter à la même cause l'oïdium, le phylloxera, la maladie des pommes de terre, le choléra, le petite vérole, les tremblements de terre, et les fréquentes révolutions qui désolent la civilisation. Par la loi des contraires, le remède à tous ces maux sera trouvé, quand on saura lire, écrire et compter. Alors la nature obéira ; l'humanité changera ses instincts ; les nations vivantes seront immortelles ; pour ressusciter celles qui sont mortes, il suffira de placer une écritoire, un alphabet, et la table de Pythagore sur leur tombeau.

Mais laissons le langage de la plaisanterie. La vérité est que l'instruction, séparée de la religion,

n'a aucune vertu médicinale : elle est plutôt un péril. Elle rend l'ouvrier orgueilleux ; elle lui permet de fausser ses idées dans des livres pervers, et de dépraver son cœur dans la lecture des romans ; elle le dégoûte du métier ; elle lui inspire la haine des supériorités, et le pousse dans toutes les aventures. C'est un fait de statistique, que la population des villes est, en France, la moins morale, et celle qui donne les plus grandes craintes pour l'ordre social. Cependant elle sait lire, écrire et compter.

Il est également vrai que la religion bien comprise et bien pratiquée peut, toute seule, faire des hommes honnêtes et de bons citoyens. Nos pères valaient plus que nous, et ils n'étaient pas aussi savants que nous. Encore maintenant les provinces où l'instruction est le moins avancée sont celles qui ont conservé les vertus antiques, dont le défaut toujours croissant nous épouvante. On ne contredira pas ces assertions.

VI

Une petite excursion sur le terrain spéculatif ne nous a pas beaucoup retardé. Je ne suis pas fâché de fournir à l'ouvrier des armes pour se défendre dans la controverse contemporaine.

Pratiquement, l'ouvrier regardera comme un

devoir d'envoyer ses enfants à l'école. Si son amour est intelligent, il ne les privera pas du secours de l'instruction, dans un temps où la vie est si difficile, et où il faut conquérir une position à la baïonnette, comme sur un champ de bataille. Ici il ne s'abandonnera pas à une insouciance qui se rencontre quelquefois, et qui est un péché grave; surtout, il n'écoutera pas la voix de la cupidité qui lui fait voir dans ses enfants un petit capital bon à exploiter le plus tôt possible, et le détermine à sacrifier à son gain les plus sérieux intérêts de leur avenir. Il ne rendra pas nécessaire l'intervention de l'Etat pour décréter l'instruction obligatoire, et pour punir de l'amende le père de famille qui ne fera pas inscrire ses enfants sur les registres de l'école communale. Il donnera raison à ceux qui prétendent qu'une pareille loi n'est pas indispensable, et que l'Etat peut s'en rapporter au cœur d'un père, toujours bien inspiré par sa tendresse.

Le moment venu, il choisira le maître auquel il préfère confier ses enfants. C'est son droit. Le maître ne représente pas l'Etat mais la famille. Quand l'Etat absorbe le maître, pour en faire l'instrument de ses desseins, et peut-être le complice de ses crimes, il abuse. L'abus devient plus criant, quand l'Etat constitue un monopole qui, en écartant toute concurrence, rend illusoire

la liberté que Dieu a donnée au père de famille de prendre où il veut le maître de ses enfants. Nous n'en sommes plus là. Mais la révolution nous menace de ses sinistres utopies qui, par intervalles, deviennent des réalités.

Deux écoles se disputent les préférences du père de famille : l'école chrétienne et l'école laïque. L'école chrétienne est celle où, avec les éléments des connaissances humaines, on enseigne à l'enfant la religion et la morale qui sont la base de toute bonne éducation. Ici le maître est tantôt congréganiste, tantôt laïque ; ce n'est qu'une nuance qui ne touche pas au fond du débat. L'école laïque est celle où non-seulement on sophistique les connaissances, mais où l'on applique ce principe, que l'enseignement scientifique exclut la religion et la morale, choses séparées de leur nature, et réservées pour les expositions doctrinales auxquelles le prêtre se livre dans le temple.

Ce dernier système est préconisé par la révolution : il est déjà suspect. De plus, il est nouveau; il contredit audacieusement les traditions scolaires les mieux établies. Quintilien qui faisait autorité chez les anciens, n'en parle pas ; le sage Rollin qui a composé le *Traité des études*, n'a pas consacré une seule ligne à la distinction subtile que la révolution établit entre l'enseigne-

ment scientifique et l'enseignement religieux. Je n'en suis pas surpris ; car cette distinction est une absurdité. Je ne m'arrêterai pas à le démontrer ; j'aurais à dérouler une grande thèse philosophique qui ne fait pas partie du plan que j'ai adopté. Mais je sais très-bien qu'il n'y a qu'une vie dans l'âme de l'homme, comme il n'y en a qu'une dans son corps ; et de même qu'on n'a pas encore proposé de diviser l'éducation du corps, de commencer par celle des membres et d'ajourner celle de la tête à une autre époque ; ainsi il est inadmissible qu'il y ait quelque avantage à enseigner d'abord la science à l'enfant, et à retarder jusqu'à sa virilité la question religieuse. La science ne s'en portera pas mieux ; la religion court le risque d'arriver trop tard, peut-être jamais.

Mais il ne s'agit pas ici d'une méthode pédagogique. La révolution qui a inventé l'école laïque, la justifie par un prétexte : elle soutient qu'on y formera mieux le citoyen. La religion serait donc un obstacle à ce résultat? C'est ma première nouvelle. J'avais cru, et je crois encore avec tout le monde, que la religion, seule, peut donner à l'enfant les qualités sérieuses qui font le bon citoyen. C'est à la révolution de prouver le contraire.

Derrière un vain prétexte on découvre les

raisons véritables. Avec l'école laïque la révolution veut préparer son avenir, en inoculant aux jeunes générations des doctrines qui n'ont pas encore obtenu dans la société un triomphe assez complet. Parce que la religion ne permet pas de mener à bonne fin cette œuvre anti-patriotique, elle est mise à la porte et consignée à la sacristie, en attendant qu'on la jette par-dessus la frontière. Les démagogues cyniques l'avouent; les habiles le dissimulent : tous le pensent.

VII

Entre les deux écoles que je viens de décrire, l'ouvrier n'hésitera pas : il enverra ses enfants à l'école chrétienne.

Il n'épousera pas les préjugés d'un certain monde contre l'instituteur congréganiste. Celui-ci a la science; il fait chaque jour ses preuves; il a la vertu : il est placé sous l'œil jaloux de l'opinion, et, malgré des faiblesses possibles, il supporte avantageusement la comparaison avec ses détracteurs; il a le dévouement : sur ce terrain il ne craint personne ; il a tout laissé, pour mieux se consacrer à l'éducation de la jeunesse : la famille dont il est le fils, et celle dont il aurait pu être le père; il travaille pour Dieu, pour l'E-

glise et pour la patrie, jusqu'à sa vieillesse, sans profit pour sa fortune qu'il n'a ni à fonder ni à augmenter. Ce soldat de l'école se repose de ses nobles fatigues à l'ombre du cloître, dans la prière qui l'élève jusqu'au ciel. Quand il redescend vers la terre, il est renouvelé, et prêt à continuer son rude mériter sans défaillance.

On invoque le célibat qu'il professe, pour l'écarter de l'enseignement. Mais il n'y a aucune incompatibilité entre le célibat et ce sublime ministère. Le maître ressemble un peu au prêtre. Comme lui il a besoin de liberté et d'amour : le célibat lui assure ce double avantage ; il ne le rend pas impropre au gouvernement des choses humaines ; on connaît d'autant mieux la vie qu'on est plus élevé au-dessus d'elle. L'instituteur congréganiste est un vieux serviteur de la France, qui lui doit la moitié des grands hommes qui l'ont illustrée. Il a droit à notre reconnaissance.

J'insiste sur ses mérites, parce qu'il est le point de mire de la révolution.

Cependant je ne veux pas diminuer dans l'esprit de l'ouvrier l'estime dont l'instituteur laïque est digne, quand il a conscience de sa mission, et qu'il la remplit d'une façon classique, pour la patrie et pour l'Eglise. L'Eglise honore tous les dévouements : elle emploie toutes les aptitudes. Quand le laïque accepte son symbole, et consent

à cultiver dans l'âme de l'enfant les germes que le baptême y déposa, elle le fait entrer dans ses cadres, et partage avec lui la gloire du succès. L'histoire est remplie des noms des laïques magnanimes qui ont travaillé pour la vérité, et ont quelquefois effacé le sacerdoce par l'éclat des talents et l'importance des services.

Je recommande le laïque chrétien à la confiance des pères de famille.

Quant à l'école où l'on ne parle jamais de Dieu, l'ouvrier l'aura en horreur. Il vouera plutôt ses enfants à une ignorance éternelle, s'il ne peut pas les faire instruire ailleurs. Qu'il ne se laisse pas tromper par les apparences ; qu'il méprise les cadeaux des municipalités, les livres classiques, les articles de bureau, les chaussures, les pantalons et le chocolat, offerts si généreusement aux pupilles de la révolution, aux frais des contribuables ; surtout qu'il ne se laisse pas intimider par les menaces, cette arme déloyale qu'une certaine catégorie de libéraux ne manque jamais d'employer. Il doit défendre l'âme de ses enfants, au prix de sa vie : quand on est père, l'héroïsme ne coûte rien.

VIII

Reste l'éducation professionnelle ; elle est le pain de l'enfant. L'ouvrier ne doit pas la négli-

ger, car ordinairement il ne laisse pas d'autre héritage.

Le choix d'une profession est chose grave. Ici l'ouvrier est très-exposé aux illusions de l'amour paternel et aux entraînements de l'esprit contemporain. J'ai dit succinctement ailleurs les périls du déclassement [1]. Il est causé chez nous par une fausse interprétation des principes de 89. Je ne veux pas les défendre ; mais quand on y trouve un grain de bon sens, il faut l'indiquer.

L'article Ier de la *Déclaration des droits de l'homme* dit : *Les hommes naissent et demeurent libres et égaux en droits.*

Mais il ajoute : *Les distinctions sociales ne peuvent êtres fondées que sur l'utilité commune.*

Il y a donc des distinctions sociales.

L'article VI porte : *Tous les citoyens étant égaux aux yeux* (*de la loi*), *sont également admissibles à toutes dignités, places et emplois publics, selon leur capacité, et sans autre distinction que celle de leurs vertus et de leurs talents* [2].

Une fois de plus, la loi distingue entre les capacités, les talents et les vertus.

C'est pourquoi l'ouvrier qui destine son enfant à une carrière libérale, doit auparavant étudier ses aptitudes ; ensuite il tiendra compte des

1. Chapitre I. — 2. *Déclaration des droits de l'homme.*

ressources dont il dispose pour le faire arriver. Si l'enfant n'a pas de génie, il est inutile de le tirer de sa condition; si son père n'a pas de fortune, l'entreprise échouera encore. Qu'il ne le regrette pas; les carrières libérales sont encombrées ; il y a beaucoup d'appelés et peu d'élus; on y crève d'envie ; on y meurt de faim. Tout ce qui brille n'est pas d'or.

La carrière artistique paraît d'abord plus accessible. Prenez garde. L'art, j'entends le véritable, n'admet à ses faveurs que l'élite du genre humain. Les facultés qu'il suppose sont toujours des priviléges de la nature : il ne faut pas se hâter de croire qu'on les possède. On raconte d'ailleurs que la carrière artistique est orageuse. Les amants de la gloire sont susceptibles; les rivalités qui les divisent sont ardentes ; chez eux la jalousie est déloyale : elle ne recule pas toujours devant le sang. Hélas! ces douleurs sont de tous les états. Ce qui est un peu particulier à la carrière de l'art, c'est la misère. L'art ne travaille que pour les riches et les délicats; tous ensemble, ils ne sont qu'une petite portion de la société. Je crois même qu'en temps de démocratie cette clientèle tend à diminuer; à moins que l'art ne se mette à l'unisson des mœurs, et que devenu plébéien comme tout le monde, il ne livre ses chefs-d'œuvre au rabais. Règle générale :

l'artiste est pauvre ; il gagne peu et il dépense beaucoup. L'imagination publique semble l'aimer malheureux, comme si le malheur était une source d'inspiration. Je ne nie pas le côté poétique de ses détresses ; mais j'écris pour l'ouvrier, et je lui conseille de laisser à ses enfants un autre moyen d'existence qu'un pinceau ou un violon.

Le métier est le lot du grand nombre. Qu'on l'élève jusqu'à l'art industriel, qu'on l'honore et surtout qu'on le paie ; je souhaite qu'on fasse au métier des conditions capables de lui rattacher tous ceux qui aujourd'hui l'abandonnent. Le métier fait aller la grande machine humaine : il est de tous les temps et de tous les lieux. Depuis six mille ans, on cultive la terre, on plante des choux, on pétrit de la farine, on bâtit des maisons de briques et de pierre, on forge le fer, on sculpte le bois, on tisse le chanvre et le lin. Il n'y a pas de danger de voir disparaître ces professions nécessaires ; le chantier est toujours ouvert, et l'homme de bonne volonté est sûr d'y trouver à perpétuité du pain, de l'honneur et même du bonheur.

Que l'ouvrier ne se brouille pas avec le métier, et qu'il n'en éloigne pas son enfant par vanité et sans raison suffisante ; il commettrait une faute grave dont son enfant serait la victime, et dont la société subirait les conséquences.

IX

Je suppose que mes conseils sont pris en considération. Alors l'ouvrier doit confier ses enfants à des patrons dignes de sa confiance, à moins qu'il ne se charge lui-même de leur éducation professionnelle. Ce n'est pas toujours possible.

Ici je distinguerai entre la manufacture et l'atelier.

La manufacture est devenue, de nos jours, le théâtre du travail des petits enfants et des femmes. Donnons en passant un regret au travail forcé de ces frêles et délicates créatures, qui ont besoin de l'atmosphère pure et tranquille du foyer domestique, et que les nécessités de l'existence jettent dans des milieux terribles. L'industrie est sans entrailles. Elle a développé, sinon inventé tout à fait, le travail aggloméré ; elle a rendu à peu près impraticable, dans bien des cas, le travail en famille ; elle s'est aperçue de l'emploi possible des petits enfants, et elle en a fait le complément de ses machines. La main d'œuvre de la femme lui coûte moins cher ; elle a de plus des qualités précieuses : en conséquence elle s'en est emparée. L'industrie répond à nos tristesses, qui ressemblent à des reproches, par

les précautions qu'elle prend et par les services qu'elle rend à la société. Il y a du vrai.

La loi veille à la porte des manufactures. Elle protége l'enfant et la femme contre les brutales et égoïstes exigences de l'industrie. Mais la loi ne prévient pas tous les abus ; c'est au père de famille de faire le reste.

Celui-ci n'enverra pas à la manufacture son petit garçon, même à l'âge que la loi autorise, pour courir sous les métiers où il ramasse les bouts de fil qui tombent par terre. Cet exercice peu lucratif est homicide ; il le tient courbé sans air et sans lumière, et le prépare au rachitisme. Cet innocent ne mérite pas un tel supplice ; si l'industrie y trouve son compte, l'humanité proteste : le cœur d'un père ne peut pas s'y résigner, même pour un morceau de pain.

S'agit-il d'une jeune fille ? Ici la sollicitude de l'ouvrier sera encore plus éveillée. Il recherchera la manufacture chrétienne, quand la manufacture ne pourra pas être évitée. La manufacture chrétienne est rare dans notre pays : cependant elle existe. C'est une preuve que la vapeur n'est pas irréligieuse et corruptrice par elle-même ; nous n'avons pas besoin de la maudire ; mais nous demandons que cette force soit soumise comme toutes les autres à la loi de Dieu. On le peut lorsqu'on le veut.

Quand la manufacture est établie en dehors de la religion et de la morale, elle est le tombeau des vertus de la jeune fille. Rien ne protége la délicatesse de ses instincts : la promiscuité des sexes, la grossièreté des manières, le cynisme des conversations, les railleries déversées sur les choses saintes, le succès qu'obtient l'effronterie, l'impopularité assurée à la bonne tenue, la persécution dont la pudeur chrétienne est souvent l'objet; voilà des échantillons de ce qu'elle voit et de ce qu'elle entend du matin au soir. A Babylone trois adolescents se préservèrent des flammes au fond d'une fournaise ardente où les avait jetés un roi méchant : c'est un miracle. Si la jeune fille sort de la manufacture comme elle y est entrée, digne des regards des anges et des baisers de sa mère, le miracle ne sera pas moins grand.

Le maître de la manufacture pourrait prévenir tous ces désordres : il n'en a aucun souci. Il distribue dans les quartiers des préposés chargés de surveiller le travail, et de défendre ses intérêts contre la fraude; il ne les a pas chargés de réprimer les outrages à la morale : les licences qu'ils se permettent ne supposent pas cette mission. Le maître n'est qu'un producteur, qui fait mouvoir des bras, qui les paie et les renvoie sans amour. Les intérêts des âmes ne le

regardent pas. Heureux encore quand il ne tyrannise pas les consciences, et qu'il ne leur dispute pas durement la liberté et le repos du dimanche.

De temps en temps le maître abuse. Il dispose de terribles moyens de séduction : il a l'autorité, il a l'argent, il a l'intimidation. Les chroniques de la manufacture racontent d'étranges choses qu'on peut à peine répéter. Ici-bas la force opprime quelquefois le droit ; quand la force dévore l'innocence c'est pire encore, car l'innocence est le plus sacré des droits. Il y a là un triple outrage : le premier s'adresse à une âme, le second à Dieu qui l'a créée, le troisième à la famille qui en est jalouse, et qui l'a confiée au maître qu'elle sert. Je ne vois pas de circonstance atténuante : le cas est simplement abominable.

On a beaucoup déclamé contre les seigneurs de la féodalité. C'est un des tableaux que les écrivains de la révolution peignent le plus volontiers, et qu'ils ont soin de mettre dans les petits livres de propagande, afin d'ameuter l'opinion contre l'ancien régime. On ne peut pas nier tous les abus de cette époque ; je crois cependant qu'on les a exagérés ; on a même inventé des fables odieuses que je ne veux pas redire ici. On ajoute avec satisfaction que les

principes de 1789 ont mis fin à tout cela, et que notre époque affranchie respire, à l'ombre d'institutions généreuses qui garantissent l'égalité et le respect réciproque des citoyens. Hélas! l'industrie a fait renaître la féodalité. Le manufacturier moderne devrait parler du seigneur du moyen âge avec plus d'indulgence : il a de bonnes raisons. Puisqu'il se passe l'outrage envers les morts, qu'il se résigne à entendre la vérité que je lui inflige, pour le salut de son âme et celui de bien d'autres.

Que Dieu protége la jeune fille qui va gagner son pain à travers tant de périls!

X

Le jeune garçon entre en apprentissage à l'atelier : les dangers de l'atelier ne sont pas moindres.

De temps en temps on trouve des patrons convenables qui font régner l'ordre moral parmi leurs ouvriers, par la seule influence de leurs principes et de l'honorabilité de leur vie, sans rigidité et sans contrainte. Ceux-ci comprennent la responsabilité qu'ils assument devant Dieu et devant les hommes ; ils tâchent de ne pas tromper la confiance des familles : ils sont pères autant que chefs.

D'autres offrent moins de garanties. S'ils n'étaient qu'indifférents, on pourrait les choisir faute de mieux; mais ils sont avancés, et ils servent d'enseigne à la révolution. Leur atelier est une école d'irréligion et d'immoralité ; les idées qui y circulent sont absolument fausses ; les sentiments de ceux qui les professent sont tournés vers la défiance et la haine ; on y lit des journaux qui entretiennent ces dispositions ; on y vante des célébrités dignes du bagne ; on y apprécie à rebours des événements dont tout bon citoyen porte le deuil.

Ce n'est pas sans terreur que je vois un jeune garçon franchir le seuil de l'atelier. Il vient de faire sa première communion. Malgré les orages qui déjà se forment dans son âme, il a gardé la trace des leçons et des caresses de sa mère. Sa candeur exhale encore le parfum de l'autel; il est orné d'une beauté naissante : il est en fleur. Aimable comme on l'est à son âge, l'œil limpide, le front serein, la bouche souriante, il mêle à la fière allure de l'adolescent la modestie de la jeune fille : il a tous les charmes à la fois. Hélas ! l'atelier les menace de son souffle empesté. L'embaucheur se glisse en rampant dans le cœur du jeune apprenti, et verse son venin sur ses facultés virginales. Ce n'est pas son coup d'essai; il fait métier de tuer l'innocence : peut-

être est-il payé pour cela. Quoi qu'il en soit, l'œuvre est bientôt consommée; le travail du foyer et du temple est détruit. L'initié n'a pas vingt ans encore, et déjà il promet ; ceux qui le voient s'épouvantent ; ceux qui le revoient ne le connaissent plus.

Les temps sont difficiles; la démoralisation est presque universelle. Raison de plus pour le père de famille de rechercher, même à prix d'argent, un atelier où son fils puisse apprendre son état, sans perdre la foi de son baptême et les vertus de sa race.

XI

L'éducation professionnelle de l'ouvrier traverse une autre épreuve, la plus grande de toutes, qui, dans notre pays, s'appelle *le tour de France*.

On ne peut pas nier que l'ouvrier ne se perfectionne en voyageant. Dans les grandes villes il trouve des maîtres habiles, et il profite de leurs conseils; il voit les produits les plus distingués de l'industrie; il est appliqué lui-même à des travaux difficiles qui ne sont pas commandés ailleurs. De la sorte il rentre dans sa province, plus adroit qu'il n'en était sorti.

Pourquoi faut-il que de si précieux avantages

soient balancés par des inconvénients sérieux? Ces inconvénients ne sont pas à décrire : malheureusement ils n'arrêtent personne. Paris exerce sur l'imagination de nos contemporains une fascination irrésistible. Le lettré va lui demander la science, l'ambitieux des fonctions, l'artiste de la gloire et l'ouvrier son pain. L'ouvrier n'est pas le moins ardent à prendre le chemin de la capitale. C'est lui qui a élargi sa ceinture, encore trop étroite pour contenir les multitudes que les chemins de fer y versent chaque jour. Il croirait être un sot s'il n'avait pas travaillé dans ses chantiers. De retour au pays, il met son nom sur l'enseigne de sa boutique, tout fier d'y ajouter ces mots sacramentels, qui sont devenus une réclame : *Nouvellement arrivé de Paris.*

Parler mal de Paris à l'ouvrier moderne, c'est s'exposer à passer pour un paysan. *Le paysan du Danube* adressait autrefois de fières apostrophes à la cité reine du monde. Si je les répétais, Paris dédaignerait ma harangue, et l'ouvrier séduit n'en ferait ni plus ni moins.

Je demanderai cependant si le pain de la province ne vaut pas celui de Paris : je le crois aussi bon, et il coûte moins cher. Je ne parle pas du vin ; on sait assez que pour en boire, il faut rester chez soi : celui de Paris est un effet de l'art. Quant à savoir si tout l'esprit du

monde est à Paris, j'admets sans peine qu'il y en a beaucoup. Cependant il en reste un peu loin des rives qu'arrose la Seine, car l'article de Paris est fabriqué ailleurs. Paris vend les tapis d'Aubusson, les glaces de Saint-Quentin, les toiles de Rouen, les tissus du Reims, l'horlogerie de Besançon, les bois des Pyrénées, le poisson du Havre, le beurre de l'Auvergne, les fraises de Menton et les artichauts de Perpignan. On ne peut pas nier qu'il ne fasse le plus grand honneur à ces produits ruraux, en les introduisant dans ses murailles, et en les étalant sur ses marchés. Mais il demeure établi que le soleil des campagnes travaille encore assez bien, et que l'ouvrier qui vit obscur dans son département a quelque savoir-faire.

Ce qui appartient en propre à Paris, c'est la gloire qu'il dispense. On prétend qu'il est capricieux, et qu'il fait plus de victimes qu'il ne sacre d'immortels. L'ouvrier ne vise pas à la gloire; quand il la poursuit, il sait l'obtenir sans se déplacer. Paris peut revendiquer un autre monopole : celui des idées absurdes et des mœurs dépravées. C'est le profit le plus net que l'ouvrier en rapporte. Dans son village il devient un fléau : on le distingue entre ses camarades à son air crâne, à son bavardage insolent, au mauvais esprit dont il fait montre, et aux inepties

qu'il débite. Il ne va pas à la messe; il parle mal de son curé; il est buveur d'absinthe, coureur d'aventures et courtier de la révolution. Quand il partit il valait quelque chose; maintenant il est *civilisé!*

Le service militaire épouvante justement les familles : *le tour de France* a des effets plus funestes. La caserne expose trop souvent les jeunes soldats à des vices qu'ils ne connaissaient pas au foyer; du moins elle les accoutume à la discipline, et, en rentrant, ils emportent le respect de l'autorité, qui leur servira à bien se tenir dans la vie civile. *Le tour de France* fait plus de mal encore aux principes de l'ouvrier qu'à ses mœurs. Le service militaire ne rend pas toujours aux familles les fils qu'il leur enlève : ils meurent à l'hôpital, ou sur les champs de bataille. *Le tour de France* est plus meurtrier: il remplit les cimetières des villes industrielles des pauvres ouvriers qu'il jette loin du pays.

Quand le jeune Tobie partit pour aller recouvrer une somme d'argent chez Gabélus, qui habitait à Ragès, en Médie, sa vieille mère se mit à pleurer en s'écriant : *Vous m'avez enlevé le bâton de notre vieillesse : plût à Dieu que nous n'eussions jamais possédé l'argent qu'il va recueillir. Notre pauvreté nous suffisait : notre richesse consistait à jouir de notre enfant.* Son époux la consola en

lui donnant l'assurance que le jeune Tobie reviendrait sain et sauf, car un ange du Seigneur l'accompagnait dans son voyage [1].

Quand l'heure est venue d'envoyer le jeune homme dans les ateliers des grandes villes, sa mère doit prier pour lui. Son père serait bien inspiré, s'il le dirigeait vers les cercles catholiques qui s'occupent avec zèle des intérêts moraux de l'ouvrier; alors il sentirait moins l'absence de sa famille, et il ne serait pas exposé à aller chercher dans des plaisirs homicides des distractions dont il ne peut pas se passer. Vienne le jour où l'organisation des œuvres catholiques, à peine ébauchée encore, sera terminée; alors l'ouvrier ne sera étranger nulle part : la religion lui aura préparé une patrie partout.

Mais pour avoir les bénéfices du zèle catholique, il faut avant tout l'accepter sans prévention. Le père de famille respectera, le premier, les institutions qu'on invente pour lui : son enfant l'imitera. Quand après une longue séparation, le jeune ouvrier rentrera au foyer domestique, s'il n'a pas perdu en route les convictions et les qualités qu'il avait en partant, son père et sa mère devront leur bonheur à l'ange de Dieu qui aura accompagné les pas du jeune pèlerin.

1. Tobie, v, 23 et suiv.

En résumé, le père de famille doit veiller à l'éducation de son enfant. Mais qu'il s'agisse de l'éducation morale, de l'éducation intellectuelle ou de l'éducation professionnelle, il n'y a qu'une manière de la rendre utile : c'est de mettre Dieu à sa base.

CHAPITRE VIII

SAINT JOSEPH OUVRIER
LE TRAVAIL.

N'est-il pas ouvrier et fils d'ouvrier?
(Marc, VI, 3.)

I

En appelant Jésus-Christ ouvrier et fils d'ouvrier, les Pharisiens ne voulaient pas probablement lui adresser une injure. Mais sa science précoce les étonnait et les irritait, sans doute parce qu'elle contredisait leur enseignement. Ils disaient donc : *D'où lui viennent toutes ces connaissances? N'est-il pas ouvrier et fils d'ouvrier?* A leur insu, ils rendaient témoignage aux vertus de Jésus-Christ, qui, étant si supérieur au reste des hommes par son génie, ne dédaignait pas cependant de vivre du travail de ses mains. Du même coup, ils élevaient le travail au plus haut degré de gloire qu'il eût encore atteint; car il demeurait établi qu'il était la condition

préférée du plus grand des mortels. Pour nous, qui croyons à la divinité de Jésus-Christ, le miracle augmente encore, et développe dans notre âme l'enthousiasme, en tout cas, le plus profond respect pour le travail.

Saint Joseph a attaché au travail des rayons plus modestes, mais qui auraient suffi pour le réhabiliter aux yeux du monde. Le travail, réservé jusque-là aux esclaves chez la plupart des nations païennes, devient, par la permission de Dieu, la destinée d'un descendant des rois de Juda et d'Israël. Dès lors, il n'était pas seulement affranchi : il était transfiguré.

Je ne veux pas séparer les deux gloires inégales qui lui viennent de Jésus et de Joseph, et dont le texte de l'Evangile contient la preuve authentique. Je craindrais d'affaiblir une thèse que j'ai à cœur, en lui disputant la moindre parcelle du prestige dont elle a besoin pour se faire accepter des esprits prévenus. Nous entrons dans notre sujet par la bonne porte. Ce qu'il s'agit d'établir est déjà démontré.

II

Quand je parle du travail, je veux dire le métier.

Le travail de l'esprit n'est pas tombé en

discrédit dans notre siècle ; il n'a que trop de partisans : ce qui ne signifie pas qu'il soit en progrès. L'art a le même sort ; il est très-recherché ; les écoles sont encombrées, et c'est pour cela sans doute que ses nobles traditions sont étouffées. Par goût, je me dévoue aux causes impopulaires, si le droit est pour elles : le métier est dans ce cas. On exagère l'ouvrier ; on n'honore pas assez le métier, parce qu'on n'en comprend plus la grandeur.

J'admets les distinctions naturelles des choses. La science, l'art et le métier ne sont pas sur le même plan ; la science cultive l'idée pure ; l'art a pour objet la beauté de la forme ; le métier paraît relégué dans la grosse matière. Soyons hiérarchiques ; mais ne séparons rien. La science mène à l'art, parce que l'idée tend à se réaliser dans une forme, sans laquelle elle est comme si elle n'existait pas, pour le commun des mortels. A son tour, la forme abstraite, qui naît dans l'imagination, va demander à la matière l'étoffe dont elle se revêtira pour devenir plastique : ainsi l'art conduit au métier. Si l'on considère le métier en lui-même, et isolé du système général dont il fait partie, il paraît vulgaire ; vu dans l'ensemble, il se relève à nos yeux, dans le nimbe de lumière qui enveloppe tout le reste.

Mais l'analyse découvre dans le métier une

dignité plus intime : le métier contient la science et l'art, sans lesquels il est impossible. Le plus humble ouvrier qui veut faire une table avec une pièce de bois a d'abord dans l'esprit le dessin de cette table, c'est-à-dire un certain nombre de lignes géométriques qui le déterminent : voilà la science. Il arrête, en même temps, les ornements qui viendront s'ajouter à la correction des lignes, et donneront à la table une grâce particulière, qui sera saisie des connaisseurs : voilà l'art. Quand tous les préparatifs sont faits avec la tête, l'ouvrier exécute son plan avec la main : voilà le métier proprement dit. L'esprit commence ; l'imagination continue ; la main achève. Ces procédés n'appartiennent qu'au travail de l'homme ; parce que, seul, l'homme met en action des facultés. L'instinct a de la précision ; il manque d'invention : il fait toujours la même chose.

Au moyen âge, les magnifiques cathédrales, qui sortaient du sol comme par enchantement, et qui sont encore debout pour l'honneur de nos ancêtres et de la religion qui les inspira, étaient l'œuvre de tous. Cependant un homme les avait conçues, en les faisant passer par son cœur. Ce même homme, mêlé aux manouvriers, aidait à les bâtir, en remuant le mortier, et en transportant le moellon ; il s'ensevelissait dans les fondations qu'il avait creusées, et il arrivait

anonyme à la postérité, avec le titre de maître maçon.

III

Le métier est le soldat de la science et de l'art. Il est de moitié dans toutes leurs entreprises, et il en partage la gloire; son histoire est un poëme écrit à la surface du globe, et sur le mobilier du genre humain.

Le métier a remué la terre, avec une vaillance et un succès dont les preuves sont toujours vivantes; il l'a relevée de l'anathème qui pesait sur elle depuis le péché. La ronce a reculé devant sa bêche, et a fait place au froment qui nourrit, à la vigne qui réjouit, à la fleur embaumée, au fruit savoureux, à la prairie verdoyante et à la forêt majestueuse. Le métier a dirigé les eaux; il a endigué la rivière; il a desséché l'étang; il a utilisé les sources; il a traqué la bête fauve dans son repaire; il a abaissé les collines et comblé les vallons; il a tracé des routes; il bâti des ponts : il a conquis à l'homme une terre qui semblait lui avoir échappé.

Cela fait, le métier a servi à orner cette demeure si chèrement achetée.

C'est à Babel qu'il donna son premier coup de truelle : c'était mal débuter. Il expia son or-

gueil. Ensuite il a bâti les cités merveilleuses de l'Euphrate et du Tigre, où les rois d'Assyrie étalaient leur faste oriental : Ninive, Babylone, Arbèles, Larisse. Il a édifié les capitales non moins opulentes où résidaient les monarques persans : Ecbatane, Persépolis, Bactres. L'Egypte lui doit Memphis, la reine du Nil, Thèbes aux cent Portes, et les Pyramides qui gardent ses déserts. Il donna à Salomon son palais de cèdre et de marbre, dont la beauté suffirait à immortaliser son règne, et à Jéhovah son temple que les peuples venaient admirer de tous les points du ciel.

Le métier suivit le mouvement de la civilisation. Il accompagna dans l'Occident les colonies qui s'établirent sur les côtes de la Méditerranée ou dans ses îles, et il embellit leur nouvelle patrie ; Argos, Cicyône, Sparte, Athènes, Corinthe, sont ses filles ; le temple de Delphes, les Propylées, le Parthénon, l'Aréopage, le Lycée, l'Odéon, etc., sont les présents qu'il fit à leur beauté. Les origines de Rome sont enveloppées de mystère, comme celles de la Grèce. Quoique la vanité nationale se plaise à rapporter aux Dieux sa grandeur presque surnaturelle, elle ne chassera pas le métier des chefs-d'œuvre où il a mis sa signature. Le Capitole, l'aqueduc de Tarquin, le Panthéon, la maison dorée de Né-

ron, les thermes de Titus et de Caracalla, l'arc de triomphe de Septime-Sévère et le Colysée font partie de sa gloire.

Quand les Barbares ont entassé les ruines dans l'ancien monde, le métier les relève. Il écarte les poussières ; il exhume les palais ensevelis et les statues couvertes de mousse et de lierre ; il rend à la colonne son chapiteau, à la corniche ses moulures, aux socles leurs bas-reliefs. Quand la dévastation est sans remède, avec ses restes il fait du neuf. C'est ainsi qu'il a édifié l'Europe chrétienne : Constantinople, Syracuse, Naples, Venise, la Rome des papes, Florence, Bologne, Cordoue, Séville, Paris, Londres, Vienne, Moscou, Liége, Gand, sont son œuvre. Sainte-Sophie, Saint-Marc, Saint-Pierre, Sainte-Marie-des-Fleurs, le Baptistère-de-Saint-Jean, le Campanille, le Campo-Santo, la Tour-Penchée, l'Alhambra, l'Escurial, Versailles, le Louvre, Westminster, Saint-Paul, etc., sont les joyaux du diadème qu'il a placé sur leur front.

Le métier continue sous nos yeux les magnificences commencées depuis des siècles. Il va chercher dans les sombres galeries du globe, la houille et le fer ; s'il pousse toujours plus loin ses fouilles, il mettra nos habitations en l'air, et leur équilibre sera un miracle. Avec la houille il chauffe nos foyers, et il donne à nos cités des

nuits belles comme le jour ; le gaz n'éclipse pas le soleil, mais il met la lune à la réforme. Avec le fer il bâtit de puissantes machines qui nous portent en triomphe dans l'espace ; et pour que notre majesté ne soit pas exposée à dire, comme Louis XIV : j'ai failli attendre, il perce les isthmes, il troue les montagnes, il aplatit les bosses de notre planète ; jusqu'à ce qu'il nargue la tempête, en passant sous le granit des mers étonnées de tant d'audace.

Le métier est un géant. Il a parcouru le monde pendant soixante siècles, d'Orient en Occident ; il a laissé dans la nature et dans l'humanité un double vestige ineffaçable. Tous les conquérants célèbres ont leur historien : Achille a Homère, Alexandre Aristote ; César écrivit ses campagnes avec la pointe de son épée. Le métier méritait d'avoir son annaliste. Dieu lui a donné le sien : c'est la Bible.

IV

La Bible est le livre universel ; elle garde les archives du ciel et de la terre : tout ce qui est grand y est nommé. Dieu ouvre la marche, quand il plane sur le chaos. A sa suite, on voit apparaître les premiers prêtres qui ont offert des sacrifices, et les premiers rois qui ont gouverné

des tribus. On pouvait croire qu'en pareille compagnie il n'y avait pas de place pour les pauvres artisans ; mais afin de les honorer et de les imposer au respect de l'avenir, la Bible nomme, après les prêtres et les rois, les inventeurs des arts.

Abel était un berger. Il conduisait ses agneaux dans les gras pâturages ; il les abreuvait aux sources vives du désert. Il avait leur innocence; et, appuyé sur sa houlette, content de son sort, offrant à Dieu les prémices de son troupeau, il faisait monter vers le ciel la prière de son cœur [1].

Caïn s'adonnait à l'agriculture. Il promenait le soc de la charrue sur le sein de la terre vierge; il jetait ses grains dans le sillon entr'ouvert ; il faisait la chasse aux herbes parasites ; il amenait les eaux fertilisantes : la rosée et le soleil étaient ses collaborateurs. Quand il avait moissonné ses froments et cueilli ses fruits, il en offrait aussi des présents au Seigneur, et emportait le reste dans sa maison [2].

Jabel, fils d'Ada, est le père des tribus nomades qui habitaient sous les tentes, et s'occupaient de garder les troupeaux [3].

Jubal, son frère, est l'ancêtre des musiciens : il inventa la lyre et l'organum [4].

1. Genèse, IV, 2. — 2. Genèse, IV, 3. — 3. Item, V, 20. 4. Item, V, 21.

Tulbalcaïn était métallurgiste; il excellait dans les travaux d'airain et de fer [1].

Tous ces noms sont écrits au IVe chapitre de la Genèse. A l'exception de Caïn, ils sont baptisés dans la gloire; et aussi longtemps que les générations humaines liront les pages du livre sacré, elles les répéteront avec admiration et reconnaissance.

Le métier les a conduits à l'immortalité.

Il y a dans la Bible deux autres figures d'ouvrier, encore plus belles, et mises dans une lumière plus éclatante.

« Le Seigneur parla à Moïse et lui dit : *J'ai appelé nommément Beseléel, fils d'Uri, qui est le fils de Hur, de la tribu de Juda, et je l'ai rempli de l'esprit de sagesse, d'intelligence et de science pour toutes sortes d'ouvrages, pour inventer tout ce que l'art peut faire avec l'or, l'argent, l'airain, le marbre, les pierres précieuses et tous les différents bois. Je lui ai donné pour compagnon Ooliab, fils d'Achisamech, de la tribu de Dan ; et j'ai répandu la sagesse dans le cœur de tous les artisans habiles, qui travailleront sous leur direction, afin qu'ils fassent tout ce que je vous ai ordonné de faire* [2]. »

Voilà donc des ouvriers prédestinés. Dieu procède avec eux comme avec Moïse et Aaron.

1. Genèse, v, 22. — 2. Exod., xxxi, 1-6.

Ils sont désignés en personne ; c'est par révélation qu'ils reçoivent leurs commandes: ici le métier devient une mission.

On sait les travaux merveilleux qu'ils exécutèrent pour le Seigneur. Ils érigèrent le tabernacle aux rideaux de fin lin, d'hyacinthe, de pourpre et d'écarlate. Ils construisirent l'arche en bois de Sétim, avec une couronne d'or et quatre anneaux d'or aux quatre coins ; le propitiatoire en or très-pur, et les deux chérubins d'or battu, placés à ses extrémités. Ensuite ils fabriquèrent une table bordée d'or; le chandelier d'or qui avait des branches, des coupes, des pommes et des lis qui sortaient de sa tige; l'autel des parfums en bois de Sétim, avec des cornes aux angles; l'huile pour les onctions de la consécration; l'autel des holocaustes, la mer d'airain, le parvis avec son grand voile ; enfin les habits des prêtres, dont la magnificence défie toute description [1].

Quand toutes ces choses furent achevées, Moïse bénit le peuple dont les offrandes avaient fourni la matière première; il bénit aussi les ouvriers, dont les mains pieuses et habiles avaient orné la maison du Seigneur.

Que la mémoire de Beseléel, fils d'Uri, et d'Ooliab, fils d'Achisamech, soit bénie dans les

1. Exod , XXXVI-XXXIX.

siècles des siècles. Leurs chefs-d'œuvre ont péri ; mais la Bible nous en a conservé le dessin : il suffit à leur gloire. Ils sont les ancêtres vénérables des artisans chrétiens. Bénis soient tous ceux qui, en continuant sur la terre leur modeste profession, resteront les héritiers de leurs vertus, comme ils le sont de leurs procédés.

Hiram de Tyr se mêle à l'histoire de la construction du temple de Salomon. Fils d'une pauvre veuve, de la tribu de Nephthali, et d'un père tyrien, il avait reçu du ciel la flamme du génie. Il était célèbre dans tout l'Orient, et le roi Salomon le demanda au roi Hiram : tous les deux semblaient se le disputer. Déjà Hiram avait envoyé à Salomon des cèdres du Liban et des pierres extraites de ses carrières ; en même temps il lui avait cédé des hommes pour tailler ces magnifiques matériaux : aucun n'est nommé. Pour mettre le comble à ses faveurs, il lui envoya son grand ouvrier.

Hiram travaillait sur l'airain ; il était plein de sagesse, d'intelligence et de science pour tous les travaux qu'on exécute avec ce métal. Il fit les deux fameuses colonnes dont l'ornementation est décrite avec détail, et comme avec complaisance, au IIIe livre des Rois. Il fit encore une mer de fonte, avec des moulures, posée sur douze bœufs tournés, trois à trois, vers les

quatre points cardinaux. Il fit ensuite les socles des bassins : ils étaient composés de plusieurs pièces ; et parmi les couronnes et les entre-lacs, il y avait des lions, des bœufs et des chérubins. Il fit enfin des marmites, des chaudrons et des cuves [1].

Cet inventaire des œuvres d'Hiram a son éloquence ; rien n'est petit pour la Bible qui va du chapiteau à la marmite, avec la même religion. Hiram est placé dans l'histoire entre deux majestés qui ne l'éclipsent pas. Salomon porte sa gloire, avec la sienne, jusqu'à la postérité la plus reculée. Hiram de Tyr ne le surpasse pas en célébrité. Le roi et l'ouvrier ont le même nom : c'est le seul point par lequel ils se ressemblent. Sur tout le reste, l'espace qui les sépare est immense ; cependant ils sont associés dans la même immortalité : le ciseau de l'ouvrier égale le sceptre du monarque.

Ceci est écrit en l'honneur du métier. Mais je ne veux pas caresser l'orgueil de certains travailleurs qui, dans leur pensée, s'élèvent au-dessus de toutes les supériorités. Ceux qui liront ce livre sauront où il faut aller chercher la noblesse du métier ; ils s'en rapporteront à Moïse, plutôt qu'aux illuminés de la secte qui fait tant de fous.

1. III Reg., VIII.

V

Les traditions bibliques se sont conservées dans l'Eglise.

Dans les temps apostoliques, nous voyons le travail des mains pratiqué par les plus grands. Paul de Tarse, versé dans les sciences sacrées et profanes, qui balançait Platon dans l'estime de ses contemporains, qui tenait tête aux proconsuls romains dans les prétoires, qui étonnait l'Aréopage autant par son éloquence que par la nouveauté de ses doctrines ; qui gouvernait des églises dans toute l'Asie-Mineure, qui alla planter la croix au pied du Capitole, qui épouvanta Néron en convertissant ses courtisanes, qui mérita de mourir de la main du bourreau pour Jésus-Christ et pour son Evangile, et qui est plus illustre encore dans son tombeau qu'il ne le fut pendant sa vie ; Paul de Tarse avait un métier : il faisait des tentes.

Les Thébaïdes de l'Egypte sont, pendant quatre siècles, le rendez-vous de toutes les âmes dont le monde n'est pas digne ; qui s'arrachent à ses fêtes et à ses délices, pour aller demander à la solitude du silence, un peu de paix et de liberté. Il ne faisait pas bon dans les vapeurs empestées d'une civilisation décrépite. D'ailleurs

on sentait la pointe de la framée du barbare qui trouait les murailles de l'empire, et entrait déjà dans les flancs des peuples gangrenés : on fuyait Byzance pour les bords du Nil. Ces sublimes exilés ne tardèrent pas à frapper d'étonnement les peuples et les empereurs, qui leur envoyaient des messages ; ils partageaient leur temps entre la prière et le travail des mains : deux occupations qui paraissent avoir eu pour eux la même importance, parce qu'elles se rapportaient au même but. Tandis qu'ils récitaient le psautier, et que le cantique de leurs lèvres retentissait dans le calme profond de la nuit, ils tressaient des nattes, ils faisaient des paniers d'osier qu'ils allaient vendre à Alexandrie. Ces modestes ouvriers sortaient des plus illustres familles de l'Orient ; ils portaient des noms restés fameux, plus encore par leurs vertus que par les richesses qu'ils avaient possédées, et les rôles qu'ils avaient joués ; ils s'appelaient Antoine, Pacôme, Paul, Hilarion, Arsène, Macaire. Les sables de Scetée et de Nitrie parlent maintenant au voyageur de leurs veilles, de leurs austérités et de leurs extases ; le jonc qui croît au bord des lacs et le palmier qui pousse sur la pente des roches lui rappellent les grossiers travaux qu'ils exécutaient pour gagner leur vie et pour rester les amis de Dieu.

Le moyen âge nous offre le type pittoresque du moine ouvrier. Le monastère est l'encyclopédie des arts et métiers. Tandis que le théologien cherche la doctrine dans l'Ecriture et dans les volumineux traités des Pères; tandis que l'érudit copie sur parchemin les monuments de la littérature païenne échappés aux dévastations de la guerre ; tandis que l'artiste fouille un chapiteau, esquisse une statue de saint, et enlumine, avec de l'or et du carmin, les majuscules d'un livre d'heures; d'autres, armés de la bêche, sont les soldats de la glèbe. Ils combattent la sauvagerie du sol et ils en reculent, chaque jour, les limites. Le froc retroussé, le capuce rejeté en arrière, autour des reins une courroie, les bras nus et le cœur joyeux, ils sont agriculteurs, pâtres, bûcherons, jardiniers, maçons, charpentiers, serruriers, peintres, tailleurs d'habits et faiseurs de sandales. Pionniers infatigables, ils s'arrêtent à regret pour respirer en disant un *Ave Maria*. Cela ne les empêchait pas d'assister à matines qu'on chantait à minuit, après avoir dormi quelques heures, enveloppés dans leur manteau de bure. La légende du frère Jacques n'est pas un conte.

Plus tard l'état monastique se subdivisa en branches diverses. et adopta des spécialités de travail. On vit paraître dans l'Eglise le moine

prêcheur, le moine contemplatif, le moine rédempteur d'esclaves, le moine professeur, le moine garde-malades ; le moine ouvrier resta. C'est l'Ordre bénédictin qui a le mieux conservé la tradition du travail des mains : elle lui est chère. C'est lui qui l'emprunta aux cénobites de l'Egypte pour l'introduire dans l'Occident ; afin de mieux la faire passer dans les mœurs monastiques, il l'inscrivit dans sa constitution. On vit alors un spectacle nouveau : ses plus grands hommes menaient de front l'étude et le métier. Saint Benoit laissait la plume avec laquelle il rédigeait le code immortel de son institut, qui devait servir de modèle à tant d'autres, pour aller remuer la terre du jardin. Saint Bernard nous raconte lui-même que c'est à l'ombre des hêtres, où il partagait les rustiques occupations de ses frères, qu'il apprenait l'Ecriture par cœur.

Le trappiste est aujourd'hui le continuateur le plus illustre de ces précédents. Rancé, qui le créa, a donné à l'Eglise un martyr volontaire, à l'agriculture un héros, aux ouvriers un modèle. On dirait qu'il fuit les pays fertiles dont la culture ne coûterait rien à ses bras ; il aime à se mesurer avec les difficultés, pour souffrir davantage et pour fournir à Dieu et aux hommes une plus évidente preuve de dévouement ; il se fixe près

des marais fiévreux qu'il faut assainir, et dans les landes désolées qui attendent la vie; il défriche les coteaux rocheux; il arrose les sables arides. On sait assez qu'il fait des miracles : le plus grand, c'est lui-même. Il pèse son pain, il mesure son eau, il abrége son sommeil; il n'y a que le silence qui réponde à sa voix; il vivrait dans le vide, s'il ne respirait pas du côté du ciel. Il fait frémir les délicats du siècle, qui ignorent son bonheur; cependant il est aimable : ceux qui l'ont visité dans sa solitude en reviennent charmés. Il est de l'éternité et il est de son temps; il en suit les progrès, quand ils sont de bon aloi. Chacun se souvient de l'avoir vu, avec son air austère et sa blanche robe, dans les expositions des concours régionaux, debout près d'une charrue perfectionnée, attendant avec tranquillité la visite du Jury, sans inquiétude pour la médaille dont il se passe très-volontiers, car il n'a pas d'autre ambition que de démontrer, par un exemple, que l'Eglise n'est pas l'ennemie des lumières. Si, par impossible, le travail des mains, qui est déjà en défaveur dans notre société, devait être tout à fait discrédité dans l'esprit des multitudes, le trappiste se dresserait comme une protestation éloquente, portant dans sa main la croix et la bêche, pour dire à tous la sainteté du métier, et pour lui réconci-

lier les déserteurs égarés par des rêves sinistres.

VI

Voilà le métier. Par sa nature, il participe de la science et de l'art ; il a quelque chose de leur noblesse. La Bible l'a chanté ; l'Eglise l'a consacré ; la Bible et l'Eglise représentent Dieu et l'humanité : elles expriment leurs suffrages.

Mais il ne faut pas laisser dans l'ombre un autre aspect du métier, je veux dire sa moralité. Après avoir étudié la trace qu'il a laissée sur les chefs-d'œuvre de l'histoire, il convient de ne pas omettre celle qu'il a imprimée dans l'âme de l'ouvrier.

Le travail, en général, a une vertu moralisatrice : la paresse a un effet opposé. C'est pourquoi le travail est vanté dans l'Ecriture sainte, en mille endroits divers ; la paresse, au contraire, n'y est pas ménagée. On connaît la célèbre parabole du livre des Proverbes : *Je suis passé par le champ du paresseux et dans la vigne de l'insensé. Et voilà que les orties croissaient partout ; les épines couvraient toute la surface, et la muraille de pierres était renversée. A cette vue, j'ai réfléchi dans mon cœur : cet exemple m'a fait apprécier la sagesse. Je me disais : on s'endort un mo-*

ment, on goûte les douceurs du repos, en croisant les bras; et aussitôt la gêne arrive avec la rapidité d'un courrier; la misère vous tombe dessus comme un brigand armé[1].

Cette vigne désolée, et ouverte aux voleurs, est l'image de l'âme de l'ouvrier paresseux. Les pensées funestes y poussent comme une végétation malsaine; elle est envahie, de tous côtés, par des théories qui sont la semence des plus funestes desseins. Le vice se développe avec l'erreur; il salit l'imagination de rêves abjects; il tue dans le cœur le sentiment du devoir et la vigueur du caractère. Une société qui compterait beaucoup de désœuvrés, porterait dans ses flancs des bataillons d'anarchistes toujours prêts à l'égorger. Le travail prévient ces désordres.

Si j'avais le choix entre les diverses occupations qui se partagent l'activité humaine, sous plusieurs rapports, je donnerais la préférence au métier, quoiqu'on puisse abuser de tout.

La science engendre l'orgueil. Ceux qui la cultivent s'élèvent au-dessus du sens commun qu'ils méprisent; de temps en temps ils s'élèvent contre le Créateur dont ils n'acceptent pas les lois : ils finissent mal. Ils tombent des hauteurs insolentes où ils s'étaient placés, foudroyés par la

1. Prov., XXIV, 30.

justice de Dieu, et sifflés par l'opinion des honnêtes gens.

L'art fait des fous; l'art se plaît dans l'idéal : c'est là qu'il va chercher des formes qui, en s'ajoutant à la réalité, produisent la parfaite beauté. Mais ce milieu indéfini, où le génie peut, à son aise, déployer ses ailes, porte à la tête : il produit l'idéalisme qui est à l'idéal ce que la fièvre est à la vie. Ceux qui sont atteints de ce mal terrible cessent d'être pratiques; ils ne comprennent rien aux choses d'ici-bas ; ils se plaisent dans les excentricités, ils font souffrir leurs voisins, ils compromettent leurs intérêts. Devenus grotesques, à force d'être sublimes, ils méritent qu'on recueille avec soin leurs chefs-d'œuvre, et qu'on les envoie mourir aux petites-maisons.

Le métier n'a pas tous ces inconvénients. Il est modeste, parce qu'il est obscur; on le rencontre à chaque coin de rue, et l'on n'y fait pas attention. D'ailleurs, il est exact et positif; renfermé dans des lignes qu'il ne saurait franchir qu'en gâtant l'œuvre, il est à l'abri des divagations; sans exclure le talent, il demande surtout du coup d'œil et de la dextérité. Ajoutez à cela qu'il atteint les muscles, qu'il dompte les nerfs et qu'il apaise la vague du sang; ainsi vous vous rendrez compte de l'équilibre physique

et moral qu'il produit assez ordinairement.

La science trouve son châtiment dans la tristesse. Même quand elle n'est pas coupable, elle est soumise à cette loi cruelle : *la méditation afflige l'esprit*, dit le Sage [1]. La vérité est cachée au fond des ténèbres ; pour arriver jusqu'à elle, il faut tâtonner beaucoup. L'esprit s'égare dans les sombres galeries qu'il parcourt ; il revient sur ses pas ; il prend l'ombre pour la réalité ; il ne compte plus ses déceptions ; il doit persévérer pour triompher : le succès est magnifique, mais il coûte cher. La profession du plongeur revêtu de son scaphandre, qui va chercher de l'or ou des pierreries au fond de la mer, n'est pas plus pénible. Aussi le savant a le front pâle et chargé de nuages ; c'est une âme en peine, qui voltige autour du problème dont sa sagacité n'a pas toujours raison ; exilé de ce monde, il ne peut pas entrer dans l'autre : sa destinée n'est pas digne d'envie.

L'art a des jouissances qui ne sont pas sans mélange. Il y a trois moments dans la vie de l'artiste : l'incubation, l'extase et l'exécution. L'incubation est laborieuse ; elle suppose la découverte des idées, qui est souvent très-lente ; ensuite la fécondation de ces germes embryonnaires, qui dure une petite éternité. Ici il y a

1. Ecclés., XII, 12.

place pour beaucoup de tortures : on ne peut comparer ce travail qu'à celui d'une digestion difficile.

La vision de l'idéal produit l'extase. C'est un quart d'heure assez aimable ; l'artiste contemple sa conception entre des lignes encore incertaines, mais qui déjà s'accusent, dans une lumière tremblante dont les effets perfides déterminent des erreurs de perspective. Cependant tout n'est pas erreur : il se dégage du fond vaporeux une image qui égale la pensée de l'artiste : c'est ce qu'il a rêvé.

Il ne reste qu'à l'exécuter. Hélas ! l'exécution répond rarement à son espérance ; sa main est impuissante à traduire sa pensée. C'est ici que la douleur commence ; quand elle ne va pas aboutir au découragement, elle se répand sur son visage comme un deuil inconsolable.

Le métier est joyeux. L'ouvrier n'invente pas ; l'œuvre est là, sur son établi, dessinée par un autre, avec ses proportions et ses moulures ; il s'en rend compte ; et, avec son compas, son équerre et son ciseau, il poursuit tranquillement un but qu'il est sûr d'atteindre. Voilà déjà réalisée une grande économie de cerveau et d'imagination. Débarrassé du poids de son génie, l'ouvrier respire le parfum du vase à fleurs placé sur sa fenêtre ; il écoute chanter son rossignol

dans une cage suspendue à un clou ; sa femme, assise dans un coin de l'atelier, caresse un petit enfant, ou travaille de ses doigts pour le ménage. Quand l'ouvrier n'est pas gâté par ses passions, il lui arrive de se sentir heureux; il entonne, à son tour, un refrain, en s'accompagnant des coups de marteau qui tombent en cadence sur le fer ou le bois. Quand vient le soir, il dénoue son tablier, il lave ses mains, et il rentre chez lui, tout prêt à recommencer le lendemain.

Une dernière réflexion.

La science est un instrument à deux tranchants. La vraie science éclaire les intelligences ; la fausse les égare. Les services que la première rend ne sont pas amoindris par les calamités que la seconde cause. La science est au-dessus des reproches qu'on peut adresser aux savants ; mais il est si facile d'en abuser, qu'elle reste redoutable pour les mieux intentionnés.

L'art corrompt les cœurs ; on peut dire encore qu'il les élève. Cette alternative de bien et de mal provoque nos défiances : l'histoire dit assez de quel côté penche le génie. Aussi, tout en rendant justice aux hommes qui ont su faire de l'art un apostolat, on doit demeurer convaincu des périls de cette profession.

Le métier est plus inoffensif; cependant il faut éviter les exagérations au profit d'une thèse.

Avec une clef, un voleur peut ouvrir une porte; avec un couteau, un assassin peut tuer un homme ; cela ne prouve pas qu'une clef ou un couteau soient de mauvaises choses : le mal n'est que dans l'usage qu'on en fait. En somme, il semble que le métier soit dans l'impuissance de nuire, par lui-même, aux intérêts de la société. Tous ses produits sont des bienfaits: il faut mettre ceci à son actif; et, dans le parallèle des effets moraux qui découlent du travail, lui adjuger la meilleure part.

VII

Après cela, il est permis de féliciter les ouvriers de leur condition. Tous ne me croiront pas ; quelques-uns s'irriteront de ma parole qu'ils prendront pour une ironie. Qu'ils n'oublient pas le point de vue chrétien auquel je me place. Dans ce monde, les ouvriers ne sont pas les mieux partagés sous le rapport de l'éclat, de l'influence et des plaisirs de la vie. Mais le bonheur n'est pas là ; il est plutôt dans la médiocrité que je ne confonds pas avec la misère. La médiocrité est à l'abri des orages ; ornée de vertus et accompagnée d'une petite aisance, elle était l'idéal du Sage : *Seigneur, préservez-moi de l'indigence et des richesses. Accordez-moi seulement*

le nécessaire ; de peur que, rassasié de biens, je ne me laisse séduire, et que devenu incrédule, je ne m'écrie : Qui est mon maître ? ou que, poussé par le besoin, je ne dérobe, et ne viole, par un parjure, le nom de mon Dieu [1].

L'ordre moral s'accuse assez dans le texte sacré. La médiocrité est la source d'un bonheur relatif ; elle assure, mieux que tout autre état, la dignité de l'âme humaine qui consiste dans la foi religieuse et dans le respect des lois saintes ; elle est utile pour le temps et pour l'éternité. C'est le lot des ouvriers ; ils ne sauraient mieux faire que de l'accepter de bonne grâce.

Ceux qui penseraient que, dans ce chapitre, j'ai voulu flatter le métier, seraient dans l'erreur. Mais ils me pardonneront de l'avoir poétisé pour le faire aimer, quand tant d'autres le défigurent afin de le rendre odieux.

1. Prov., xxx, 8.

CHAPITRE IX

SAINT JOSEPH OUVRIER.
LES CONDITIONS DU TRAVAIL MODERNE.

N'est-il pas ouvrier et fils d'ouvrier
(MARC, VI, 3.)

I

De nos jours, on entend souvent parler de la secte des anti-travailleurs. Existe-t-elle ? Si par là on veut désigner une classe trop nombreuse d'individus qui désertent le métier, pour entrer dans le commerce, dans l'industrie, ou dans les carrières libérales, la secte des anti-travailleurs est une réalité. Si l'on veut désigner le parti des fainéants, la secte en question est une fable. Je crois que l'avare est un type disparu de notre société ; j'en dis autant du fainéant. Le caractère de notre société, c'est l'activité, une activité dévorante qui ne nous menace que de ses excès. Les multitudes ont brisé les cadres de la tradition qui les empêchaient de déborder ; elles veu-

lent gagner beaucoup, non pas pour amasser, mais pour jouir ; et parce que le travail est l'unique moyen de gagner et de jouir, elles ne reculent pas devant ses fatigues : leur vaillance serait belle, si elle avait d'autres mobiles.

Cependant on constate chez les ouvriers un malaise profond, qui se traduit quelquefois sous des formes sinistres. C'est probablement ce qui a donné le change à certains observateurs superficiels. Mais il ne faut pas en chercher la cause dans le travail lui-même; elle est plutôt dans les conditions du travail, avec lesquelles la révolution est parvenue à brouiller les esprits irréconciliablement. Les conditions auxquelles le travail est soumis, ne sauraient être placées sur la même ligne : les unes sont légitimes, parce qu'elles sont nécessaires. et méritent d'être défendues contre l'émeute des préjugés ; les autres sont des abus, et dignes de blâme, jusqu'à ce que l'opinion et la loi en aient fait justice. Je vais essayer de démêler ce fagot d'épines.

II

Le travail existe à l'état soumis ou à l'état libre. Le travail soumis est celui qui dépend d'un tiers, et qui est réglementé, quant au temps, au mode et au salaire. Il est dispersé ou agglo-

méré. Dans le premier cas, il opère au foyer domestique ; dans le second, à la manufacture. Le travail libre est celui qui est affranchi de tout contrôle, autre que celui de l'autorité publique, et qui opère à ses risques et périls.

III

Le travail soumis n'est pas une nouveauté. Dans tous les siècles, l'inégalité des fortunes, qui est la base de la société, mit les multitudes au service d'un petit nombre de privilégiés ; ceci est inévitable. Le droit civil inauguré en 1789, en introduisant l'égalité des partages, morcela la propriété foncière et diminua le travail soumis ; il y eut autant de maîtres que de lopins de terre. Sous ce rapport, notre siècle a rompu brusquement avec l'ancien régime ; ce résultat, qui n'est pas sans danger, a ses avantages ; nos publicistes le vantent beaucoup. Je ne sais pas si la Providence a voulu donner une leçon à notre orgueil ; mais elle a permis que la grande propriété foncière, devenue rare chez nous, et toujours menacée par le code, fût remplacée par la grande propriété industrielle. Celle-ci n'est pas à l'abri du code ; cependant elle se recompose plus vite que l'autre ; ainsi il y a en permanence, dans le pays le plus démocratique de

l'Europe, un certain nombre de monopoles monstrueux. Il faut admettre la force des choses, contre laquelle on ne lutte pas sans folie. C'est pourquoi le travail soumis a augmenté pour l'industrie, dans la proportion où il diminuait pour l'agriculture.

A la même heure, le travail dispersé, sans disparaître entièrement, a fait place au travail aggloméré, qui a amené une révolution économique dont les conséquences ont retenti dans l'ordre religieux, moral et politique. La machine en est la cause.

La machine est la reine du jour. On a cru qu'elle remplacerait l'homme : ceci n'est pas absolument vrai. Elle fait plus que l'homme, dans le même temps ; elle fait rarement mieux que l'homme ; seulement elle ne fait rien sans l'homme : Or ce qui est un signe d'infériorité devient un principe de domination. La machine a besoin de beaucoup de bras pour la servir ; il lui faut des armées pour exécuter la besogne qu'elle taille ; j'allais dire qu'elle aime les vastes auditoires, pour leur faire entendre la sauvage harmonie de ses ronflements : mais pas de poésie. Elle est un centre d'activité qui s'impose ; elle attire autour de ses flancs des multitudes autrefois distribuées sur la surface d'une ville ou d'un pays ; elle affame ceux qui refusent ses offres :

ainsi elle s'assure une nombreuse clientèle. La différence en plus du travail aggloméré, entre l'ancien régime et l'ère moderne, est à notre avantage : disons-le modestement, et non sans quelque crainte. La machine honore l'esprit de l'homme ; je m'incline devant sa puissance ; néanmoins je souhaite qu'elle ne gâte pas les bienfaits dont elle est la source, par les maux graves qu'on lui attribue quelquefois.

IV

Le travail soumis, dispersé ou aggloméré, suppose le patron : voici l'ennemi.

Il y a ici une question de droit et une question de fait : la question de droit, c'est l'existence même du patron ; la question de fait, c'est la nature du patron.

En droit, le patron a existé, il existe et il existera. Il y a deux manières de le devenir : la conquête et l'hérédité ; l'une et l'autre ont pour base le travail.

La conquête donne aux grands capitaines des empires, et à l'artisan de la fortune. On conteste l'œuvre des premiers, malgré la gloire qui la couvre. Certains moralistes bourrus ont caractérisé sans politesse, mais avec exactitude, les exploits des héros qui passent sur le théâtre de cette

vie. La justice en est bannie : la force en fait tous les frais ; les larmes des mères, le sang des victimes et l'indigation des vaincus opprimés se mêlent dans une protestation qui accompagne la mémoire des héros jusqu'à la postérité la plus reculée. Malheureusement, l'histoire semble consacrer les triomphes de la violence, par le bruit qu'elle fait autour d'eux. Elle donne ainsi une prime d'encouragement à tous les ambitieux, qui savent qu'il suffit de réussir.

La conquête est souvent plus respectable; alors elle ne vole pas le bien d'autrui. Un homme a du génie, de la patience et du bonheur ; avec ces nobles moyens, il met sous ses pieds une portion du domaine indéfini que Dieu a donné à notre espèce ; il y arbore son drapeau, et il s'assied à son ombre, fier des résultats obtenus, et heureux de savoir qu'ils ne coûtent un gémissement à personne. C'est la conquête par le travail. Après la création, qui tire l'être du néant, et qui demeure un titre de propriété sans rival, vient le travail qui est une espèce de création, puisqu'il féconde des données préexistantes qui semblent ne pas être, tant elles sont faibles. Lui aussi est un titre de propriété, l'unique qui soit à l'origine, et nul ne peut en attaquer la légitimité raisonnablement. Autant vaudrait disputer à Dieu le monde qu'il a créé, que contester à

l'homme la maison qu'il a bâtie, la vigne qu'il a plantée, la boutique qu'il a achalandée, et les capitaux qu'il a amassés.

Voilà comment on s'élève du rang de simple ouvrier à la dignité de patron. Les imbéciles n'y arrivent pas ; les fainéants pas davantage ; les dissipateurs encore moins ; les fripons de temps en temps.

L'hérédité est la seconde manière de devenir patron.

Quand on n'est pas le fils de ses œuvres, on est le fils de son père. C'est plus commode ; c'est moins méritoire ; c'est tout aussi légitime. L'hérédité est le lien des générations et comme la trame de la vie ; si, par impossible, elle était abolie, la famille disparaîtrait ; la société se dissoudrait : nous serions embarrassés pour naître. L'hérédité est la continuation d'une vie dans une autre, avec la transmission de tout ce qui la constitue. L'homme transmet à sa race son sang, son nom, sa gloire, quand il en a, et la fortune qu'il possède. Nous sommes ici en présence d'une loi de la nature : Dieu est par-dessous. C'est une impiété d'y toucher, ou seulement de murmurer contre elle, quand on est impuissant à l'abroger : elle est une source pure et féconde de dévouement. L'homme travaille pour amasser, et surtout pour transmettre ; cette espérance sou-

tient son ardeur, au milieu des fatigues qu'il endure et des déceptions qu'il dévore; elle lui rend la mort moins amère; car en quittant tout, il ne perd rien, puisque ses sueurs accumulées passent à ses enfants. Ceux-ci lui assurent ici-bas une immortalité qui est l'image de celle dont il goûtera les délices au ciel.

Il n'y a pas dans le monde un père, qu'il soit roi ou charbonnier, qui ne porte, gravée en caractères ineffaçables au fond de ses entrailles, la doctrine que j'expose. Le roi veut transmettre son trône et le charbonnier son four. Si la transmission de la propriété est un besoin impérieux du cœur, en s'effectuant elle devient un droit sacré. Celui qui recueille à vingt-cinq ans une position toute faite est un homme heureux; il n'est pas un voleur.

V

Le devoir de l'ouvrier est d'accepter, en principe, le patron, qu'il soit un parvenu ou un riche héritier.

Cependant il est mal disposé à son égard : c'est une injustice. Je ne crois pas que les institutions de la France catholique aient jamais empêché quelqu'un de s'élever par le travail et de passer d'une condition inférieure à une autre

plus considérée. J'accepterai avec reconnaissance la preuve du contraire; mais elle est difficile à produire, car l'histoire est remplie de noms illustres qui, partis d'en bas, arrivèrent aux cimes sociales. La séve ascendante que les savants admettent en botanique circule dans le tronc et dans les branches de ce grand arbre qui s'épanouit à travers les siècles, et qui s'appelle la patrie; il y a un mouvement continu de molécules dont les unes s'en vont, tandis que les autres arrivent. Néanmoins j'admets qu'autrefois les institutions nationales étaient calculées de façon à ne pas permettre le déclassement en masse et sans garantie : le mérite lui-même arrivait plus lentement.

Les lois nouvelles de 1789, en décrétant l'égalité absolue, d'une part, et en favorisant la mobilisation de toute chose, d'autre part, ont créé des courants extrêmement rapides, presque vertigineux, qui permettent aux gens capables, et à ceux qui ne le sont pas, de faire vite leur chemin. Mais à côté de l'égalité des droits se dresse inexorablement l'inégalité des moyens.

La loi ne triomphe pas de la nature. Deux hommes partent à la même heure; bientôt l'un distance l'autre, s'il est meilleur marcheur : que le vaincu fasse le procès aux jarrets d'acier de son concurrent. Entre deux ouvriers également

disposés à réussir, il y a inégalité de talent, inégalité de forces physiques, inégalité d'ardeur, inégalité de conduite et de moralité. A qui la faute ? Quant à l'inégalité de bonheur, elle est un mystère insondable que ni les philosophes ni les gouvernements ne sont tenus de résoudre. Ici il faut s'incliner devant un dessein supérieur qui règle nos destinées, et qui s'impose aux plus rebelles. Je ne parle pas du bonheur de la naissance ; il serait ridicule de se fâcher contre ceux qui l'obtiennent. Le moyen, s'il vous plaît, qu'il ne soit adjugé à personne ? A moins qu'on ne déclare invalide le mariage des conjoints dont la fortune dépassera une certaine somme, et que leur succession, tombée en deshérence, n'aille s'engloutir dans le trésor public. Ceci est pour rire.

Les dispositions que je prête à l'ouvrier vis-à-vis du patron ne sont pas une supposition gratuite. Elles se font jour à travers les systèmes qu'on invente pour régler les rapports du capital et du travail.

Le capital est devenu le point de mire des écrivains de la révolution, qui s'occupent d'économie sociale. Le capital a remplacé l'aristocrate dans leur défiance et dans leur haine. Autrefois on disait : l'aristocrate à la lanterne ; aujourd'hui on écrit : le capital à la commune.

Eh! quel est donc son crime? C'est d'exister dans la bourse d'autrui. Je répute le crime abominable.

Pour l'effacer, on a proposé l'absorption totale du capital dans la fortune publique, à laquelle chaque citoyen aurait droit, au prorata de ses besoins, calculés d'après ses exigences et son bon appétit. C'est le socialisme pur; il a régné dans certaines écoles jusqu'à hier: j'ignore s'il lui reste des partisans. Assez généralement il est déserté sous cette forme qui paraît avoir encouru le ridicule : c'est pire que de provoquer l'indignation.

Les hommes pratiques du parti n'ont pas abandonné l'idée ; mais ils l'ont présentée avec plus d'habileté, en la déguisant sous les organisations du travail, qui conduisent au but par des voies détournées. Je ne veux pas suivre pas à pas les métamorphoses de l'hérésie économique, enfantée par la révolution ; on peut voir ces études dans les ouvrages des spécialistes. Je me contenterai d'indiquer la tendance la plus récente du travail irrité contre le capital.

Elle consiste dans la prétention que nourrit l'ouvrier de cesser d'être l'employé de son patron, pour devenir son égal dans une société dite coopérative [1]. Il pose en principe que le

1. Toute société coopérative ne repose pas nécessaire-

travail est un capital. Cette thèse peut se soutenir; mais pourvu qu'on lui serve l'intérêt, il n'a plus rien à voir: cet intérêt c'est le salaire. — Il ajoute que le capital n'est rien sans le travail. — Qu'est-ce que le travail sans le capital? — Ceci prouverait, tout au plus, que les deux forces motrices de la machine sociale doivent vivre d'accord. De ces prémisses contestables, l'ouvrier conclut qu'il a le droit de demander des comptes au patron et de surveiller la gestion des affaires. Il faudrait pour cela que les mises fussent égales. Quelle proportion y a-t-il entre la valeur de ses bras et celle du domaine qu'il cultive ou de l'usine qu'il fait aller ? Si jamais il révèle des aptitudes supérieures, et s'il rend des services assez signalés, il pourra devenir un intéressé de la maison : ce sera par le libre choix du patron, et le cas demeurera une exception qui ne portera aucune atteinte aux principes. Jusque-là il ne saurait dépasser le niveau d'un honnête travailleur. A quoi bon in-

ment sur une doctrine révolutionnaire : cela dépend de la façon dont on l'entend. Ici je parle des sociétés coopératives entachées plus ou moins de socialisme, parce qu'elles reposent sur la théorie de l'égalité des conditions, qui exclut la hiérarchie humaine. *Les chambres syndicales* sont un autre revêtement de même idée: elles ne sauraient, elles non plus, résoudre le problème. Cette âpre recherche de moyens nouveaux pour répartir la fortune publique est un signe des temps.

sister? Certaines questions sont résolues pour les hommes de sens commun, alors même qu'elles sont fiévreusement agitées par d'autres.

VI

L'attitude de l'ouvrier vis-à-vis du patron est donc une absurdité, puisqu'il aspire à l'impossible. Personne ne trouverait son compte dans la réalisation de ses rêves; le travail serait atteint dans ses sources, et la ruine de tous les intérêts individuels et sociaux serait inévitable. C'est le point de vue économique.

Mais je me place surtout au point de vue moral ; car j'écris en prêtre, sous le regard de saint Joseph, qui demeure la synthèse vivante de la doctrine exposée dans cet ouvrage.

Or la première racine des prétentions exorbitantes de l'ouvrier, c'est l'orgueil. L'orgueil est un vieil ennemi de l'ordre ; il l'a troublé dans le ciel et sur la terre ; c'est lui qui le menace à chaque minute dans notre siècle tourmenté. Il veut monter : c'est sa devise ; parce que la hiérarchie l'arrête, il la déteste ; les plus folles entreprises ne le déconcertent pas ; il ne s'arrête que sous la foudre ; et s'il respire encore, il recommence en disant : je monterai. Passion vivace

que la grâce de Dieu, seule, peut tuer dans notre cœur! passion cruelle qui se nourrit de larmes et de sang! passion formidable parce qu'elle bouleverse le monde!

On est parvenu à en insuffler une dose énorme à l'ouvrier. L'ouvrier se croit le premier homme du monde; il s'adjuge tous les droits; il n'entend les partager avec personne. Parce qu'il est le nombre, il veut faire la loi; il ne se laisse pas discuter, et il place ses arrêts par-dessus toutes les têtes. La résistance l'irrite et il la brise par la violence; l'orgueil est peint sur son front; il lui donne une assurance voisine de l'audace, des tons durs, un langage grossier qui devient vite insulteur et des habitudes d'irrévérence envers les supériorités. Ce genre n'embellit pas les mœurs modernes qui sont luisantes et ne sont pas polies. Le type de l'ouvrier chrétien disparaît chaque jour. Celui-ci était simple, modeste et bien élevé; le respect était son procédé; chez lui le respect n'excluait pas la dignité; il avait des charmes secrets qui le faisaient aimer de tous. Quand nous rencontrons quelque trace de ce bon esprit, nous sommes émus jusqu'aux larmes, tant il est devenu rare.

L'orgueil de l'ouvrier a une nuance particulière qui le rend encore plus désagréable. Nous sommes accoutumés à l'orgueil du génie, à l'or-

gueil de la puissance, à l'orgueil de la fortune. L'orgueil ne se fait pas amnistier parce qu'il s'associe à la grandeur; mais il surprend moins, à cause d'une certaine proportion apparente que nous croyons voir entre la cause et l'effet. L'orgueil de l'ouvrier a tout contre lui : il est l'enflure de la petitesse, le bavardage de l'ignorance, l'ambition de la faiblesse et l'outrage d'en bas. Il donne aux nerfs; et l'on a besoin de se souvenir que ceux qui en sont atteints sont des dupes, pour lui pardonner ses menaces, ou pour se venger par un sourire du ridicule de ses prétentions.

En proie au démon de l'orgueil, l'ouvrier n'endure pas le patron. Il y a cent ans qu'il met les rois à la porte : il se passe cette fantaisie antipatriotique pour le moindre mécontentement. Le patron est une majesté inférieure qui ne saurait résister à ses coups. Mais chose étrange ! il réussit toujours contre les rois ; il échoue constamment contre le patron. Malgré la pompe qui les entoure, les rois sont fragiles et on peut les remplacer. Le patron appuyé sur son bon droit est invincible. L'orgueil de l'ouvrier s'exaspère dans cette lutte : il se console de ses défaites par la haine.

La jalousie est la sœur de l'orgueil. Elle s'en distingue cependant par un trait caractéristique.

L'orgueil tend à monter; la jalousie en veut à l'élévation d'autrui plutôt qu'elle ne désire la sienne. Je crois qu'elle consentirait à descendre, si elle pouvait entraîner avec elle toutes les supériorités et les courber sous un même niveau. La jalousie est une passion basse : aussi elle n'est pas avouée. J'ajoute à regret qu'elle est une passion démocratique, parce que la démocratie ne fait que des petites gens et ne crée que de petits sentiments. Soit dit sans offense pour le régime préféré de nos contemporains, et qui prévaut un peu partout. En politique les multitudes ont un goût décidé pour les hommes vulgaires ou pour les pervers ; elles se résignent à un gouvernement misérable, plutôt que de subir une grande personnalité. En matière d'économie sociale elles sacrifieraient leur intérêt à la joie d'abolir les capitalistes ; elles mangeraient leur brouet avec délices, si tout le monde était condamné à la même pitance. Celui qui niera cette vérité n'a pas beaucoup creusé le cœur humain. On donnera à ces tendances le nom qu'on voudra, pour en dissimuler la laideur ; moi je les appelle jalousie.

Il y a dans la jalousie de l'ouvrier envers le patron une nuance qui mérite d'être mentionnée. On pourrait croire que l'ouvrier en veut surtout au patron héréditaire, parce qu'il est ordinaire-

ment à une plus grande distance, qu'il lui suppose de la morgue, et qu'il voit dans sa brillante fortune plus de chance que de travail personnel. C'est assez souvent une erreur. Il réserve ses plus féroces antipathies pour le parvenu. Il n'accepte pas la supériorité du premier ; cependant il y est accoutumé ; il est en face d'un ennemi, mais non pas d'un rival ; le second était hier son égal et peut-être son subalterne ; il a assisté à son élévation graduelle ; maintenant il est témoin de sa prospérité : heureux encore quand il n'est pas à ses ordres ; il ne sait pas se résigner. Non content de haïr son ancien compagnon d'atelier, il soupçonne la moralité de ses succès. Il ne les explique pas par son intelligence, par sa sagesse, par sa persévérance : il les impute à la ruse et au vol ; il le pense et il le dit très-haut. Il rend la vie dure à ce pauvre patron dont l'aisance se tourne en crime : il l'évite, il le menace, au fond de son âme il fait des souhaits funestes ; si un jour le malheur visite sa maison, il goûte une joie cruelle qu'il peut à peine dissimuler. Cependant ce patron n'est devenu ce qu'il est qu'en vertu des principes de la société moderne qu'il a sans cesse à la bouche. Il devrait être ravi quand ils sont la couronne d'un de ses frères. Hélas ! il éprouve une impression contraire. Il y a loin de

la théorie à la pratique. Ceux qui ouvrirent l'arène à toutes les ambitions individuelles comptèrent sans la nature humaine, qui n'est pas belle à voir telle que la révolution l'a faite.

L'orgueil et la jalousie ne recommandent pas l'ouvrier; ils sont propres à diminuer la sympathie que ses bonnes qualités inspirent. Je les décris sans complaisance et dans un but d'apostolat, non pas pour le malin plaisir de prendre la silhouette des vices. C'est donner à l'ouvrier une marque de dévouement de l'avertir de ceux qui le tourmentent, et de le prier de s'en corriger : il y va de son bonheur.

VII

Jusqu'à présent j'ai considéré le patron comme un principe, en tant qu'il est le représentant du droit. En pareille matière on est rigide, même quand on n'a pas mauvais cœur. On semble immoler la faiblesse à la force: il est temps d'introduire quelques adoucissements dans cette métaphysique inexorable.

Il y a deux patrons: le bon et le mauvais.

Le bon patron est un père, plus encore qu'un maître; il ne se croit pas obligé de procurer l'avantage de ses ouvriers au détriment du sien; mais il se garde de les exploiter à son profit. Il

leur fait la part aussi belle qu'il peut : si elle ne correspond pas à leurs besoins, il regrette de ne pas pouvoir donner plus. Il a pour eux de la sollicitude : dans son usine il leur assure toutes les conditions d'hygiène et de moralité qui leur sont dues. Il s'occupe d'eux en santé et en maladie ; ses bienfaits les poursuivent au delà de la mort, en tombant sur les veuves et sur les orphelins ; il leur procure des habitations salubres ; il leur distribue des vivres à prix réduit ; il met à leur service les influences qu'il exerce dans le pays, et il les aide à franchir les pas difficiles. Dans les crises que l'industrie traverse, au milieu des détresses amenées par le chômage et le renchérissement des denrées, il fait des prodiges. Si sa fortune le lui permet, son âme s'élève jusqu'à l'héroïsme.

Le patron que je dessine ici n'est pas un produit de mon imagination : il existe ; chaque cité industrielle en compte quelqu'un. Sans vouloir disputer à la philanthropie les natures généreuses qu'elle produit, je n'étonnerai personne en avançant que le patron modèle se rencontre surtout chez les industriels chrétiens. C'est lui qui a bâti l'usine où l'on trouve la chapelle avec un service régulier, l'école tenue par des frères et des sœurs, l'hôpital pour les malades, les salles de jeu pour les récréations et une biblio-

thèque de bons livres. Sans doute un pareil luxe de bienfaisance suppose des ressources peu communes : il n'est pas permis à tous les patrons de l'imiter. Mais il est bon de mentionner le dévouement intelligent quand on le trouve sur son chemin ; ne fût-ce que pour donner à penser à ceux qui pourraient en faire autant et qui n'y songent pas.

Les ouvriers qui ont un pareil patron doivent se montrer reconnaissants. L'ingratitude est le péché des hommes sans cœur ; elle contient une certaine dépravation spéciale qui inspire du dégoût : les ouvriers tiendront à honneur de ne pas mériter ce sanglant reproche. Malheureusement il y a à leur charge des faits graves. On nomme telle ville de France où un patron qui emploie douze cents ouvriers ne parvient pas à être élu conseiller municipal, par la faute de ceux qui vivent du travail qu'il leur assure. Ailleurs un propriétaire qui répand annuellement vingt mille francs en aumônes se voit également banni des affaires publiques, pour faire place à un mauvais citoyen. Les ouvriers mettent ceci sur le compte de la politique ; ils ont inventé la politique de l'ingratitude : elle ne saurait préparer des jours tranquilles à la patrie.

VIII

Il y a un mauvais patron.

Celui-ci est un homme d'argent ; il est sans distinction et souvent sans entrailles. Il a des machines et des ouvriers; tous ensemble composent son outillage. Il soigne ses machines, parce qu'elles sont un capital; il a moins d'inquiétude pour ses ouvriers qu'il peut toujours remplacer, au même prix. Il est porté à réduire le salaire, à augmenter les heures de la journée, et à leur soutirer ainsi la plus grande quantité de vie possible. Heureusement le législateur se mêle un peu de ce qui se passe; son intervention sauve des populations entières qui seraient à la merci de sa cupidité égoïste. Du reste, il pense à ses ouvriers tant qu'ils sont chez lui ; quand il les a payés, il croit avoir rempli toute justice : il ne sait ni d'où ils viennent ni où ils vont. Peu préoccupé de leur âme, il la laisse à leur charge; à moins qu'il ne la leur dispute par les doctrines qu'il débite, par les exemples qu'il leur donne, et par le despotisme qu'il fait peser sur eux, dans les fêtes de la religion, au nom des nécessités de l'industrie.

Ce patron, j'aime à le croire, est une exception : mais il suffit qu'il existe pour que je sois autorisé à le signaler.

IX

Evidemment les ouvriers ont des droits en face des abus de la fortune : aucun principe ne les oblige de les sacrifier.

D'abord ils ont le droit de s'en aller chercher ailleurs des conditions meilleures. Mais hélas ! ce droit se résout de temps en temps dans celui de mourir de faim. Les pauvres ouvriers luttent à armes inégales contre un monopole établi, ou contre la ligue des patrons intéressés à se prêter un mutuel appui ; ils n'ont d'autre ressource que de s'expatrier : c'est un moyen extrême qui ne profite ni à l'individu ni à la société.

Les ouvriers ont encore le droit de remontrance : je veux dire le droit de débattre avec les patrons les conditions du travail. J'affirme le droit absolu, sans nier les difficultés presque insolubles dont certains problèmes sont hérissés : le plus terrible est celui du salaire. Ici les prétentions se heurtent parce que les intérêts semblent contradictoires. Le patron veut gagner : l'ouvrier veut vivre. Si le patron ne gagne pas, l'ouvrier ne peut pas vivre. Je ne suis pas fâché de la solidarité qui les relie ; nous lui devons une partie de la paix dont nous jouissons par intervalle. Or dans l'état du monde

moderne, le patron ne peut gagner qu'en produisant à bon marché. Mais il ne peut obtenir ce résultat qu'en diminuant le prix de la main d'œuvre ; en somme, le problème qui d'abord ne présente que deux termes, en a trois en réalité : le patron, l'ouvrier et le consommateur. Ce dernier qui paraît étranger au litige en forme le nœud. Qui changera le train général d'une société? Le patron n'est pas philosophe : il prend la société telle qu'elle est. D'ailleurs il doit tenir tête à la concurrence ; le temps des lois somptuaires et des tarifs officiels est passé ; dans l'arène où il est descendu, il faut marcher, sous peine d'être foulé aux pieds. Il y a là un enchaînement de causes et d'effets qu'on est tenté d'appeler une fatalité, et qui, sans être une excuse complète, diminue les responsabilités. Ce qu'il y a de plus clair, c'est le malheur de l'ouvrier qui succombe à la peine, sans gagner un pain suffisant. Les statistiques des salaires dans certaines industries navrent le cœur. On tremble pour des milliers d'existences dans un siècle où le travail est disputé, où la vie est chère et où le luxe a multiplié des nécessités inconnues autrefois. Cette méditation est douloureuse ; on a besoin de lever les yeux au ciel, afin de ne pas céder au découragement.

Pour arrêter les bases d'un concordat équi-

table, le patron et l'ouvrier devraient s'aborder avec une mutuelle confiance. Le sentiment contraire domine : le patron ne compte pas sur l'ouvrier ; il a pour cela de bonnes raisons ; l'ouvrier ne compte pas sur le patron : assez souvent injuste, il est parfois dans le vrai. Le chien et le chat sont brouillés depuis le commencement du monde. L'antagonisme du patron et de l'ouvrier est de plus fraîche date : si rien ne change, il durera en s'accentuant de plus en plus.

X

De là la grève. On sera peut-être curieux de savoir ce qu'en pense l'Evangile.

L'insurrection contre le pouvoir politique n'a jamais été condamnée en elle-même, quand ce pouvoir est prévaricateur. Les interprètes de la doctrine catholique qui la permettent s'appuient sur ce principe que le pouvoir est pour les sujets et non pas les sujets pour le pouvoir. Cependant ils se hâtent d'apporter à leur enseignement un sage correctif, en exigeant un certain nombre de conditions qui sont très-rarement réunies. D'où il suit qu'ils ne conseillent pas aux peuples l'usage du droit spéculatif qu'ils leur confèrent.

On ne saurait comparer, sous tous les rap-

ports, la grève à l'insurrection ; d'abord parce que le patron qui est une force n'est pas un pouvoir ; ensuite parce que l'ouvrier, employé volontaire, n'est pas un sujet. Le sujet ne peut pas se séparer du pouvoir qui est un élément essentiel de la société ; il ne peut réclamer et obtenir que des réformes. L'ouvrier n'est pas lié au patron par un contrat inviolable : il a la faculté de lui refuser ses services.

Toutefois la grève est un mouvement anormal, de nature à troubler l'équilibre des intérêts et l'ordre public ; quand elle se produit sous certaines formes elle se rapproche singulièrement de l'insurrection. C'est pourquoi l'intervention du législateur se justifie.

Ceci soit dit pour donner satisfaction aux esprtts chatouilleux et pointus qui craignent toujours de voir les légitimes prérogatives des inférieurs lésées.

Pratiquement la grève est suspecte par son origine. Cette origine est quelquefois dans les mécontentements des ouvriers exploités par l'égoïsme du capital : le plus souvent elle est politique. Une puissance occulte, qui est représentée dans tous les centres industriels, dirige la grève comme un général commande une bataille. Elle la fait éclater spontanément sur des points déterminés du territoire, à une heure

arrêtée d'avance; elle la propage sur un réseau plus ou moins vaste, selon les circonstances; elle la prolonge le temps qu'elle veut, et elle la termine en montrant le bout de sa baguette. Le mal est organisé et bien discipliné. Le pauvre ouvrier se meut comme un automate; il croit combattre pour son foyer, et c'est au profit d'une cause qu'il ne connaît qu'imparfaitement.

La grève offre encore l'inconvénient de préparer de mauvaises solutions. On est porté à croire que l'ouvrier est le meilleur juge de ses besoins et de ses droits, et qu'on peut lui laisser le soin d'exposer les uns et de défendre les autres. Je ne veux pas nier le bon sens de l'ouvrier, qui jadis était remarquable, mais qui s'est altéré quelque peu aujourd'hui. Je l'admets chez l'individu; non pas dans la multitude. La multitude soulevée est un orage qui brise tout ce qui est sur son passage, et ne laisse après lui que des ruines. La grève exalte l'ouvrier, allume ses passions et dilate démesurément ses prétentions: elle rend la discussion difficile, et l'accord impossible.

L'ancienne législation française interdisait les coalitions. Une législation qui serait tout en faveur des intérêts du patron et qui sacrifierait ceux de l'ouvrier ne serait pas équitable et devrait être révisée au plus tôt. Nos modernes

réformateurs ont été plus radicaux; ils ont aboli une loi protectrice de l'ordre, sous le spécieux prétexte de la liberté. Ce jour-là ils n'ont pas fait acte de sagesse; ils ont livré le patron à l'ouvrier: peut-être que ce résultat ne leur déplaisait pas. Mais du même coup, ils ont livré l'ouvrier à ses instincts, c'est-à-dire à l'anarchie: ils ne lui ont pas donné une marque d'amour. L'avenir dira s'ils ont bien calculé leur propre repos : le présent dit déjà le contraire.

La grève, qui ne profite à personne, est surtout funeste à l'ouvrier. Le travail le nourrit, même quand le salaire est modique; la grève le réduit à la misère. Il est vrai, les meneurs distribuent de l'argent à leurs complices; cet argent ne vaut pas celui que donne le travail: il en sort du sang. D'ailleurs cet argent n'est pas un don; c'est un prêt dont il faut payer l'intérêt, à courte échéance et à un taux très-élevé : il ne porte pas bonheur à celui qui le reçoit. La grève fait des misérables et des pervers; elle a aussi ses martyrs: elle transforme les chantiers en champs de combat. L'armée de l'ordre et les soldats de l'émeute se mesurent à forces inégales; ces sinistres journées se terminent sur les cadavres palpitants de quelques ouvriers: c'est un deuil pour la patrie qui a immolé à la loi ses propres enfants.

Après cela les choses humaines reprennent leur cours ; on travaille le lendemain comme la veille, à des conditions qui ne sont pas meilleures ; pour un si maigre résultat, il ne valait pas la peine de causer tant de maux. Ceux qui organisent les grèves sont de grands coupables : ceux qui les exécutent sont des dupes. Que Dieu rende aux premiers ce qu'ils méritent ; que les seconds apprennent à leurs dépens que la résignation est préférable à la colère, même quand la colère est juste.

XI

Il me reste à parler du travail libre. Celui-ci n'est pas à l'abri des épreuves : la plus cruelle c'est l'écrasement.

Dans le monde moderne la centralisation est une idée qui prévaut de plus en plus. Les esprits lui sont généralement favorables ; on est persuadé qu'elle offre d'immenses avantages sur le système contraire ; elle réalise d'ailleurs l'unité qui est devenue une marotte, parce qu'elle semble tout simplifier. La centralisation a à son service l'outillage de la civilisation ; les chemins de fer, les canaux, les télégraphes, l'application de la vapeur à l'industrie y mènent fatalement. Enfin l'organisation sociale repose depuis 1789 sur ce

principe : nous avons la centralisation politique, la centralisation administrative ; hier encore nous avions la centralisation de l'enseignement ; d'autres sont à l'essai, et l'on a bonne volonté de les faire réussir. On ne s'arrêtera que lorsque nous serons étranglés court et net.

Quand on assiste à ce mouvement, on ne peut pas s'empêcher de remarquer que le siècle le plus centralisateur de l'histoire, depuis l'Empire romain, est le même qui vante la liberté à outrance, et qui dépense pour l'instituer des torrents d'éloquence et des flots de sang. N'y aurait-il pas par hasard quelque secrète incompatibilité entre la centralisation et la liberté ? C'est encore ce siècle centralisateur qui s'est montré le plus jaloux des droits des faibles, et qui les a exagérés à force de les défendre. Cependant je doute que les tyrannies de l'ancien régime aient pesé plus lourdement sur eux que la centralisation contemporaine. D'où viennent donc ces contradictions? Sont-elles nécessaires pour balancer le mouvement excentrique que la liberté tend à produire? Où bien sont-elles des ironies de la Providence qui se plaît à confondre nos espérances orgueilleuses ?

La centralisation qui triomphe sur toute la ligne devait inévitablement s'établir dans le commerce et l'industrie. Les capitaux ont suivi

la mode : ils se sont agglomérés. De là les grandes compagnies. La situation du travait libre s'en est ressentie aussitôt; il ne peut pas supporter la concurrence avec le travail associé, plus riche, mieux outillé, qui gagne plus en fabriquant à meilleur marché parce qu'il fabrique davantage. Ainsi le travail libre est devenu l'ennemi de la grande industrie. Si ses murmures ne sont que des gémissements, je les excuse; s'ils sont des murmures, il serait plus juste de les adresser au XIXe siècle qu'à tel capitaliste logé au coin de la rue; celui-ci répond qu'il n'y peut rien.

Dès lors le travail libre se trouve en face de trois partis à prendre : se résigner à de petits profits; cesser une lutte impossible, en se mettant au service de la grande industrie ; ou bien essayer à son tour de ce qui réussit si parfaitement aux autres, je veux dire l'association.

XII

L'association qui n'est pas une nouveauté, ni comme idée ni comme fait, tend à se reconstituer de nos jours. Nous avons les sociétés des ouvriers réunis, et les sociétés de secours mutuels. Ces essais qui correspondent si bien aux besoins d'un temps de morcellement indéfini

ont déjà donné des résultats heureux : ils méritent d'être encouragés. Les sociétés de travail composent une masse d'avances, de talent et de confiance, où chaque individu puise une force qu'il n'aurait pas s'il était isolé. Ainsi il se préserve de l'abattement, à peu près inévitable quand on est aux prises avec des difficultés trop grandes.

Les sociétés de secours mutuels sont la ressource de l'ouvrier dans la maladie ; elles sont les succursales de la Providence. Ce caractère sacré qui rend leur fonction si semblable à l'action de Dieu, leur impose l'obligation d'être religieuses. Malheureusement l'esprit laïque s'en est mêlé, et il a réalisé une fois de plus son idéal, en créant la charité séparée. Telle société de secours mutuels n'est qu'un syndicat où l'on recueille des cotisations, et où l'on distribue un dividende, à peu près comme dans le bureau d'une compagnie d'assurances. Le cœur n'y est pour rien : la foi moins encore ; on n'aperçoit que l'homme. L'homme se combine avec l'homme, pour former une résultante supérieure à chaque puissance individuelle. On ne compte que sur soi : on ne demande rien au Ciel. Ces sociétés ont je ne sais quoi de dur et de sec ; sans parler d'une pointe d'incrédulité qu'on y sent bien vite. Quand on songe qu'elles sont destinées à proté-

ger l'infortune de l'ouvrier, on est ému jusqu'aux larmes de voir qu'on ne lui prépare d'autre consolation que celle de l'argent. Mais à tout prix, il fallait éviter d'être une confrérie.

XIII

La confrérie est une fleur d'autel. Elle est née au temple, de la sève de l'Evangile : cette sève qui circule dans ses rameaux explique sa durée et sa fécondité. Elle professe la religion catholique ; elle respecte les lois de l'Eglise ; elle ne redoute pas l'influence de ses pasteurs ; en conséquence elle n'ouvre pas ses rangs à toutes les opinions ; elle a quelque souci des âmes et ne borne pas sa mission au soulagement des souffrances physiques de ses membres ; elle flétrit les mauvais principes ; elle écarte ceux qui en sont les tenants ; elle va à la messe pour la fête du patron : car elle a un patron.

Le patron est le nom de baptême de la confrérie. On trouve touchant que l'Eglise donne à l'enfant, à son entrée dans la vie, un patron choisi parmi les bienheureux qui, après avoir imité Jésus-Christ sur la terre, règnent dans la gloire des cieux. Le patron est un modèle et un protecteur : il devient l'ami de l'homme pèlerin. Il y avait les mêmes raisons de donner un pa-

tron aux confréries. Le génie catholique ne s'y est pas trompé ; et de bonne heure chaque métier arbora la bannière de l'ouvrier historique, qui, par ses vertus, avait mérité d'être inscrit sur le catalogue des saints. Les forgerons ont saint Eloi, les boulangers saint Honoré, les tailleurs sainte Luce, les charpentiers saint Joseph, les menuisiers sainte Anne, les meuniers saint Martin, les jardiniers saint Fiacre, les vignerons saint Vincent, les cordonniers saint Crépin, etc. Cette tradition est pleine de charme ; à part la poésie dont elle est revêtue, elle contient des enseignements précieux. Le patron inspire à l'ouvrier la résignation au milieu des fatigues de son état ; il l'accoutume à lever la tête du côté de l'éternité, afin de ne pas s'abrutir dans la matière ; il lui montre où mène le métier, quand on en accepte chrétiennement les conditions : ainsi il le console de la pauvreté à laquelle il est voué jusqu'à la tombe. Cette philosophie en vaut bien une autre. Peut-être que le patron de l'Eglise aiderait les économistes à résoudre les problèmes posés par le patron de l'atelier et de la manufacture. Le patron est l'ancêtre des travailleurs : il a bien mérité des métiers et de la patrie.

La confrérie n'est pas encore abolie en France ; elle est plus prospère dans certaines provinces

que dans d'autres; cela dépend du niveau de l'esprit chrétien. Mais la confrérie est menacée par le goût de plus en plus répandu des institutions laïques ; elle est sourdement minée par la révolution qui commence par avoir dans son sein une minorité d'abord imperceptible, chargée de semer la division, de rendre les délibérations laborieuses et d'obtenir des concessions avec lesquelles elle peut tout ruiner à bref délai.

Le devoir des ouvriers chrétiens est tracé d'avance. Ils doivent opposer aux envahissements de l'erreur et du mal une barrière infranchissable, composée de convictions profondes et d'ardent dévouement envers les antiques usages de la confrérie. Ils ne craindront pas de voir diminuer leur nombre, en se séparant de tous les éléments gâtés : la vie est dans la qualité et non pas dans la quantité. S'ils parviennent à sauver du naufrage les pieux débris de nos institutions, ils auront beaucoup fait pour Dieu et pour leurs frères : ils empêcheront l'idée d'association, qui est si belle, de devenir un péril pour l'humanité.

XIV

Ce que j'ai dit sur le travail n'épuise pas la question. Mais il faut se borner. La nature in-

terne du travail, les œuvres dont il a couvert le monde, l'estime dont Dieu et les hommes l'ont entouré, lui assurent un patrimoine de gloire magnifique. Les épreuves qu'il traverse sont accidentelles, et pourront s'adoucir un jour. L'ouvrier chrétien saura se préserver des illusions qui en égarent tant d'autres; et, fidèle à la profession, il y puisera assez de bonheur pour ne porter envie à personne. Si par hasard le métier ne l'ennoblit pas, il lui reste la ressource d'ennoblir le métier.

CHAPITRE X

SAINT JOSEPH AU TEMPLE.
LE DIMANCHE.

> Les parents de Jésus allaient chaque année au temple de Jérusalem pour le saint jour de Pâques.
> (Luc, II, 41.)

I

La loi de Moïse prescrivait aux Juifs la sanctification du sabbat. Elle détaillait les devoirs de ce grand jour avec un luxe de formalités qui attestent éloquemment de quel intérêt majeur il s'agissait. La loi de Moïse ne faisait qu'interpréter et réglementer la loi naturelle. La division du temps en semaines remonte à l'origine du monde. La sanctification du septième jour par la prière et le repos est une tradition aussi ancienne, et s'appuie sur les plus augustes souvenirs. La loi de Moïse ordonnait encore à tous les hommes juifs de venir, plusieurs fois par an, au temple de Jérusalem, dans des solennités déter-

minées, afin de rendre à Jéhovah un culte qu'il ne voulait recevoir que là. Ces grands pèlerinages mettaient en mouvement toutes les tribus, et produisaient sur l'esprit public une impression profonde. Ils entretenaient le sentiment religieux qui ne se manifesta nulle part avec la même puissance, et qui survécut, chez ce peuple extraordinaire, à toutes les erreurs et à toutes les épreuves.

Saint Joseph était un juste[1]; l'Evangile lui rend ce témoignage, très-glorieux dans sa concision. Cela veut dire que saint Joseph était un observateur scrupuleux de la loi. Le sabbat se rapportait immédiatement à l'honneur de Dieu; il dut rencontrer dans l'âme de saint Joseph un respect égal à sa haute signification. Cette conclusion n'est pas risquée. Du reste l'Evangile entre dans plus de détails, quand il est question du culte que saint Joseph rendait au Très-Haut. Il nous le représente allant chaque année au temple de Jérusalem. Il n'y va pas seul; il a à ses côtés la chaste Vierge qui est devenue la compagne de sa vie et dont il ne se sépare jamais; il tient par la main Jésus enfant, *qui est venu accomplir la loi et non pas l'abroger*[2]; et qui prépare sa défense contre ses ennemis : à l'heure

1. Mathieu, v, 11. — 2. Mathieu, v, 17.

du combat, il aura le droit de leur dire : *Qui de vous me convaincra de péché*[1]?

C'est donc la sainte famille, dans sa belle unité, qui s'avance vers le temple : cette circonstance a son prix et mérite d'être indiquée. Parmi toutes les autres familles qui couvraient les chemins de la Judée, elle brillait d'un éclat particulier, non pas par l'attirail du voyage, mais par la simplicité de sa tenue et par la piété qui était répandue sur ses traits. L'imagination chrétienne s'est toujours plu à la suivre à travers les vallées fleuries, tantôt assise à l'ombre d'un palmier, tantôt penchée sur une fontaine aux eaux rafraîchissantes, tantôt en face de la montagne de Sion qu'elle saluait de loin avec les cantiques du roi prophète : *Nous nous sommes réjouis, quand on nous a annoncé que nous allions gravir les pentes de la maison du Seigneur. Nos pas se sont arrêtés dans tes parvis, ô Jérusalem, cité chérie où toutes les tribus de la terre doivent venir adorer le Seigneur*[2]. Le cœur dépasse quelquefois la réalité des choses, et leur prête des charmes qu'elles n'ont pas; ici il reste en dessous du spectacle ravissant qu'offraient Jésus, Marie et Joseph au milieu des festivités d'Israël. Mais il s'agit moins de peindre un paysage que de recueillir une grande leçon.

1. Jean, VIII, 46. — 2. Psalm. CXXI, 1.

Comprenons et goûtons celle qui est contenue dans cette histoire.

II

Dans l'Eglise catholique le dimanche remplace le sabbat. Il n'y a de changé que le jour : on sait pourquoi. Tout le reste de la loi subsiste, avec des motifs nouveaux qui ajoutent encore à la majesté des anciens.

Le dimanche signifie le jour du Seigneur : le nom qu'il porte exprime admirablement sa sainteté. Tous les jours appartiennent au Seigneur, parce qu'il les crée l'un après l'autre, qu'il les illumine de son soleil, qu'il les baigne de la rosée de son firmament et des effluves de sa tendresse. Cependant il en a choisi un parmi tous, qu'il a fait sien, et sur lequel il veille avec jalousie. Respect au jour du Seigneur!

Je veux donner au dimanche un autre nom, qui sera ratifié au ciel et sur la terre, et qui n'empiète pas sur les droits de Dieu, car il tend à mieux les assurer : le dimanche est le jour de l'ouvrier. Sans doute il est le jour de tout le monde ; toutes les âmes se dilatent à son doux rayonnement ; toutes s'élèvent vers l'idéal chrétien, sous l'influence des souvenirs qu'il réveille ; toutes se baptisent dans la vérité et dans

l'amour qui découlent de ses enseignements; toutes se séparent pour un instant des vulgaires réalités de la vie, afin d'aspirer l'air qui descend des collines éternelles. Mais nul ne participe à ces bénéfices religieux, intellectuels et moraux dans une aussi large mesure que l'ouvrier.

La raison de cette différence est bien simple. Il y a des conditions qui ne placent pas l'homme très-loin de Dieu : quelques-unes le fixent nuit et jour à ses pieds. L'homme riche, le savant, le magistrat, le grand financier lui-même, ont une indépendance relative qui leur permet de trouver le temps de prier Dieu jusqu'au sein de leurs occupations, pourtant si absorbantes. D'ailleurs la nature de leurs affaires, pour n'être pas sans péril, opprime moins leurs facultés, et leur laisse un certain jeu qui pourrait facilement profiter à leur progrès moral. Ils obtiennent souvent un résultat contraire : alors c'est leur faute. Cela n'empêche pas que leur état ne soit privilégié sous ce rapport : pour eux chaque jour c'est dimanche.

L'ouvrier est moins bien partagé. Assurément s'il aime Dieu il le trouvera partout, et il pourra, à chaque instant de sa rude journée, faire monter jusqu'à lui les hommages de la foi. Mais là n'est pas la question ; je prends l'homme tel qu'il est.

Or c'est un fait que l'ouvrier est destiné à des travaux qui l'enchaînent du matin au soir ; c'est encore un fait que l'ouvrier appliqué à la matière agit plus qu'il ne pense, et s'abrutit plutôt qu'il ne s'élève ; c'est pourquoi le dimanche ressemble moins pour lui que pour les autres aux jours ordinaires : j'ai donc raison de l'appeler son jour. En disant ceci j'espère ne pas faire de jaloux ; nous sommes égaux devant Dieu ; il faut cependant admettre les priviléges de la souffrance : ils sont la contre-partie de l'inégalité des conditions. Les priviléges dont je parle coûtent cher à l'ouvrier : c'est un motif de plus pour les proclamer. La profanation du dimanche, qui trouble tous les intérêts, a surtout des conséquences funestes pour lui ; il est juste d'en faire pivoter l'économie sur la tête de la victime. Respect au jour de l'ouvrier !

Ceci n'est pas dit pour le flatter, mais pour l'avertir. Du reste chacun trouvera son compte dans ce que je vais exposer.

III

Le dimanche, l'ouvrier a trois choses à faire : aller à la messe, vivre en famille et se reposer.

La messe, c'est la prière, mais la prière so-

lennelle, sociale, et, si j'ose ainsi dire, la prière de Dieu. L'homme prie naturellement, comme il respire, comme il mange, comme il dort. C'est là un besoin sublime qui le console d'autres moins nobles, et qui suffit, à lui seul, pour démontrer l'existence de Dieu, l'origine supérieure de l'âme et son éternelle destinée. L'homme prie partout et toujours ; il prie d'une façon plus grandiose en unissant sa voix à la voix de tous ; alors il est plus qu'un homme : il est humanité. S'il est chrétien, la dignité de sa prière augmente encore en devenant celle de Dieu : ceci n'est pas une fiction, mais un dogme. Jésus-Christ est le prêtre qui offre et la victime qui s'offre dans le sacrifice de la messe. Son humanité, qui est la nôtre, nous emporte dans les profondeurs des cieux, comme l'aigle emporte ses petits sur ses ailes quand s'il s'élance dans les airs. C'est Jésus-Christ qui ramasse nos larmes, notre tendresse, notre reconnaissance, nos espérances et nos craintes, et qui prie pour nous et avec nous par des gémissements ineffables auxquels le monde doit chaque matin son salut. Je ne suis pas fâché de lancer l'ouvrier à ces hauteurs, qui sont vertigineuses pour ceux qui ne croient pas, afin qu'il sache ce qu'il fait et ce qu'il devient quand il va à la messe.

Du reste en accomplissant une loi sacrée, l'ouvrier ne cède pas seulement à un besoin : il paye ses dettes, L'ouvrier moderne est parfois superbe : c'est le fruit des leçons qu'il reçoit ; j'espère cependant qu'il consentira, sans rougir, à avoir Dieu pour créancier. Il n'a pas poussé comme un champignon dans un coin de son atelier; donc Dieu l'a créé : il est bien juste qu'une fois par semaine il s'incline devant son principe et qu'il l'adore avec amour. Depuis qu'il est sur la terre il ne vit pas de l'air du temps ; il est comblé dans son âme et dans son corps, dans ses enfants et dans ses affaires, des bienfaits de la Providence sans laquelle il ne peut rien : il convient de les reconnaître, pour mériter qu'ils soient continués. Il n'est pas tellement vertueux qu'il n'ait à gémir sur des misères morales que le monde ne sait pas, mais que sa conscience lui révèle : pourquoi ne courberait-il pas sa tête et ne tirerait-il pas de son cœur un acte de contrition qui le mettra à l'abri des coups de la sainte justice ? Il est faible malgré ses prétentions ; pour lui la vie est précaire et le lendemain rempli d'incertitudes ; il dépend plus que d'autres de Dieu, à qui cependant nul n'échappe ; il a beaucoup à demander parce qu'il éprouve de grandes détresses ; il lui en coûte de s'adresser à ses semblables ; mais il lui sera doux de frap-

per à la porte de celui que tous les êtres invoquent, depuis l'ange jusqu'au brin d'herbe de la vallée. La messe du dimanche est l'heure sainte où Dieu et l'ouvrier se rencontrent; Dieu descend jusqu'à l'ouvrier : il le bénit, il le console, il le transfigure ; l'ouvrier monte jusqu'à Dieu avec la sincérité de sa foi, avec l'ardeur de son amour et les cantiques de ses lèvres : ils demeurent unis par un lien mystérieux dans une étreinte où l'un trouve sa gloire et l'autre son bonheur. Ceux qui déversent sur la messe des railleries plus ou moins fines n'ont pas réfléchi cinq minutes sur les beautés philosophiques qu'elle renferme et sur les richesses morales qu'on y découvre. Un peu d'esprit éloigne de la messe : beaucoup y ramène. Avis aux savants de l'atelier.

IV

L'action directe de Dieu n'est pas la seule qui s'exerce sur l'âme de l'ouvrier, le dimanche ; elle est aidée par l'action de l'enseignement sacerdotal qui est une de ses formes.

Quand l'ouvrier était petit enfant il allait au catéchisme. Il garde toute sa vie le souvenir de son curé. C'était un homme vénérable par ses vertus et ses services, même quand il ne l'était pas par ses cheveux blancs. C'est lui qui l'avait

baptisé, qui le caressait quand il passait devant la porte de la maison, et lui donnait, s'il était sage, des images ou des dragées. Le soir il aimait à faire des stations à travers les rues de la paroisse, avec son air grave et sa familiarité de père, le tricorne sous le bras, portant d'une main sa canne à pomme d'argent, et de l'autre sa grande tabatière où il puisait un peu de bonne humeur lorsque ses ouailles lui causaient de l'ennui. Il ne rentrait jamais dans son presbytère sans avoir fait quelque bien. L'ouvrier chrétien a le culte de son curé, comme il a celui des ancêtres : il respecte sa vieillesse ; il le soigne dans sa maladie ; il tient à honneur de porter ses cendres au tombeau où elles reposeront. L'ouvrier gâté par les passions n'a pas toutes ces délicatesses de sentiment ; cependant il conserve dans un pli de son cœur un reste de fidélité ; il parle mal du clergé qu'il déteste et dont il demande la suppression ; il change de ton quand il s'agit du curé de son village.

Le curé est, après la mère de famille, le premier maître de l'ouvrier. C'est lui qui lui met entre les doigts ce petit livre merveilleux qui coûte cinquante centimes, qui n'a pas cent pages, qui compte autant de vérités que de mots, et qui s'appelle le catéchisme. C'est lui qui en grave les demandes et les réponses, d'abord

dans sa mémoire, ensuite dans son cœur avec une patience qui ne peut trouver sa récompense qu'au ciel. Ainsi il lui compose un patrimoine de science et de vertu, capable de faire de lui un honnête homme, un bon citoyen et un vaillant soldat. Avec le catéchisme l'ouvrier en sait plus long que tous les philosophes de France ; avec le catéchisme il peut réfuter toutes les erreurs, se moquer de toutes les utopies à la mode, et échapper à tous les périls des milieux qu'il traverse et des sociétés qu'il fréquente. Malheureusement l'ouvrier laisse le catéchisme en route : c'est le commencement de tous ses écarts.

Quand l'ouvrier est arrivé à la virilité il a encore besoin d'être enseigné. Peut-être que ce besoin est plus urgent qu'à un autre âge, parce qu'il est plus exposé aux séductions : le prône de la messe lui donne satisfaction.

Le prône est un grand catéchisme qui ne diffère du petit que par les applications plus larges de la doctrine aux choses de la vie. Ce que l'enfant ne sait pas l'homme fait l'a senti; quand on s'adresse à lui il faut mettre la vérité sur les plaies vives qu'elle est destinée à cicatriser. Le prône exclut les pompes du langage non pas la profondeur du dogme ; il a de la simplicité dans l'allure ; mais il ne manque pas de

grandeur; il a l'éloquence du père de famille qui parle à sa maison sans recherche et sans apprêt, et produit des effets qu'aucun artifice de rhétorique ne saurait égaler.

Le prône c'est l'enseignement catholique, le plus auguste, le plus ancien, le plus universel, le plus fécond, et par conséquent le plus autorisé qui fut jamais. Il y a dans notre siècle des hommes sincèrement dévoués aux intérêts de l'ouvrier, je veux bien le croire, qui réclament bruyamment l'instruction à tous les degrés, pour relever la dignité et assurer le bonheur des classes laborieuses. Ils votent plus d'écoles que l'Etat ne peut en payer et que les nécessités réelles n'en demandent. Nous acceptons leurs écoles. Pourquoi font-ils si peu de cas du prône qui est adressé chaque dimanche à l'ouvrier, dans près de cinquante mille chaires chrétiennes? A part les questions techniques du métier, dont le prône ne s'occupe pas, il enseigne tout le reste. Le prône est une philosophie sublime, complète dans son fond, qui résout les plus terribles problèmes sur Dieu, sur l'origine des choses, sur la nature de l'homme, sur ses destinées dans ce monde et dans l'autre. Le prône est un cours de morale, simple, lumineuse et vaste dans ses applications. Cette morale envisage l'homme dans son rapport avec Dieu, avec

lui-même et avec ses semblables, avec la famille, avec la société, avec le pauvre, avec le riche, avec les bons et avec les méchants. Ainsi elle dit à l'homme, au père, à l'enfant, à l'époux, à l'épouse, au maître, au serviteur, au roi, au citoyen, à l'ami, à l'ennemi, ce qu'ils doivent faire et ce qu'ils doivent éviter. Quand cette morale est acceptée, elle devient une admirable réglementation sociale ; elle réalise une harmonie où tous les droits, tous les devoirs et tous les intérêts trouvent leur place. Ajoutez à la beauté des détails les sanctions redoutables dent la morale du prône les accompagne, quand elle ouvre le ciel sur la tête des âmes vertueuses, et qu'elle dilate l'enfer sous les pas des prévaricateurs ; alors vous vous rendrez compte des magnifiques effets qu'elle a produits dans tous les siècles, et qu'elle continue de produire encore aujourd'hui chez tous les peuples qui la pratiquent.

Comme tout irait bien chez nous si le prône était fréquenté ! Mais l'ouvrier des grandes villes ne va pas à la messe ; quand il y va, il évite le prône. C'est une lacune très-regrettable dans son éducation religieuse et même sociale. De là vient l'ignorance crasse en matière de religion, qui est un des caractères de notre époque. Cette ignorance est honteuse ; elle contraste singulièrement avec notre prétention d'être le

siècle le plus éclairé de l'histoire ; elle est surtout féconde en conséquences funestes. On se plaint de tous côtés de la disparition des principes : on a raison, car les principes font les convictions et les convictions font les hommes. Or les principes sont contenus dans la doctrine et pas ailleurs ; c'est le prône qui les sème dans les intelligences comme des germes d'avenir. Volontiers on se passerait des principes religieux et on se contenterait des principes sociaux. Mais le moyen de répudier les uns et d'avoir les autres? Le fruit suppose l'arbre. D'où il suit que les libres-penseurs en religion sont des révolutionnaires en politique. Voilà où en viennent les nations quand le prône du dimanche n'est pas suivi.

A la faveur de l'ignorance qui obscurcit les esprits, et dans l'absence de tous les principes élémentaires qui sont le fond de la raison humaine, les sophistes ont beau jeu ; ils débitent à leur aise des pensées extravagantes. Si la liberté que la loi leur garantit n'était pas une condition suffisante de succès, l'incompétence de ceux à qui ils s'adressent l'assure. Le journaliste dans les colonnes de sa feuille, l'orateur de club sur les tréteaux, le hâbleur de cabaret dans ses veillées sinistres, le maître d'école au village, le tribun dans les faubourgs,

le professeur de faculté sur sa chaire, tous ces séides de la révolution, voués par état et par intérêt à l'œuvre de la destruction sociale, empoisonnent à l'envi l'âme de l'ouvrier, en y versant des poisons qui corrodent ses croyances, et dont le dévouement le plus sincère est assez souvent dans l'impuissance d'arrêter les ravages. Le prône aurait prévenu tous ces maux : le prône n'est plus à la mode.

Le prône a un tort, celui de ne pas flatter l'ouvrier. Au prône on ne lui dit pas qu'il est le premier homme du monde, qu'il a plus d'esprit que son patron, qu'il doit songer à devenir député et même ministre ; on ne lui dit pas qu'il est victime d'abus intolérables et que l'exploitation séculaire dont il est l'objet doit enfin prendre terme. La religion est une mère ; elle aime trop l'ouvrier pour l'égarer et le pousser à l'émeute contre les lois de son pays et les supériorités sociales. Elle préfère lui dire la vérité, l'avertir de ses illusions, lui dénoncer ses passions qui le perdent, l'orgueil qui l'aveugle, la cupidité qui l'abaisse, la haine qui le rend injuste, le sensualisme qui le déshonore ; le réconcilier avec sa destinée, sans lui défendre de travailler à en adoucir les rigueurs ; lui faire accepter ce qui est inévitable et le consoler de la vie présente par la vie future. Ces leçons ne

sont pas toujours agréables, mais elles sont utiles. La religion qui les donne place l'intérêt bien entendu de l'ouvrier avant sa popularité : elle s'expose ainsi à être désertée : cela ne lui fait pas changer sa méthode. Tôt ou tard on lui rend justice, et les enfants prodigues reviennent dans ses bras.

Ailleurs on entend le prône autrement. On flatte l'ouvrier ; on lui dit ce qu'il n'est pas : on ne lui dit pas ce qu'il est ; avec lui on n'est pas sincère, parce qu'on ne songe pas à lui ; on l'attire : on l'aveugle : finalement on le perd. Le pauvre ouvrier aurait mieux fait d'écouter le prône de son curé que la harangue d'un démagogue athée. Mais les déconvenues les plus amères ne le corrigent pas toujours.

V

La messe et le prône sont les deux bienfaits du dimanche pour l'ouvrier : c'est le temple catholique qui les garde. Toute idée a son lieu ici-bas ; la souveraineté a ses palais, la loi son sanctuaire, la justice ses prétoires, la science ses académies, l'art ses athénées, l'argent ses bourses, le plaisir ses théâtres, l'agriculture ses jardins. La religion devait avoir son temple. Parce qu'elle est l'idée par excellence, son temple l'emporte sur tous les autres.

Le temple est la maison de Dieu, car Dieu l'habite nuit et jour, et c'est à lui qu'il est dédié. Le temple est aussi la maison de l'ouvrier : qu'on me permette cette flatterie qui est une vérité. Sans doute le temple est la maison du riche : le riche a des devoirs à y remplir ; d'ailleurs il a besoin d'aller y chercher la consolation, parce que son bien-être ne le met pas à l'abri de l'épreuve. Cependant il peut s'en passer plus aisément. Sa demeure est somptueuse : on y pénètre par un portique élégant et à travers des vestibules spacieux ; les escaliers sont larges et ornés ; les appartements sont confortables ; on marche sur des tapis moelleux ; on se promène au milieu d'un mobilier recherché ; on respire des parfums exquis ; on se mire dans des glaces de Venise ; on entend retentir les notes brèves et limpides du piano : c'est un paradis, moins le bonheur. Mais beaucoup s'en contentent.

L'ouvrier n'en a pas autant. Je ne parle pas de son habitation, toujours étroite même quand elle est salubre, et pauvre jusque sous les attifements du luxe : je pense à la manufacture. Le paysan travaille sous la voûte azurée des cieux, entre des colonnades formées par les chênes qui bordent son héritage, ou les masses granitiques qui surplombent la vallée. Le soleil se

balance sur sa tête comme une lampe toujours allumée. Les vents qui soufflent avec impétuosité, en se mêlant au chant des oiseaux, au bruit des cascades et aux roulements du tonnerre, lui composent une musique sauvage qui a son charme. Cependant les lierres, la vigne, l'ormeau, grimpent le long des tertres, retombent en faisceaux abondants, et forment des guirlandes aux mille couleurs. Les prairies émaillées tapissent la terre et embaument l'air du parfum des fleurs. La nature est un temple dont le paysan est le prêtre.

L'ouvrier vit surtout à la manufactnre. La manufacture est intéressante : elle a peu de poésie. L'ouvrier qui y passe sa semaine très-honorablement puisqu'il y gagne son pain, fera bien d'aller s'asseoir dans le temple, le dimanche, pour se dédommager. Que ces deux milieux sont différents ! A la manufacture l'ouvrier ne voit que des bâtiments vulgaires. même quand ils sont bien aménagés, où l'industrie a distribué son outillage et emmagasiné ses matières premières : le minerai, la houille, les laines, les crins, les chiffons, la paille, les cuirs, les os, les graisses, les chanvres, les colzas, etc. Au temple son œil se repose sur les merveilles de l'art. L'architecture, la peinture, la sculpture y ont confondu, comme à l'envi, leurs

chefs-d'œuvre. Ce spectacle commence déjà à élever son âme. A la manufacture, l'ouvrier n'entend que le sifflement des machines qui lâchent leur vapeur, le mouvement des roues qui tournent sur leur axe, la scie frémissante qui mord le bois ou la pierre, le marteau qui monte et retombe sur l'acier incandescent, la bobine qui tourbillonne sur sa broche, la courroie qui vole dans l'air, et les engrenages qui font grincer des dents. Au temple, il entend les saintes mélodies qui chantent, qui prient, qui pleurent, au fond du sanctuaire ; il entend l'orgue aux puissants registres, qui a mille voix depuis la voix humaine jusqu'à la voix de l'ange, et qui répand des torrents d'harmonie sur le peuple chrétien plongé dans un pieux recueillement ; enfin il entend la cloche suspendue dans l'antique beffroi, qui fait écho aux concerts du dedans, en lançant dans l'espace ses bordées triomphantes qu'elle semble envoyer aux oreilles des impies, et jusqu'aux portes de l'éternité. A la manufacture, l'ouvrier ne respire qu'un air rare et chargé de miasmes : l'huile rancie, les détritus des substances décomposées, la fumée qui s'échappe des fourneaux, l'odeur du gaz ou du pétrole qui brûlent dans les lampes, affectent péniblement son odorat dont l'habitude ne blase pas tout à fait la délicatesse. Au temple, il

respire un parfum qu'on ne trouve que là : c'est l'encens qui s'élève des urnes embrasées, qui monte en spirales vaporeuses et, en laissant sa trace sur tout ce qu'il touche, arrive au ciel comme la prière dont il est le symbole ; ce sont les fleurs de l'autel que des mains pieuses ont groupées avec art, surtout avec amour, auprès du tabernacle : le lis à la blanche corole, la rose au calice vermeil, l'humble violette, et les épis de blé qui ont l'honneur de devenir l'Eucharistie. Il y a d'autres éléments dans le parfum du temple ; les saints du paradis et ceux qui cheminent sur la terre y ont versé leurs aromates : les gémissements du repentir, les soupirs de la vierge, et les prières naïves des petits enfants lui ont communiqué des effluves spirituelles qui ajoutent à sa suavité, et en font une atmosphère sous laquelle les âmes se dilatent et tressaillent d'allégresse. A la manufacture, l'ouvrier a une compagnie bien mêlée, d'où la vertu n'est pas toujours bannie, mais où tous les vices sont représentés et donnent le ton, parce qu'ils sont la majorité. Au temple, il est dans la société des fidèles qui sont hommes encore, mais qui semblent avoir signé une trêve avec leurs passions, tant leur attitude est digne, tant leur visage est calme, tant l'émotion transpire dans leur silence : on croit être assis dans

les rangs des élus. A la manufacture, les mauvaises doctrines ont des orateurs qui les exposent, et des adeptes qui les applaudissent : l'ouvrier n'échappe pas aisément à leur contagion. Au temple, la vérité seule a des droits ; l'éloquence la prêche, la foi lui prépare des ovations. A la manufacture, l'ouvrier a un chef qui peut manquer d'amour : au temple, il a un maître plein de bonté, car ce maître c'est Dieu. A la manufacture, l'ouvrier s'aigrit et s'irrite : au temple, il se résigne ; à la manufacture il se gâte : au temple il devient meilleur.

J'avais donc bien raison d'appeler le temple la maison de l'ouvrier. Le temple garde dans ses archives les dates les plus glorieuses de sa vie et les plus doux souvenirs de sa jeunesse. C'est là qu'il a été baptisé ; là qu'il a fait sa première communion ; là que son mariage a été béni ; là qu'il a conduit lui-même ses enfants et qu'il a accompagné le cercueil de son père. Quand l'ouvrier oublie le temple, il est ingrat ; s'il le maudit, il est impie ; si le dimanche il en prend le chemin, il est bien inspiré, car il rend hommage à Dieu et il travaille à sa félicité.

VI

Le dimanche, l'ouvrier doit aller à la messe. Ensuite il doit vivre en famille.

Au nombre des inconvénients qui découlent de l'organisation du travail moderne, il faut mettre l'abolition de la vie de famille. Cette vie résulte des relations continues des membres de la famille entre eux; ce qui suppose la cohabitation. Or le travail moderne les disperse aux quatre coins de la cité, et les jette quelquefois à des distances plus considérables. Le père se sépare du fils et la mère de la fille. La mère devenue ouvrière par le malheur des temps ne peut pas toujours rester au foyer; elle ferait des orphelins presque des victimes, si la sœur de charité ne venait recueillir les petits enfants, pour les abriter jusqu'au soir dans les crèches et dans les asiles qui se sont multipliés au milieu des faubourg des villes manufacturières. Je n'ai pas à juger ici cette situation dont la responsabilité n'incombe peut-être à personne, parce qu'elle semble résulter de la force des choses; mais il est permis de la déplorer; il est nécessaire de travailler à la guérir. L'observation du dimanche, telle qu'elle est prescrite par l'Eglise, est, je crois, le meilleur remède à appliquer. Malheureusement tous les amis du peuple n'en veulent pas : ils ont sans doute une meilleure recette,

Quoi qu'il en soit, la famille ouvrière, qui s'appartenait autrefois toute la semaine, se décom-

pose aujourd'hui dès cinq heures du matin, et ne se recompose que le soir, pour un instant, car elle se hâte de demander au sommeil des forces pour le lendemain. Elle n'a donc que le dimanche pour vivre de sa vie propre : ce jour doit lui être précieux.

Le dimanche est le jour de l'éducation. J'ai dit ailleurs les motifs qui rendent l'éducation du foyer si importante [1]. La mère séparée de ses enfants les retrouve enfin, et elle peut s'occuper d'eux, après s'être fatiguée au service des autres. Quand le ménage est pauvre, et le cas n'est pas rare, elle emploie une partie de son temps à des opérations de ravaudage. Le travail est un champ de bataille d'où le soldat rentre avec de glorieuses blessures que l'aiguille doit cicatriser au plus vite. C'est un péché de coudre le dimanche, mais nécessité n'a point de loi. Après cela, la mère songera au ravaudage des âmes : elle comprend ma pensée. Ses enfants grandissent ; elle les prémunira par de sages conseils contre les dangers de leur âge. Sa fille aime la parure ; elle est peu dévote, et par-dessus le marché elle est légère : elle a droit à des avertissements sérieux. Le jeune apprenti fréquente de mauvaises sociétés ; il rentre tard ; il va jouer ; il fait des dettes ; de ce train, il ne tardera pas à

1. Chapitre V, *De la Famille*.

s'asseoir sur la banquette de la police correctionnelle. Des observations énergiques, sanctionnées au besoin par des mesures dont l'autorité des parents peut user, préviendront un malheur presque inévitable.

Le dimanche est le jour de la paie. La mère réglera ses comptes avec les siens : elle distribuera des récompenses à ceux qui auront eu des bons points à l'école, qui se seront bien tenus dans la rue, qui auront obéi aux vieux gardiens de la maison, et n'auront pas eu, par leurs espièglerie, affaire avec les voisins. Après les vertus, les péchés auront leur tour : il sera rendu à chacun selon ses œuvres. Ainsi le dimanche sera une promulgation du décalogue et une sorte de jugement de Dieu. C'est tout ce qu'il faut pour que la petite famille en garde bon souvenir, et qu'elle se prépare dès lors à le célébrer avec crainte et tremblement. Quel beau rôle que celui de la mère de famille !

Le dimanche est le jour des bonnes lectures. Aujourd'hui tout le monde sait lire. Dans les grandes villes on rencontre des ouvriers qui lisent en allant au chantier ; ils n'ont pas le temps de satisfaire leur goût à la maison ; le dimanche leur donne des loisirs ; qu'ils en fassent bon usage. Dans des temps meilleurs, on trouvait chez les artisans trois livres qui étaient tradi-

tionnels : les *Heures*, l'*Evangile*, et la *Vie des Saints*. Les vieillards en donnaient lecture à leurs enfants groupés en hiver autour de la large cheminée de la cuisine, et en été assis sous la tonnelle du jardin. La famille formait comme une petite église où l'on répétait les doctrines et les leçons du temple. A part le charme du tableau, qui a tenté le talent de plus d'un peintre, il y avait dans cette habitude une source féconde de moralité. Ces mœurs s'en vont. Pour en recueillir les dernières traces, il faudrait visiter les pays primitifs que la civilisation n'a pas encore *éclairés ;* mais je crois que ces pays sont dans la lune. Il n'y a aucun inconvénient à retracer les saintes coutumes de nos pères ; il y a peut-être l'avantage de faire sentir aux esprits réfléchis le péril des méthodes contraires. Si les ouvriers ne veulent pas se reposer le dimanche sur la *Vie des Saints,* du moins qu'ils évitent de repaître leur imagination de romans immondes. Ici la mère de famille peut beaucoup pour la dignité des âmes. Eh ! qui sait si plusieurs ne se décideront pas à faire comme les anciens ? Il ne faut désespérer de rien.

Le dimanche est le jour des joies ; j'entends les joies pures qui découlent de l'amour. Pendant la semaine les membres de la famille ouvrière ont à peine le temps de se voir ; ils n'ont

pas celui de jouir les uns des autres. Cependant il est doux pour ceux qui s'aiment d'être ensemble et de partager les dons de Dieu. Le dimanche, on met la table avec du linge propre ; même quand elle est sobrement servie, elle fait plaisir à ceux qui ordinairement mangent comme les Hébreux en Egypte, debout, l'outil à la main, et la ceinture nouée autour des reins. Le dimanche ils s'asseoient ; l'heure ne les presse pas ; ils devisent à leur aise ; ils comptent leurs profits et leurs pertes ; ils mettent en commun les projets d'avenir : ils se consolent de leurs chagrins en les pleurant avec les mêmes larmes. La table du dimanche amène quelquefois des réconciliations : les nuages se dissipent : la paix est signée le verre à la main.

Le dimanche est le jour des pères et des petits enfants. J'établis ce rapprochement, parce qu'il est un des traits caractéristiques de ces scènes d'intérieur qui se produisent sous l'influence des habitudes chrétiennes, et qu'on est heureux de décrire, non pas d'inventer.

L'ouvrier se plaît à mettre son petit enfant sur ses genoux, et à lui prodiguer de tendres caresses. Il s'amuse avec lui ; il colle ses lèvres sur ses joues roses ; il inonde sa tête blonde des poils de sa barbe terrible ; il lui donne des licences que l'amour seul explique ; il devient son

serviteur et même sa victime : le plus enfant des deux n'est pas celui qu'on pense. Pauvre ouvrier ! il se délasse de ses fatigues ; et, dans ces ébats innocents, il devient vertueux sans qu'il s'en doute. Il a souvent des préjugés en matière de religion ; il a contracté ce mal dans la société de ses compagnons de travail : les chrétiens lui sont suspects et le prêtre l'agace. Cependant quand son petit enfant récite sa prière du matin, il l'écoute, non sans quelque émotion ; c'est le seul prédicateur dont il supporte la morale. On dirait qu'il voit Dieu dans ses regards limpides et dans son sourire gracieux : plus d'une conversion a commencé par là. D'autres fois l'ouvrier est aigri : il prend beaucoup de peine pour peu de profit ; ses aptitudes ne sont pas appréciées ; ses services sont mal payés ; ses entreprises ne réussissent pas ; d'ailleurs il est en butte à d'injustes défiances ; l'âpre concurrence lui fait mordre la poussière ; même quand il aboutit, il n'est pas encore satisfait, parce que le démon de l'envie le tourmente ; sa mauvaise humeur assombrit la maison et fait trembler ses fondements. Mais son enfant l'apaise en l'embrassant ; il se résigne à la vie, qu'il porte comme une croix. On dit que lorsqu'un vaisseau est battu par la tempête, les mariniers pieux demandent s'il n'y a pas un petit enfant parmi les passagers.

Quand ils le trouvent, ils le prennent dans leurs mains et l'élèvent vers le ciel. Dieu a pour agréable cette offrande sans tache, et il commande aux vents et aux flots. Le cœur de l'ouvrier moderne est un orage que rien ne peut calmer; un petit enfant fait ce miracle. Beaucoup d'ouvriers finissent mal parce qu'ils n'ont pas de famille ; plusieurs qui en ont une n'ont pas un sort meilleur, parce qu'ils la désertent; les uns et les autres s'obstinent à poursuivre le bonheur là où il n'est pas : ils ne le cherchent pas là où il est; ils le mettent dans l'argent : il est dans l'amour. Le dimanche, l'ouvrier peut boire à cette coupe enivrante.

VII

Le dimanche se compose de prière, d'amour et de repos. Le repos n'est pas la fin du dimanche : il n'est qu'un moyen; mais tout dépend de l'accomplissement de cette condition. Supprimez le repos, et la prière au temple est impossible; l'amour s'envole du foyer domestique.

La vie humaine est une alternative de mouvement et de repos : sa prospérité est à ce prix. Le mouvement continu l'use vite; le repos perpétuel la déshonore. L'homme en activité est beau, parce qu'il lutte, qu'il souffre et qu'il

triomphe. L'homme en repos a sa grandeur, parce que le repos est une récompense.

Le repos est encore un besoin. Les forces de l'homme ont des limites : son intelligence n'a que tant de lumière à dépenser par jour ; ses muscles ne peuvent pas rester tendus par delà un certain nombre d'heures : l'excès conduit l'intelligence à la stupidité, et les muscles à l'énervement. Un malade prend la fièvre pour la vigueur ; quand la fièvre est tombée, il sent approcher la mort. Le travail moderne est dévorant ; c'est un combat de géants contre les résistances de la nature ; les inventions qui viennent à son secours n'en ont pas adouci les fatigues autant qu'on pense. Par la hardiesse des procédés, par la rapidité de l'exécution, par l'énormité des résultats, l'industrie est splendide : mais elle fait des victimes. Malgré les précautions du législateur, la race ouvrière est menacée dans son avenir. Il n'y a que le repos dominical, pris au sérieux, qui puisse la sauver d'une prochaine décadence.

Le repos est ensuite la garantie de la dignité humaine. L'ouvrier qui travaille toujours ne travaille pas : il fonctionne ; il n'est plus homme : il est machine. Hélas ! il ne ressemble que trop à la machine, depuis que la division du travail l'a condamné à faire toujours la même pièce.

Supplice affreux qui tue son génie sous les coups d'une répétition monotone, et lui ravit la joie d'achever ce qu'il commence et de réaliser l'unité sans laquelle rien n'existe. Il n'est donc pas nécessaire de le soumettre au mouvement perpétuel; ce serait effacer le dernier trait qui distingue sa noble nature de l'automate. Il est une âme; le dimanche, cette âme regarde les cieux et se balance dans l'infini.

Enfin le repos du dimanche assure la liberté de l'ouvrier. L'ouvrier qui travaille chez les autres n'est pas esclave : on n'est pas esclave parce qu'on a un chef; mais il est soumis. La subordination, qui ne déshonore pas, fatigue quand elle est continue. Il est juste de donner à l'ouvrier un jour de vacances par semaine. Le dimanche, l'horloge de la manufacture ne mesure pas sa récréation; il n'est pas sous le regard du contre-maître qui pointe ses moindres retards, et les lui fait expier par de cruelles amendes; il s'appartient; il dispose de son temps avec une absolue indépendance; il se promène, il cause, il visite ses amis : à moins qu'il ne préfère dormir de bon somme. L'oiseau échappé de sa cage ne voltige pas d'une aile plus légère. L'ouvrier est rude à la peine; il a bien mérité son bonheur : ne le lui disputons pas.

Mais qui le croira? L'ouvrier en est le premier

ennemi ; la liberté dont il est si épris, il la sacrifie de gaieté de cœur ; le travail du dimanche est son grand péché ; il est aussi son malheur.

Pour se justifier il donne des raisons qui ne sont pas toujours bonnes. Il invoque le despotisme de son patron ; ici il est victime : Dieu ne lui demandera pas compte d'un désordre dont la responsabilité incombe à d'autres. Il dit encore qu'il a besoin de vivre ; on peut lui répondre que pendant quinze siècles ses ancêtres ont vécu sans travailler le dimanche ; il est vrai qu'ils vivaient plus simplement : mais quand le confortable est acheté au prix de la conscience il coûte trop cher. Je n'ignore pas que depuis, les transformations qu'a subies la société ont changé les conditions d'existence de l'ouvrier. Sans nier les difficultés introduites par le nouvel ordre de choses, on peut nommer des ouvriers chrétiens, fidèles à la loi de Dieu, qui ne meurent pas de faim. D'ailleurs est-il bien sûr que le travail du dimanche augmente les ressources de l'ouvrier ? On dit que le bien mal acquis ne profite jamais : ce proverbe s'adresse aux voleurs : que l'ouvrier ne se fâche pas si je lui en fais l'application. Dieu ne bénit pas les gains réalisés au détriment de sa gloire ; jaloux de ses droits, il les venge tôt ou tard : on admettra sans doute qu'il a pour cela tous les moyens nécessaires. L'ouvrier qui travaille le

dimanche nuit à sa santé, et s'expose à des chômages forcés: l'excédant de ses recettes tombera dans le comptoir du pharmacien. S'il continue à se bien porter, il devient vicieux en s'isolant des influences religieuses ; ses passions débridées auront bientôt dévoré l'argent qu'il dit être indispensable à son ménage : on sait où va cet argent. En tout cas, il se repose le lundi pour faire comme les autres ; quand même il ne dépenserait pas ce jour-là plus qu'il n'a reçu la veille, du moins il ne gagne pas ; le repos du dimanche n'aurait donc pas dérangé l'équilibre de son budget. Pour un résultat qu'on peut représenter par zéro, il ne vaut pas la peine d'outrager Dieu, d'affliger l'Eglise, et de compromettre les plus graves intérêts de la patrie.

La concurrence est l'argument le plus sérieux que l'ouvrier oppose à la loi du repos. La concurrence est en effet très-ardente dans le monde moderne : il faut compter avec elle. Nul n'est tenu à des actes héroïques : c'en est un de se retirer de l'industrie ou du commerce, quand on ne peut pas trouver ailleurs son pain. En principe, le père de famille n'a pas le droit de risquer sa position. Il y a ici une question capitale que je ne veux pas aborder : qu'il suffise de dire que nos contemporains sont victimes d'une fausse opinion. Tous déplorent leur situation : il n'est au pou-

voir de personne d'y apporter remède. Le législateur tout seul peut rétablir l'ordre. Depuis quatre-vingts ans le législateur se refuse à intervenir dans ce grand débat; il caresse la révolution, et il livre l'Evangile; il a perdu la tête : prions Dieu de la lui rendre. En attendant, portons les chaînes de l'oppression de tous par tous.

En somme, le plaidoyer de l'ouvrier contre le repos dominical n'est pas fortement motivé. Il énumère des prétextes : il cache les vraies raisons que peut-être il ignore. Une de ces raisons, c'est la cupidité ou l'amour de l'argent, passion grossière qui s'est emparée de l'âme sociale depuis que les progrès matériels sont au premier plan de notre civilisation, et que les voies nouvelles, ouvertes à l'activité marchande, ont multiplié les affaires avec les débouchés. C'est l'amour du lucre qui a mis sur pied les multitudes, qui les fait avancer haletantes et fiévreuses, et ne leur permet pas de déposer les armes un seul instant pour respirer. Un négociant me disait un jour : Nous n'avons pas le temps de pleurer nos morts. C'est triste, mais c'est réel.

Une autre raison plus profonde, quoique moins universelle, c'est la haine de Dieu et de ses lois. La haine est la passion de l'école athée

qui se déguise sous différents noms et exerce d'horribles influences ; elle a atteint l'ouvrier : elle lui a insufflé son esprit ; c'est elle qui lui a enseigné cette formule : le dimanche est un jour comme un autre ; et celle-ci : le dimanche on mange comme le samedi. Façon brutale de mettre Dieu à la porte du monde ! Hélas ! nos oreilles sont accoutumées à ce langage : notre cœur n'y est pas encore résigné. Les ouvriers égarés par l'athéisme inspirent la pitié ; les professeurs d'athéisme font horreur.

VIII

Voilà l'économie du dimanche, cette admirable institution que Dieu a tirée de sa sagesse et qu'il a donnée à l'homme pour régler sa destinée sur cette terre. Les païens ont observé le septième jour ; s'ils avaient connu le dimanche avec toutes les beautés et toutes les harmonies que Jésus-Christ y a ajoutées, je ne doute pas qu'ils n'eussent adoré la divinité de son fondateur.

Quand le dimanche est gardé chrétiennement, un peuple a une physionomie particulière qui frappe les yeux les moins attentifs. Il y a le dimanche du village et le dimanche du faubourg.

Au village, on entend régner le silence de Dieu.

Le bœuf et l'âne sont à l'étable; la charrue est sous le hangar; les sentiers sont solitaires. Cependant les ménagères mettent de l'ordre dans les maisons; le plancher est propre; les meubles sont à leur place; le linge sort de l'armoire, éclatant de blancheur; la ronce et l'épine qui petillent dans l'âtre préparent le pot-au-feu; les chiens eux-mêmes ont de la tenue ce jour-là. Malgré la pauvreté qui est le cas du plus grand nombre, il y a l'habit du dimanche. Ce détail a son prix, car il est le signe certain de l'esprit religieux. Les petits enfants sont ornés des grâces de leur âge, et de vêtements neufs, taillés dans la défroque de leurs parents. Les jeunes filles n'oublient jamais leur devoir en pareille occurrence; par respect pour la dignité de leur sexe, et sans doute par amour pour Jésus-Christ, elles se parent comme des autels : elles ne sont exposées qu'à l'exagération de leurs bonnes qualités. La toilette des hommes est plus émouvante, parce qu'elle est plus rare : le dimanche elle est irréprochable. Ils ont jeté le tablier de cuir, et déposé les sabots en bois de hêtre; rasés de frais, avec la veste de bure aux boutons luisants, la tête surmontée du chapeau héréditaire, le front serein, ils s'en vont, à pas lents, vers l'église rustique; et quand, groupés sous l'orme, ils attendent le dernier coup

de la cloche pour aller à la messe, ils présentent un tableau ravissant. Le village chrétien mérite d'être donné comme modèle aux plus orgueilleuses métropoles.

Dans les cités, le dimanche n'est pas si beau. Les quartiers marchands sont animés, plus encore que pendant la semaine ; les magasins sont ouverts; on vend, on achète, on transporte les denrées bruyamment : c'est la foire humaine avec toutes ses vulgarités. Le peuple des faubourgs n'a pas le cachet chrétien ; quand il ne déploie pas un luxe de mauvais goût, il est sale jusqu'à midi : il ne se lave que pour aller au café et au théâtre. Les enfants sont négligés, à moins que les sœurs de charité et les frères des écoles ne s'en mêlent. Les femmes ont veillé la moitié de la nuit, pour achever leur ouvrage : elles ont les traits allongés et les yeux rouges : leurs vêtements sont chiffonnés et leur humeur acariâtre ; pour le moment, la fatigue a tué la vanité chez elles : elle renaîtra. Les ouvriers passent leur chemin en costume de travail : leur blouse est maculée ; leur barbe est inculte ; leurs mains sont noires et leur air n'est pas joyeux. Graves, s'ils ne sont pas sombres, ils vont faire une demi-journée ; les plus aisés roulent leur cigarette, et flânent nonchalamment le long des boulevards, en compagnie de leurs

amis de l'atelier, qui sont assez souvent les partisans de leurs mauvaises doctrines et les complices de leurs desseins. Tout ce peuple qui fourmille dans des rues étroites ne va pas à la messe ; s'il y va, il fait vite ; il n'a pas le temps de prier beaucoup : la fièvre qui le dévore le pousse ailleurs. Quand le soleil du dimanche se couche, il se trouve que ce peuple s'est à peine reposé ; il n'a pas goûté Dieu ; il est mal préparé pour recommencer son cruel labeur. J'ai vu ce peuple et je me suis détourné en pleurant. Dans mon cœur, j'ai jugé avec sévérité ceux qui l'ont brouillé avec l'Eglise et lui ont ravi son bonheur.

CHAPITRE XI

SAINT JOSEPH AU TEMPLE.
LES PLAISIRS DU DIMANCHE.

Les parents de Jésus allaient chaque année au temple de Jérusalem, pour le saint jour de Pâques.
(Luc, II, 41.)

I

J'ai exposé dans le chapitre précédent les devoirs de l'ouvrier chrétien le saint jour du dimanche. Il les viole ordinairement. Il me reste à écrire l'histoire de ses désordres ; cette histoire est peu agréable à raconter; elle ne l'est pas davantage à entendre. Mais ce qui n'est pas agréable est quelquefois utile. Les excès dans lesquels l'ouvrier se plonge en s'éloignant de la religion démontreront encore mieux les influences bienheureuses de l'institution catholique; et, en augmentant les regrets que nous cause sa décadence, ils nous exciteront à travailler avec une ardeur infatigable à sa restauration.

II

Le rival du temple c'est le cabaret; l'ouvrier impie ou indifférent y va un peu le dimanche : le lundi il s'y installe. Le cabaret est le tombeau de toutes les bonnes qualités de l'ouvrier.

Au cabaret, l'ouvrier perd son temps. Il déserte l'atelier qui est son champ d'honneur; là le temps, qui est une portion de son capital, est bien employé; même quand il n'a pas beaucoup gagné, le soir il s'endort tranquille et il peut dire avec Titus : Je n'ai pas perdu ma journée. Au cabaret, il tue le temps et le temps le tue; là, dans une oisiveté funeste, parce qu'elle est la mère de tous les vices, il dépense en vains discours, en propos licencieux, en jeux homicides et en violences sauvages, des heures dont ailleurs il aurait pu tirer beaucoup de profit. Il s'accoutume à la paresse qui devient pour lui une volupté et un tempérament : l'horreur du travail augmente en proportion; s'il agit encore, c'est avec la tête : il cherche le moyen de s'affranchir entièrement d'une loi insupportable.

Au cabaret, l'ouvrier gaspille son argent misérablement ; il gaspille celui qu'il a et celui qu'il n'a pas. J'ai dit ailleurs pour qui il devait réser-

ver ses ressources : je ne reviendrai pas sur le crime du père de famille prodigue [1].

Au cabaret, l'ouvrier use ses forces. Le vin est une liqueur généreuse que la nature, attentive aux besoins de l'homme, tient en réserve dans ses celliers. De même que la Providence fait jaillir du rocher des sources limpides qui coulent dans le désert et rafraîchissent les lèvres brûlées du pèlerin ; ainsi elle exprime du cep de la vigne un suc vivifiant qui restaure le travailleur héroïque et l'aide à arriver au bout de sa rude journée. L'ouvrier gâte le plan divin. *Le vin pris avec sobriété fait doucement tressaillir son cœur, il est la santé de son âme et de son corps* [2]; il se tourne en poison par l'abus qu'il en fait. *Le feu éprouve le fer le plus dur : le vin bu jusqu'à l'ivresse tourmente le cœur des superbes* [3]. Cet ouvrier était de bonne race ; il avait hérité avec le sang d'une intelligence servie par des muscles d'acier : dans sa main vaillante l'outil bien dirigé faisait son œuvre ; aucun obstacle ne lui résistait ; chaque coup était une victoire ; la sueur qui trempait son front ne le ravageait pas ; le sommeil de la nuit réparait largement les dépenses du jour.

Mais le vin a miné sourdement cette organi-

1. Chapitre VI, *de la Famille.* — 2. Ecclés., XXXI, 37. 3. Ibidem, 31.

sation d'élite. *Les ardeurs de l'ivresse diminuent la force et font à l'homme de nombreuses blessures*[1]. En pleine jeunesse, l'ouvrier sent sa vie décroître. Lui qui ne voyait pas le bout de sa puissance et qui avait souvent accepté des défis, il s'étonne : on s'étonne autour de lui. Des blessures d'abord invisibles pratiquent dans les profondeurs de l'organisme des brèches irréparables ; bientôt le mal éclate : son visage pâlit, sa taille se courbe ; la mort creuse la tombe sous ses pas et il y descend prématurément, victime de ses habitudes désastreuses.

Au cabaret, l'ouvrier éteint la flamme de son génie : il en a quelquefois. Celui-ci a fait son *chef-d'œuvre ;* il est maître ; son atelier était une école ; il en sortait des élèves qui honoraient son nom. Hélas ! il n'est plus que l'ombre de lui-même. Maintenant sa tête, ébranlée par des secousses trop répétées, oscille sur ses épaules ; sa pensée s'est obscurcie à force d'être enveloppée dans les vapeurs de l'orgie ; son regard est hébété ; je ne sais quoi d'immobile, voisin de la stupidité, est répandu sur ses traits ; la joie a fui son âme ; l'inspiration ne la visite plus ; ses membres ne conservent pas plus le repos que son cœur ne garde la paix ; en proie à un tremblement nerveux, il expie le péché de l'i-

1. Eccliés., XXXI, 40.

vresse aux yeux de tous. *Il est exterminé* [1].

Au cabaret, l'ouvrier ne sauve pas toujours sa raison : il la noie dans son verre. Devenu animal, il n'a plus de perceptions claires ; son cerveau troublé est un volcan qui ne jette que de la fumée et des laves; tandis que sa bouche, *comme le flot d'une mer en courroux qui blanchit les côtes de son écume, vomit ses propres confusions* [2]. Désormais *il ne sait plus ce qu'il dit* [3]; il ne se connaît pas ; il ne connaît ni ses enfants, ni ses proches, ni ses amis ; s'il n'est pas étendu par terre, comme une masse inerte, *il ne sait plus trouver son chemin* [4]*;* il erre çà et là dans la nuit, et il faut recueillir cette épave vivante d'un naufrage dans le vin.

Il est tombé plus bas que la bête. Celle-ci ne s'enivre pas ; son instinct est infaillible ; il n'y a qu'un moyen de troubler l'harmonie de ses sens ; c'est de les surprendre. Quand on compare à la bête l'homme qui s'abandonne à ses passions, on ne dit pas assez : on est obligé d'ajouter un degré au fond de l'échelle zoologique pour y placer ce malheureux.

En ceci le sauvage se montre supérieur à l'homme civilisé : il ne s'enivre pas. C'est notre Europe qui a apporté dans le Nouveau

1, Ecclés., XXXI, 30. — 2. S. Jud, c, 13. — 3. Isaïe, XXVII, 7. — 4. Isaïe, XXVIII, 7.

Monde l'eau-de-vie et l'ivresse qu'elle cause. C'est l'Angleterre qui, encore aujourd'hui, assoupit la Chine dans la vapeur de son opium. Ainsi la nature protége l'homme et n'en trahit jamais la dignité. Quand on est arrivé aux derniers raffinements de la civilisation, alors on entre dans une barbarie pire que celle des Indiens, parce qu'elle est le fruit d'un crime.

Avec la raison l'ouvrier perd le sceptre de sa royauté ; au lieu de dominer les éléments, il se laisse dominer par eux. Il était le maître de la vigne puisqu'il l'a plantée ; la vigne le supplante en l'inondant de ses produits. Tant que l'ivresse dure, il ne commande pas plus à l'humanité qu'à la nature. On ne le craint pas : les plus délicats s'écartent avec dégoût; les plus osés profitent de l'interrègne pour satisfaire leurs caprices ; dans la rue les petits enfants le suivent et lui lancent des pierres avec des moqueries. Samson ayant perdu sa force avec ses cheveux sous les caresses de Dalila fut livré, ivre de luxure, à ses ennemis qui l'amenèrent pour le faire danser à leurs festins et dans leurs temples[1]. Ainsi l'ouvrier ravalé par le vin ne sait pas se commander à lui-même et devient indigne de commander aux autres. Il n'est plus qu'un débris.

Que n'a-t-il suivi le conseil du Saint-Esprit?

1. Juges, XVI, 25.

Pourquoi a-t-il regardé resplendir dans son verre la couleur blonde du vin ? Quand il l'a bu, le vin caressait doucement sa lèvre ; à la fin il l'a mordu comme un serpent, et il a répandu dans ses entrailles le poison du basilic[1]. En résumé, le cabaret perd l'ouvrier en dévorant son temps, son argent, ses forces physiques, son génie et jusqu'à sa raison, ce caractère glorieux de la nature humaine.

Du reste l'ouvrier n'est pas la seule victime du vin ni la plus illustre. L'histoire des buveurs est écrite avec des catastrophes.

C'est l'ivresse qui livrait Holopherne au glaive de Judith[2].

C'est l'ivresse qui poussait Balthasar à profaner les vases sacrés du temple, et qui lui valait de périr, la nuit même, de la main des Perses victorieux[3].

C'est l'ivresse qui arrêtait Alexandre le Grand au milieu de ses conquêtes, à l'âge de trente-trois ans, et lui faisait trouver à Babylone une fin indigne de sa gloire.

Les empereurs romains étaient ivres quand ils étaient surpris par les barbares, ou qu'ils succombaient sous le poignard d'un prétorien armé pour venger le monde.

1. Prov., XXIII, 31. et suiv. — 2. Judith, XII, 4. — 3. Daniel, V, 30.

La Régence ressuscita les débauches païennes, et les mit à la mode à Versailles. Les princes de France tombaient ivres-morts sous la table des festins, avant de succomber sous les coups de la révolution. L'ivresse de l'orgueil avait fait tourner la tête à Louis XIV : l'ivresse du vin a immortalisé les hontes de sa postérité.

Vraiment le vin a fait d'immenses ruines[1].

III

En second lieu, le cabaret est pour l'ouvrier le berceau de toutes les dépravations.

L'ouvrier chrétien est un type intéressant. Il n'a pas d'étude, mais il a des principes ; ce qui vaut infiniment mieux ; il a surtout des vertus : il est honnête homme, ami fidèle, respectueux, content de son sort, doué d'un charmant caractère et bon citoyen. Au cabaret il se gâte : c'est un grand malheur.

Au cabaret, il trouve une mauvaise compagnie. Ceux qui se ressemblent s'assemblent ; ils sont tous atteints du même mal, qui est le dégoût du travail et l'amour du plaisir. Il ne faut pas, dit-on, juger les gens sur leur mine ; cependant il est difficile d'éviter une certaine prévention en voyant attablés les chevaliers du lundi. A

1. Ecclés.., XXXI, 28.

travers les nuages de fumée qui se mêlent à l'odeur nauséabonde du vin, on aperçoit d'étranges silhouettes. Ils ont le chapeau sur l'oreille, la pipe à la bouche et l'allure décidée. Ils ont le visage allumé par la conversation ; il devient presque grimaçant sous les excitations combinées du tabac et de la boisson. Un peintre réaliste aurait à prendre des types dans cette galerie. Le moraliste y peut mouler la nature humaine telle que la débauche l'a faite.

La parole s'y donne un libre cours. Souvent originale, toujours grossière, violente, tumultueuse, elle part de tous les côtés à la fois ; quand toutes les notes se rencontrent, elle devient comme la houle d'une mer orageuse. Que disent-ils ? On le devine, mais on ne peut pas toujours le répéter. Ils parlent de tout, principalement de ce qu'ils ne savent pas : chaque question est une bêtise : chaque solution est une erreur. Dans un pareil milieu, les ouvriers convenables sont toujours en minorité : s'ils se taisent ils consentent ; s'ils protestent ils sont honnis : ils sont placés dans l'alternative de fuir ou de se dépraver.

La chanson sert d'intermède aux licences de la conversation. Après les orateurs c'est le tour des artistes.

La chanson est gauloise de naissance et de

tempérament. Nos pères savaient la composer et l'exécuter, avec leur gaieté proverbiale et le sel qu'ils mettaient à tout. Au cabaret, la chanson cesse d'être gauloise pour devenir grivoise; elle a plus de passion que d'esprit, plus de sans-façon que de véritable lyrisme. Béranger n'y serait pas goûté; quelques strophes de Piron y seraient mieux à leur place.

Il y a la chanson à boire. Le verre à la main, l'œil luisant et la lèvre souriante, le barde inspiré par la bouteille glorifie le divin nectar. Bacchus est invoqué: il apparaît sur la scène, couronné de pampres et barbouillé de lie ; les buveurs égarés le saluent du geste et de la voix. On croirait que la civilisation chrétienne a reculé de deux mille ans.

Il y a la chanson pour rire. Elle prend ses motifs dans les bas-fonds de la nature. Tous les voiles sont déchirés; toutes les réalités apparaissent. Ce que dit le cynique couplet, les habitués du cabaret, aussi intrépides à chanter qu'à boire, le répètent en chœur. C'est une ronde du sabbat ; c'est une fête lubrique des démons aux enfers. La pudeur s'épouvante ; les anges se voilent la face. Qu'on emporte les petits enfants ; qu'on protége la modestie des femmes.

Il y a la chanson patriotique : elle porte la

marque de fabrique ; elle respire la haine et la vengeance, non pas le dévouement ; elle n'est pas pour la patrie, car elle bafoue son passé, ses héros, ses rois et ses saints ; car elle conspire contre son repos, en célébrant la guerre des classes ; car elle prépare son abaissement en dissolvant les convictions et en tuant les vertus. C'est la chanson du sang et du pillage ; c'est l'hymne de la victoire remportée sur l'ordre social. Elle rugit comme une bête démuselée ; au milieu des ruines, elle retentit comme un glas qui sonne les funérailles de la France. C'est un programme sinistre ; les buveurs de la taverne, pleins de vin, d'orgueil et de convoitise, se préparent à le réaliser un jour ou une nuit.

Le cabaret est démoralisateur. Il est en même temps une école d'athéisme.

La question religieuse est au fond de tout. Il y a des politiques sécularisateurs qui s'efforcent de l'éliminer comme un terme usé. Au cabaret, on a plus de logique que dans les cabinets, et on l'aborde de front. Dans la synagogue des ivrognes, Jésus-Christ n'est pas Dieu. Les ouvriers qui portent des gants le dimanche, et qui se piquent de quelque philosophie, disent qu'il est un sage : les simples maçons soutiennent qu'il est un démocrate. Là on décide que les dogmes catholiques ont fait leur temps ; qu'ils sont nés de la supers-

tition des siècles antérieurs, et que devant les lumières de notre époque ils doivent disparaître ; — que l'âme n'existe pas et que tout est mort quand on est mort ; — que l'enfer n'est qu'un leurre destiné à faire peur aux femmes et à contenir les masses ; — que la vraie morale est indépendante de la foi et que la confession n'a rien à voir en pareille matière ; — qu'il convient d'isoler le spirituel du temporel ; — que le pape ne saurait être roi de Rome ; — que l'Eglise doit être séparée de l'Etat ; —que l'école sera laïque et le mariage purement civil ; — que le prêtre est l'ennemi de la liberté et du progrès ; qu'il s'est coalisé contre les classes ouvrières avec les capitalistes, comme autrefois il s'était entendu avec les nobles pour opprimer le peuple ; — que pour faire une patrie grande et forte, il faut en finir avec l'influence cléricale qui énerve les générations et empêche l'esprit guerrier de se développer ; — que pour mieux atteindre ce but, il est indispensable de supprimer le budget des cultes, de chasser les moines de leurs monastères, d'enfermer les prêtres dans la sacristie, enfin de déclarer les biens ecclésiastiques biens nationaux. Alors peut-être les choses iront mieux.

L'ouvrier attend son bien-être de ces réformes nécessaires.

Je n'invente rien. Ceci est la théologie du ca-

baret, présentée avec modération. On le voit : c'est, dans un autre style, tout ce qui circule à travers les journaux et les revues de la libre-pensée, tout ce qui se débite dans les clubs révolutionnaires. Nous sommes des vulgarisateurs ; par ces échantillons on peut juger de la puissance des moyens dont nous disposons pour faire arriver une idée de l'académie au cabaret.

Notre-Seigneur Jésus-Christ se plaint en un endroit des Psaumes de deux sortes d'ennemis : les uns sont assis aux portes de la ville et tiennent contre lui des discours injurieux ; les autres sont à table, occupés à boire du vin : ils chantent le cantique de l'impiété [1].

On connaît ceux qui siégeaient aux portes des cités juives : c'étaient les princes des tribus, les savants et les magistrats qui y rendaient la justice [2]. Dans l'Eglise, les rois n'ont pas épargné Jésus-Christ. Les princes de la pensée sont atteints à son endroit d'une haine plus irrémédiable encore ; et sur tous les théâtres où leur action s'exerce, par tous les moyens dont ils disposent, ils ont toujours conspiré à l'envi contre son symbole, sa morale et sa croix.

De peur qu'il ne manquât quelque chose à la Passion de Jésus-Christ dans les siècles, les

1. Psalm. LXVIII, 13. — 2. Prov., XXXI.

buveurs de vin ont fait écho aux sénateurs de la terre ; ils ont mêlé leurs blasphèmes à leurs sophismes. Les délicats doivent en prendre leur parti : les buveurs sont leurs soldats ; ils vociferent ce que d'autres disent dans une langue élégante ; ils cassent leurs flacons contre des vérités sublimes sur lesquelles d'autres distillent leur fiel. Cette fraternité de la haine, établie de haut en bas, est bonne à constater. Tout de même Jésus-Christ fait son chemin ; depuis dix-neuf cents ans il triomphe des superbes de l'école, des lâches de la politique et des buveurs de la taverne.

Enfin le cabaret est un foyer de révolutions.

Ici-bas tout aboutit à l'action. La politique est la science de l'action, parce qu'elle est l'application des idées. Croire que les idées fausses resteront suspendues en l'air, comme des nuages qui ne crèvent jamais, c'est une dangereuse illusion. Au cabaret, on sait tirer les conclusions. Si l'âme n'est pas immortelle, si Dieu est banni de la conscience d'abord, ensuite des choses humaines, si la morale n'est qu'un frein incommode qu'on a brisé, si la force prime le droit, la jouissance le devoir et l'individu la patrie ; alors l'infériorité paraît un abus à ceux qui y sont condamnés ; le travail est une imbécillité : on se prépare en conséquence.

Le cabaret est une succursale de la loge et du club. Les hérésies économiques et politiques, conçues ailleurs, s'y développent ; c'est là qu'elles deviennent populaires, qu'elles forment leurs cadres, et qu'elles recrutent leurs soldats. Les grèves s'y organisent. Les révolutions périodiques, qui depuis bientôt cent ans bouleversent la France, ont des causes nombreuses et qui ne sont pas l'objet de cette étude. Mais il est intéressant de rechercher, l'histoire à la main, la part d'influence qui revient au cabaret dans les malheurs de la patrie.

Il y a des dates mémorables : le 14 juillet 1789 le peuple s'empare de la Bastille ; les 5 et 6 octobre le peuple se porte en foule à Versailles et force le roi Louis XVI et sa famille à venir s'établir à Paris ; le 20 juin 1791 le roi est ramené de Varennes où il a été arrêté ; le 20 juin et le 10 août 1792 le palais des Tuileries est pris d'assaut ; le 21 janvier 1793 le roi monte sur l'échafaud. Tous ces attentats contre la majesté du trône et contre l'ordre public ont leur principe dans les antres du jacobinisme ; mais ils partent du cabaret. C'est là que les Camille Desmoulins, les Marat, les Danton, les Robespierre allaient haranguer le peuple et lui présenter le drapeau rouge ; c'est là que les tricoteuses mêlaient leurs voix aux chants des patriotes, comme elles sur-

veillaient les discours des orateurs dans les galeries de la Convention et les arrêts des juges dans les tribunaux révolutionnaires.

Depuis, le cabaret a continué à remplir sa mission perturbatrice. En 1830 tous les héros des célèbres journées n'étaient pas aussi élégants que La Fayette ; les faubourgs avaient envoyé leurs effectifs avinés. En 1848 l'émeute prit pour prétexte les banquets réformistes ; ici les mots viennent au secours de ma thèse, de peur qu'on ne puisse en contester l'exactitude. L'insurrection sauvage qui en 1871 a épouvanté l'Europe civilisée et qui gardera dans l'histoire le nom sinistre de Commune ressembla à toutes les autres. On montre à Paris le café où les chefs des fédérés buvaient l'absinthe, et où étaient signés les ordres pour confisquer les propriétés, pour brûler les maisons et fusiller les otages. La moitié des gardes nationaux qui marchaient sur Versailles étaient ivres. On sait dans quels lieux l'armée libératrice, maîtresse de la capitale, a saisi les misérables bandits qui étaient assez scélérats pour soulever des séditieux, non pas assez braves pour les mener au feu.

Les annales du cabaret sont presque grandioses, à force d'être terribles ; elles sont jalonnées de souvenirs lamentables ; elles expli-

quent une bonne partie de nos désastres. Je n'en suis pas surpris, car le cabaret résume tous les périls intellectuels, moraux et sociaux. Le cabaret est à la fois une école où l'on enseigne l'erreur ; un parlement où l'on fait de mauvaises lois ; un tripot où l'on joue son argent et son sang ; un théâtre où l'on chante des vers obscènes ; un lupanar où l'on se roule dans la fange, et un temple où l'on sacrifie au démon. Le cabaret est le vestibule de l'enfer; si je ne craignais pas de profaner la poésie de Dante, j'écrirais sur son frontispice : Ouvrier qui passez par ici laissez l'espérance. Moi je garde l'espérance que l'ouvrier chrétien n'y entrera pas.

IV

Le dimanche l'ouvrier des grandes villes va au théâtre.

Ce goût révèle déjà un peu de culture et ne se manifeste que chez l'ouvrier artiste ; néanmoins il se concilie fréquemment avec le goût du cabaret. Le théâtre est un passe-temps d'un meilleur genre que le cabaret ; je ne dis pas moins dangereux. Je ne suis pas ennemi des plaisirs de l'ouvrier ; sa vie est dure : il achète cher le droit de se distraire. Le théâtre n'est pas mauvais par lui-même, et il trouverait

grâce devant ma théologie s'il était moral. A cette condition, le théâtre pourrait faire l'éducation des âmes ; en les accoutumant à des jouissances délicates, il les sevrerait des émotions grossières des sens ; il élèverait leurs idées ; il développerait leur sensibilité sans l'égarer ; il entretiendrait chez elles l'enthousiasme pour tout ce qui est grand par de saines maximes et par l'exemple de héros fictifs ou historiques qu'il ferait apparaître dans le drame. Le théâtre du siècle de Louis XIV n'est pas à l'abri de tout reproche ; je ne me charge pas d'arracher Molière des griffes de Bossuet : ses licences gâtent son génie. Racine et Corneille sont de meilleurs modèles ; si leurs chefs-d'œuvre avaient encore chez nous des interprètes, je ne défendrais pas à l'ouvrier d'aller les entendre, supposé qu'ils pussent lui plaire. Hélas ! nos lettrés eux-mêmes n'en veulent plus ; ils vont chercher aux Bouffes-Parisiens des divertissements moins nobles et plus en harmonie avec la sensualité des mœurs modernes.

Chez nous le théâtre a suivi le mouvement de la littérature. Au lieu d'élever le public jusqu'à lui, il s'est abaissé au niveau du public. Il a écrit pour l'amuser et il n'a reculé devant aucune de ses exigences. De là une décadence assez évidente pour n'être niée de personne. Je m'en

consolerais, si en se dégradant le théâtre ne tuait pas les âmes; il est un des piéges que l'ouvrier rencontre sur son chemin, surtout le dimanche. C'est à ce point de vue que je me place.

Le théâtre porte de graves atteintes aux principes. Rarement il met en scène l'amour légitime ; ou bien il en fait un rôle secondaire. Les émotions que donne cet amour sont douces ; mais aujourd'hui elles sont peu recherchées. L'amour coupable va mieux aux spectateurs blasés dont il réveille l'humeur joyeuse. Quand cet amour a pour lui la jeunesse, la beauté et l'esprit ; fût-il vieux et ridicule, si l'intrigue est bien conduite, si les péripéties se succèdent de manière à soutenir l'intérêt, si le dénouement tragique ou comique enlève les applaudissements, l'amour est amnistié ; non pas parce qu'il a pleuré mais parce qu'il a fait rire. La conclusion pratique de la soirée est qu'il faut passer du bon temps.

Le mariage n'est pas mieux traité ; la sévérité de ses lois est tournée en ridicule. Le théâtre a creusé à fond les misères de la vie conjugale. Il a reproduit tous les types connus du mari brutal et de la femme agaçante. Quand il a décrit des travers, quand il a exprimé des douleurs, dans des situations devenues into-

lérables, il ne prêche pas la vertu aux martyrs du foyer ; il leur donne la clef des champs. La consolation arrive sous la forme d'un élégant aux yeux bleus et aux sentiments héroïques, qui vient s'asseoir à la table de famille pour trahir l'hospitalité ; d'autres fois on va la chercher chez le voisin absent où un cœur incompris ne demande pas mieux que de charmer les tristesses de son veuvage provisoire. Ceci mène droit au crime et prépare la séparation de corps et de biens.

Certains philosophes soutiennent que la peinture des vices n'est pas chose immorale, parce qu'elle sert de repoussoir à la vertu et qu'elle porte à l'aimer. Je suis d'un avis contraire. Ce qui est périlleux est immoral : l'expérience démontre qu'on s'accoutume vite aux réalités les plus redoutables, qui trouvent dans la corruption de la nature humaine une complicité dont nous avons tous conscience. Peut-être pourrait-on défendre cette théorie, si les vices épouvantaient par les malheurs qu'ils causent. Au théâtre, le vice est heureux ; l'adultère forme d'assez bons ménages ; le jeu mène à la fortune ; le mensonge n'empêche pas d'arriver ; le fer et le poison ouvrent aux ambitieux la voie du trône. Après cela il est clair que la vertu est une duperie.

Le théâtre entretient les préjugés contre la

religion ; il immortalise des erreurs historiques, cent fois réfutées et toujours renaissantes. Une erreur dans un livre est un danger ; dans un journal le danger est plus grand ; dans le drame il est inévitable parce que l'erreur est vivante. Pour discréditer le célibat ecclésiastique aux yeux des foules, il suffit d'introduire un moine dans la pièce avec un certain rôle. Pour dénaturer l'Inquisition qui a rendu au moyen âge des services, malgré quelques abus trop exploités par la passion, il ne faut qu'allumer un bûcher sur la scène et y faire monter des hérétiques chargés de fers. Avec Lucrèce Borgia, on peut vouer à l'indignation publique non-seulement Alexandre VI, mais encore tous les papes, depuis saint Pierre jusqu'à Pie IX. La Saint-Barthélemy, qui n'est que l'usage du droit de légitime défense, devient aisément un assassinat juridique, avec la double signature des rois de France et des pontifes de Rome. Les dragonnades, fait discutable au point de vue de l'opportunité, ne pèsent pas seulement sur la mémoire de Louis XIV ; elles déshonorent l'Eglise catholique qui n'y est pour rien. Après cela soyez surpris que l'ouvrier, impressionné par ce qu'il a vu, sorte en déclamant contre la religion de sa mère, et aille donner des gages à l'impiété révolutionnaire !

Au théâtre les doctrines sont mauvaises : les tableaux y sont indécents, Je ne parle pas des décors qui éblouissent les regards, ni de la musique qui flatte les oreilles et énerve le caractère ; je parle des tableaux de chair qui s'exhibent dans les ballets. Les ballets sont devenus la partie saisissante du drame moderne ; ils sont l'amorce tendue aux plus indifférents; ils expliquent les recettes des directeurs, beaucoup mieux que l'intérêt du sujet et le talent des artistes. Personne ne va au théâtre avec des préoccupations littéraires. Un petit nombre d'amateurs vont chercher dans les partitions des grands maîtres des jouissances avouables, parce qu'elles viennent de l'esprit.

Est-il possible que des femmes poussent si loin le cynisme ? Les faiblesses intimes, qu'on ne peut pas justifier, se comprennent ; quand une femme a perdu sa vertu, il lui reste sa pudeur qui est un débris glorieux d'elle-même ; quand elle a exécuté un ballet au théâtre, elle n'a plus que la honte de son courage : toutes les fleurs qu'on lui jette ne suffisent pas pour la couvrir. Ce qu'on raconte est à peine vraisemblable et, en tout cas, ne saurait être répété ; on voudrait en douter; mais les photographies étalées dans les vitrines de nos grandes villes

apportent aux passants la preuve des désordres contemporains. Il faut détourner les regards de ces images impudentes qui continuent à la lumière du jour le crime de la nuit.

On s'étonne que des hommes graves aillent applaudir des danseuses presque nues ; on s'étonne qu'ils y conduisent leurs épouses dont ils ébranlent la vertu, et leurs filles qui ne savent comment cacher leur confusion. On s'étonne surtout que la censure ferme les yeux et laisse porter aux mœurs des coups qui rendent leur décadence irrémédiable. Le pauvre ouvrier qui moyennant vingt-cinq sous s'est procuré une contre-marque arrive au bout du festin ; les miettes qu'il ramasse sont assez chargées de sensualisme pour qu'il puisse s'en rassasier à en crever. Comme il sera fort ensuite pour résister aux entraînements de ses passions et aux invitations de ses camarades !

Le vaudeville est quelquefois écrit pour l'ouvrier. Quand il adopte la note du bas comique, il répond à l'instinct du grand nombre et il est couru. Le vaudeville, qui peut s'élever jusqu'à l'esprit le plus fin, descend alors jusqu'à l'argot le plus grossier; il est plein de sel : ce n'est pas même du sel de cuisine ; c'est du sel de mauvais lieu; il fait rire à gorge déployée ; il arrache des bravos frénétiques ; l'acteur est satisfait : le

moraliste l'est un peu moins. Ce peuple d'ouvriers, qui était venu après sa semaine se récréer pour son argent, laisse sur les bancs du théâtre les délicatesses de son âme, la poésie de sa langue et la modestie de sa tenue. Avec les mots à double sens dont il se souvient il empoisonnera la manufacture ; il fera rougir les jeunes filles ; il choquera les petits enfants au foyer domestique : il tirera de là pour lui et pour les autres, en attendant de venir renouveler sa provision le dimanche suivant.

Les empereurs romains, pour être agréables au peuple, lui accordaient des distributions de pain et des jeux de gladiateurs dans les arènes : un peuple soumis à un pareil régime était prêt pour toutes les servitudes. Je doute fort cependant que les fêtes du Colysée fussent plus pervertissantes que le théâtre moderne. Quoi qu'il en soit, si l'ouvrier cherche un passe-temps le dimanche, au lieu d'aller au spectacle, il fera bien d'aller à la ménagerie du boulevard : la vue des animaux le distraira. Le lion est majestueux ; le tigre est perfide ; l'hyène est sinistre ; le serpent se tord dans ses orbes gracieux ; le chien aboie ; le chat miaule ; l'oiseau chante, et le singe gambade. Ce tableau n'est pas sans agrément ; surtout il est sans péril. Les barres de fer dont les cages sont formées

mettent l'ouvrier à l'abri des dents et des griffes de tous ces monstres ; mais au théâtre rien ne le protége contre le cynisme des acteurs et les séductions des danseuses : les morsures du sensualisme sont plus terribles que celles des bêtes.

V

Quoique je ne me propose pas d'énumérer toutes les coutumes abusives que l'esprit du mal a substituées aux pratiques traditionnelles du dimanche, je ne veux pas finir sans signaler les inconvénients des trains de plaisir. A la vérité, ces trains sont rares en province : ils sont encore trop fréquents pour les intérêts moraux des populations. A Paris ils sont réguliers. Les compagnies de chemins de fer n'ont pas de religion ; elles ne connaissent que la marchandise transportable : que ce soit du blé, du vin, du foin, du guano ou de la chair humaine, peu leur importe ; il ne s'agit que de faire de bonnes recettes. Le dimanche, Paris leur fournit un stock de désœuvrés, impatients d'aller respirer l'air des champs : elles en profitent,

Le train de plaisir n'est pas économique, bien qu'il soit à prix réduit; il est l'occasion de dépenses de luxe qui dérangeront l'équilibre du

budget de famille pour plusieurs mois. Le train de plaisir n'est pas fréquenté par la partie la plus saine de la société; il s'y trouve des couples suspects ; les propos y manquent de convenance ; la tenue générale laisse à désirer : il voyage la nuit.

Le train de plaisir n'est pas dévot ; ordinairement il fait manquer la messe ; s'il laisse le temps de l'entendre, il en enlève l'envie : il porte à la dissipation.

Le train de plaisir arrache l'ouvrier aux douceurs de la vie de famille, et le jette sur tous les chemins de la perdition. Voici le café ; voilà le théâtre : ailleurs c'est pire encore. L'ouvrier a une liberté funeste parce qu'il est sans contrôle ; s'il était resté chez lui, il aurait eu une journée plus correcte.

Quand le train de plaisir draine nos campagnes et verse dans les villes des flots de paysans habitués à une vie simple et sans ornement, il a l'inconvénient de développer dans leur âme le goût des fêtes, du bruit, de l'éclat et de la parure. Quand ils rentrent dans leur ferme ou dans leur atelier, ils sentent la différence et ils souffrent ; leur imagination est obsédée de souvenirs qui deviennent des tentations, et leur font déserter leur condition, dans laquelle jusque-là ils avaient trouvé le bonheur. Ceci est très-grave.

Le train de plaisir pourrait se venger de mes critiques en me disant qu'il s'appelle quelquefois train de pèlerinage. Ici tout change. Je jette toutes les bénédictions de ma plume sur le train qui emporte dans l'espace les fils du Sacré-Cœur et de la Vierge Marie. Ils vont s'agenouiller dans les pieux sanctuaires ; ils vont prier pour l'Eglise et pour la France ; leurs cœurs sont purs ; leurs cantiques sont chastes ; leurs desseins sont généreux ; ils étaient bons quand ils partirent ; ils reviendront meilleurs, avec des convictions retrempées, avec un courage augmenté et des enthousiasmes qui, en se communiquant aux masses, les régénéreront et les rendront à Dieu et à la patrie. La vapeur commet tant de péchés que certains esprits semblent croire qu'elle est diabolique : ils vont trop loin. Mais elle a besoin de faire des bonnes œuvres pour trouver grâce aux yeux des chrétiens : les pèlerinages sont les jubilés du train de plaisir.

VI

Je ne veux pas tout maltraiter : on pourrait me prendre pour une mauvaise langue. D'ailleurs l'ouvrier n'est pas un moine ; le dimanche il faut lui assurer des plaisirs qui le délassent et ne le corrompent pas.

Le cercle catholique correspond à ses besoins : il a été créé exprès pour lui.

Au cercle, l'ouvrier trouvera de braves camarades avec lesquels il fait bon vivre ; les gens suspects ne s'y présentent guère : en tout cas, ils ne sont pas admis. Il y trouvera des salles aérées en été et chauffées en hiver, des cours spacieuses, des jeux, des livres amusants, un journal raisonnable, et une chapelle pour prier Dieu. Au cercle, la petite consommation est réglementée ; elle n'est pas interdite ; de temps en temps on y joue la comédie ; dans les grandes circonstances, on a de la musique, des chants, des tombola, et la présence des personnages les plus distingués de la cité. Le cercle est le palais de l'ouvrier : il lui offre gratuitement toutes les jouissances qu'il achèterait très-cher dans le monde, sauf le péché.

Je veux tout dire. Au cercle, l'ouvrier est exposé à rencontrer le prêtre : qu'il ne s'effarouche pas. Le prêtre est l'ami de l'ouvrier ; le plus souvent il est lui-même le fils de l'atelier : il y a grandi. Cette fraternité d'origine est déjà un lien entre deux cœurs faits l'un pour l'autre. Le prêtre qui sort des classes dirigeantes est prêtre avant tout ; il est heureux de mettre sa main consacrée dans la main vaillante de l'ouvrier. Au cercle, le prêtre exerce une influence discrète ; il

ne gêne la liberté de personne ; il ne fait pas de sermon ; devenu familier, il se mêle aux conversations et disparaît à temps ; on le sent : on ne le voit presque pas.

Le laïque chrétien qui préside aux récréations du cercle n'est pas plus terrible. C'est un avocat, un notaire, un négociant, un magistrat, un propriétaire : en tout cas, il comprend l'ouvrier. Il vient se reposer avec lui de ses fatigues ; il préfère sa société à celle de ses pairs ; il a quitté son foyer où il goûte tant de douceurs : le dévouement ne calcule pas ; il laisse tout pour faire le bien. Cet homme dont l'esprit de parti parle mal gagne à être vu de près : il est la preuve qu'on peut être riche sans être fier et égoïste.

La division est la plaie de la société moderne : la division est entretenue par la défiance qui augmente avec l'éloignement. Le cercle catholique est un pont jeté sur l'abîme entre des classes qui se regardent et se détestent parce qu'elles ne se connaissent pas. Le jour où l'ouvrier, affranchi de la tyrannie de la révolution, se rapprochera du prêtre et du bourgeois, il s'étonnera de ses préventions ; il regrettera ses violences. La paix se fera et elle sera signée au cercle catholique. Cet événement tant désiré et qui ne semble pas encore prochain sera la ré-

compense des efforts généreux auxquels nous assistons ; il sera le point de départ d'un avenir meilleur ; la patrie respirera : l'Eglise triomphera. Ceci arrivera un dimanche.

CHAPITRE XII

SAINT JOSEPH A BETHLÉEM.
LE DEVOIR POLITIQUE.

> Joseph vint de Nazareth en Galilée, à la ville de David appelée Bethléem, en Judée, pour se faire inscrire.
>
> (Luc, II, 4, 5.)

I

Il faut remonter le cours de la vie de saint Joseph. Pour suivre l'ordre des idées, j'ai réservé un fait qui est digne de notre attention, parce qu'il met en relief une nouvelle vertu de notre patriarche, et qu'il contient des enseignements de la plus haute importance.

César Auguste avait rendu un édit pour qu'il fût procédé au dénombrement des habitants de la Judée, alors réduite en province romaine, et au recensement des biens des particuliers. Cyrynus gouverneur de Syrie reçut la mission de faire cette opération cadastrale.

L'Evangile qui nous fonrnit ces détails ajoute

que *saint Joseph partit aussitôt de la ville de Nazareth qui est en Galilée, et vint en Judée, à la ville de David appelée Bethléem, parce qu'il était de la maison et de la famille de David, pour se faire enregistrer avec Marie son épouse qui était dans un état avancé de grossesse* [1].

Dans ce récit il n'y a pas trace de discussion ou de critique ; encore moins y trouve-t-on le plus faible symptôme de résistance. Saint Joseph se met en route avec une admirable simplicité : il va remplir le devoir politique. Son obéissance n'était pas sans mérite : l'édit portait la signature du vainqueur qui, pour être alors le maître de son pays, n'en était pas moins étranger à sa nationalité. Dans aucun temps le patriotisme ne s'est courbé sans douleur devant la loi du plus fort. Ensuite Nazareth était éloigné de Bethléem de plusieurs jours de marche. Pour franchir cette distance il fallait endurer des fatigues, faire des dépenses et peut-être courir quelque danger. Mais le juste n'envisage jamais les choses par ces côtés inférieurs ; il entend la voix de la conscience, et il va où elle le pousse. Nous savons que saint Joseph fut un époux fidèle, un père dévoué, un ouvrier vaillant, et un religieux observateur des prescriptions légales : maintenant il nous apparaît comme un bon citoyen.

1. Luc, II, 4, 5.

II

L'ouvrier a une double vie : la vie privée et la vie publique. Dans la première il fait son métier; dans la seconde il est homme d'état. Autrefois l'ouvrier vivait beaucoup dans sa maison ; il laissait à d'autres le soin des affaires générales; il n'était rien : ce n'était pas assez. Aujourd'hui sa prérogative s'est développée; on ne décide rien sans lui ; j'ignore si c'est toujours pour lui ; il est tout : la question de savoir si ce n'est pas trop serait indiscrète. Malgré les faits accomplis, et comme si les aspirations de nos contemporains n'étaient pas encore satisfaites, on ne cesse d'écrire sur les droits politiques de l'ouvrier, et l'on a soin d'en augmenter sans cesse la dose. Certains de ces droits sont incontestables ; mais l'ouvrier les connaît, puisqu'il les exerce ; il est donc inutile de lui répéter cette chanson. La sentiment du droit donne de la dignité ; il faut le développer dans les âmes qui ne l'ont pas ou qui l'ont perdu ; il faut l'entretenir avec soin chez celles qui l'ont conservé; le sentiment du droit est le ressort des caractères ; il prévient beaucoup d'abus, il fait reculer beaucoup d'audaces ; mais il y a des bornes à tout.

Les devoirs politiques correspondent aux

droits politiques. C'est une chose sainte et salutaire d'écrire et de parler sur le devoir. C'était là le thème préféré des anciens. Nous lui devons le beau traité de Cicéron sur *les Offices*. La Bible, qui est le plus admirable code politique qui existe, parle toujours des devoirs de l'homme; jamais de ses droits. Quel est le moraliste tant soit peu exercé qui ne s'incline devant cette méthode? Pour la blâmer il ne faut jamais avoir travaillé sur le cœur humain et en méconnaître toutes les lois. Quand on rappelle à l'homme ses devoirs, on l'arrache aux mesquines préoccupations de la personnalité et on le pousse au dévouement: alors tout est bénéfice pour la société. Hélas! le dévouement est devenu rare : nous mourons de son absence; on a bien mal choisi l'heure pour enivrer l'ouvrier de doctrines qui achèvent de tuer dans son âme des vertus déjà compromises et dont cependant nous ne pouvons pas nous passer.

Aux bonnes époques de l'histoire il est facile de connaître les devoirs politiques; il n'en coûte pas davantage de les remplir. Alors le bon sens public est en possession d'un certain nombre de principes acceptés de tous sans discussion, et qui sont la lumière de la conscience des citoyens. En même temps l'opinion qui les professe est compacte; il faut du courage pour les atta-

taquer, et c'est à pure perte : alors la société porte l'individu. Dans les siècles tourmentés c'est bien différent; rien n'est vrai, rien n'est faux; et successivement tout est vrai, tout est faux. Les esprits désemparés tourbillonnent dans la tempête; les courants les plus forts les entraînent : ils n'ont plus d'idées fixes où ils puissent se prendre. Çà et là on aperçoit, debout comme des colonnes dans le désert, des caractères indomptables qui possèdent la vérité et qui la gardent. S'agit-il de savoir quelle ligne il faut suivre? Alors ils sont embarrassés; impuissants à arrêter le mouvement fatal qui mène les peuples à l'abîme, ils sauvent leur honneur en s'ensevelissant dans leur défaite. Nous sommes à un de ces moments terribles. L'ouvrier introduit brusquement sur la scène a atteint sa majorité politique, tandis que sa minorité intellectuelle dure encore ; tiraillé en divers sens, il n'a pas la conscience de ses devoirs et il va la demander à ceux qui le conseillent mal. On sait assez ce qui arrive.

Je vais essayer, en me dégageant de l'esprit de système, de formuler un petit abrégé des devoirs politiques de l'ouvrier. Ce ne sera qu'un commentaire du quatrième commandement de Dieu : *Tes père et mère honoreras afin de vivre longuement.*

III

Le premier devoir de l'ouvrier citoyen est d'éviter en politique les idées absurdes. Au hasard de me déconsidérer à ses yeux, je lui dirai que les vieilles idées sont les meilleures : celles-ci sont éprouvées, car elles sont de tout le monde et non pas d'un parti ; un parti se trompe : il est impossible que tout le monde se trompe.

Il y a surtout deux questions sur lesquelles l'ouvrier doit avoir des idées saines, à savoir : l'autorité et la liberté.

L'autorité vient de Dieu. Cela ne veut pas dire que Dieu descend du ciel, pour prendre par la main monsieur un tel, en lui disant de gouverner la France. Dieu ne procède pas ainsi : il se sert du peuple pour désigner l'homme qui doit être au-dessus des autres. Cela fait, Dieu veut que l'élu du peuple soit maître et qu'on lui obéisse : c'est cette volonté de Dieu qui crée l'autorité.

Il va sans dire que le peuple ne peut pas renverser l'autorité qu'il a élevée la veille. Les enfants s'amusent quelquefois à fabriquer une statue avec de la neige ou de la terre glaise; après quoi ils la placent sur une éminence, et ils lancent contre elle des pierres, jusqu'à ce qu'ils

l'aient démolie. On conçoit que des écoliers emploient à ce jeu les vacances de la semaine. Il ne convient pas que le peuple traite l'autorité de la même façon.

On dit partout que le peuple est souverain. Il est souverain un quart d'heure, juste le temps d'aller voter et de rentrer chez lui. S'il veut encore s'appeler souverain quand le scrutin est dépouillé ; comme il voudra. Je ne lui disputerai ni ce titre, ni la fleur qu'il porte le dimanche à sa boutonnière : ces ornements ont le même prix et donnent les mêmes bénéfices.

Cependant j'y mets la condition que le souverain d'hier matin se soumettra aux ordres du souverain légitime. Celui-ci est unique de sa nature ; s'il y en avait deux, il y en aurait un de trop ; ils seraient exposés à se battre et personne ne pourrait les séparer. Par parenthèse ceci nuirait aux intérêts du commerce.

Les charlatans se plaisent à embrouiller les questions les plus simples pour abuser les bonnes gens : c'est ainsi qu'ils prétendent que le droit divin dévore le droit du peuple. C'est comme si l'on disait : Tant qu'il pleuvra, qu'il fera du vent et que le soleil luira, les jardiniers ne pourront pas cultiver leurs choux. En quoi, s'il vous plaît, la pluie, le vent, le soleil empêchent-ils les jardiniers de faire leur métier?

Mais que deviendraient-ils si ces éléments leur manquaient? Les charlatans ont inventé des mots pour épouvanter les imbéciles ; ces mots ressemblent aux hommes de paille au milieu des petits pois afin d'écarter les oiseaux. Je m'engage à donner les explications les plus claires à ceux qui me les demanderont. Aujourd'hui j'ai autre chose en tête.

L'autorité est nécessaire dans le monde ; voilà pourquoi Dieu l'a créée. C'est l'autorité qui fait régner l'ordre, qui protége la propriété et les personnes ; sans elle les voleurs et les assassins foisonneraient.

On trouve l'autorité partout. Les rois président aux destinées des empires ; le père de famille dirige sa maison ; le patron son atelier. Les animaux imitent l'homme. Les abeilles ont une reine : aujourd'hui elles pourraient se contenter d'une présidente, pour se mettre à la hauteur des institutions modernes ; mais ça ne change pas le fond des choses.

L'autorité est instituée pour favoriser les bons et pour punir les méchants. Qnand elle remplit sa mission, elle est digne d'éloge. Les méchants n'ont pas le droit de se plaindre: ils n'ont que celui de devenir sages.

Quand l'autorité est exercée par un seul homme, selon les lois, la patrie ne s'en porte

pas toujours plus mal ; quand elle est exercée par les meilleurs, la patrie s'en tire ; mais quand tout le monde s'en mêle, elle est plongée dans l'anarchie. Tant il est vrai que pour avoir une bonne république, il faut que les uns commandent et que les autres obéissent !

Le meilleur gouvernement n'est pas sans imperfections. Gouverner est un métier difficile : c'est une injustice d'exiger que l'homme qui le fait ne se trompe jamais. Ceux qui le critiquent ne sont pas désintéressés ; s'ils sont appelés à le remplacer, ils tombent dans des erreurs plus graves que celles qu'ils lui reprochaient.

Il faut se garder de faire des révolutions pour guérir les abus, à moins qu'ils ne soient intolérables. Le fabuliste raconte qu'un jour les grenouilles demandèrent un roi : celui qu'on leur donna parut trop pacifique : sur leurs réclamations, il en vint un autre qui les croqua toutes.

De celui-ci contentez-vous ;
De peur d'en rencontrer un pire.

Il ne faut pas confondre l'autorité avec la tyrannie. La tyrannie consiste à fouler les lois aux pieds, pour se livrer à tous les caprices de l'orgueil et se jouer des droits des citoyens. Si un honnête ouvrier était contraint de fermer sa boutique ; si on lui confisquait sa vigne ; si on

l'envoyait à Cayenne sans jugement, ce serait autant de cas de tyrannie. Mais quand la police met la main sur les mauvais sujets qui volent, qui tuent, qui conspirent, qui troublent le repos public, qui gâtent les mœurs par leurs discours et leurs exemples ; ce n'est pas tyrannie. L'autorité fait ce qu'elle doit : la haine de ceux qu'elle frappe l'honore.

La liberté est un problème qui provoque d'ardentes luttes et divise les esprits. On ne s'entend pas. Les uns ne savent pas ce qu'ils disent ; ils ont toutes les chances d'être crus, parce qu'ils flattent les passions. Les autres possèdent la matière ; ils convertissent peu d'hommes, parce qu'ils prêchent des vérités désagréables. Je me garderais bien de promener l'ouvrier à qui je m'adresse à travers les paperasses d'un procès interminable. Je ne lui présenterai qu'une observation, avec la certitude que son bon sens l'acceptera.

Il y a dans ce monde le bien et le mal. Le bien c'est ce que Dieu ordonne, ce que la conscience dicte, ce que l'opinion des honnêtes gens approuve et ce que l'autorité politique doit protéger. Le mal est le contraire du bien.

Or je dis que l'homme possède, de droit naturel, la liberté du bien ; nul, fût-il roi ou pape, ne peut la lui ravir. Cette liberté est le principe

de sa dignité et de son indépendance ; quand il la perd, il est martyr de la force ; quand il la vend, il est un misérable. En vertu de ce principe, l'homme a la liberté, je veux dire le droit, de pratiquer la religion véritable, d'en affirmer les doctrines par la parole et par l'écriture ; il a la liberté d'enseigner les maximes d'une saine politique qui rendent les peuples heureux ; il a la liberté d'élever ses enfants, de faire marcher sa maison, de cultiver son champ et d'en manger les fruits ; il a encore la liberté de faire ou de ne pas faire ce qui ne porte préjudice à personne et que les lois divines ou humaines n'ordonnent ni ne défendent. En conséquence l'homme peut travailler ou se reposer, voyager ou rester chez lui, vendre ou acheter, s'habiller de fin lin ou de toile grossière, lier des amitiés ou vivre solitaire, s'adonner à l'industrie ou la science, faire des montres ou construire des moulins à vent. Ici il ne dépend que de son libre arbitre ; il ne s'inspire que de ses goûts et de son intérêt.

Certes voilà un vaste champ ouvert devant la liberté de l'homme.

Mais l'homme n'a pas la liberté, je veux dire le droit, de faire le mal. Il ne peut ni propager, ni pratiquer une religion de sa fabrique. Est-ce que toutes les religions sont vraies ? Il ne peut pas débiter toutes les utopies qui lui passent

par la tête; il ne peut pas écrire dans un livre ou dans un journal, des choses qui offensent le sens commun et les vérités sur lesquelles la société repose ; il ne peut pas lever des écoles pour y corrompre la jeunesse; il ne peut pas bâtir des théâtres pour y outrager les mœurs; il ne peut pas faire des émeutes; il ne peut pas exciter les ouvriers contre les patrons et amener des grèves; il ne peut pas piller la fortune des particuliers, ni celle de l'Etat; il ne peut pas démolir les églises, brûler les palais avec du pétrole, arrêter les bons citoyens et fusiller ceux qui lui sont suspects. Cette liberté-là est la liberté du crime ; même quand elle est octroyée par des gouvernements aveugles, elle n'est pas un droit. Tout cela est simple ; si l'on voulait y mettre une once de bonne foi, il y a longtemps que nous serions tranquilles ; mais cette doctrine ne fait pas le compte des révolutionnaires: ils tiennent à la liberté du mal : on sait assez pourquoi.

Certes les révolutionnaires deviennent raisonnables lorsqu'il s'agit de leur autorité : ils le sont presque trop, car ils ne supportent guère une opposition. Dans le ménage, ils ne reconnaissent pas à leur femme la liberté de penser autrement qu'eux; encore moins celle de les ruiner, de les déshonorer ou de les battre ; ils n'admettent pas

que leurs enfants puissent leur résister ou leur répondre des impertinences, ou mépriser leurs cheveux blancs ; ils ont des procédés sommaires pour que le dernier mot leur reste. Le joli ménage que celui dont le libéralisme serait la loi !

Si les révolutionnaires ont des ouvriers à leurs ordres, ils ne sont pas plus tendres : ils ne supportent ni les insolents, ni les fainéants, ni les meneurs, ni les voleurs, ni les espions ; ils font prompte justice des abus qu'ils constatent. Les intérêts bien entendus de l'atelier ne s'accommodent pas de la liberté laissée à chacun de faire ce qui lui plaira.

Même dans le sein du parti auquel ils appartiennent, on professe d'autres maximes. Là, l'autorité est absolue : il n'y a qu'une manière de parler, de penser et d'agir ; toute dissidence est un crime qui provoque une prompte répression : l'exil est la plus douce. A tout prix il faut de la discipline : le succès en dépend.

Les révolutionnaires me répondront que je compare des choses qui n'ont aucun rapport. Je compare des sociétes entre elles ; et quoiqu'elles ne soient pas identiques, elles sont assez semblables pour que je défie mes contradicteurs d'échapper au reproche mérité d'inconséquence, en ayant ainsi, en matière de gouvernement, deux poids et deux mesures.

IV

C'est beaucoup d'avoir des idées saines en politique, par le temps qui court ; il faut encore les mettre en pratique. L'ouvrier chrétien tiendra à honneur d'être un bon citoyen : il respectera ceux qui sont dépositaires de la puissance publique ; il verra briller sur leur front le rayon d'en haut et il s'inclinera devant leurs arrêts comme devant ceux de Dieu même ; il ne les jugera pas avec passion ; il ne portera pas envie à leur supériorité ; il ne les rendra pas toujours responsables des maux qu'il endure ; il ne conspirera pas contre eux.

L'ouvrier chrétien observera les lois, que je suppose justes, même quand les hommes de son opinion ne les auront pas faites. S'il lui est permis d'en désirer de meilleures, il laissera au temps et à la sagesse des législateurs le soin de les introduire. En attendant, il se soumettra à celles qui existent : il paiera l'impôt ; il fera les corvées ; il accomplira le service militaire : le tout en conscience et non par crainte des châtiments, ce qui est l'obéissance des esclaves.

Non content d'observer les lois, l'ouvrier chrétien aura l'amour de son pays. Il le prouvera

en usant de ses droits de citoyen pour défendre l'ordre menacé et préparer de loin le triomphe de la bonne cause. L'indifférence, qui est un péché en religion, est une faute en politique. Ceci est surtout vrai dans les siècles de lutte comme le nôtre. Les méchants sont à l'œuvre: les bons ne doivent pas rester assoupis.

L'ouvrier chrétien ira toujours au vote. Il votera pour le plus honnête homme de sa circonscription ; il se souviendra qu'un ennemi de l'Eglise, sous quelque déguisement qu'il se cache, est rarement un honnête homme. S'il est conseiller municipal, il sera pour les mesures qui favorisent les intérêts moraux de la commune; il accordera les fonds nécessaires à l'entretien des édifices religieux ; il ne disputera pas au clergé les suppléments qui lui sont alloués ; il ne fera pas la guerre aux écoles congréganistes: il sera conservateur, dans le sens élevé de ce mot.

L'ouvrier chrétien a d'autres moyens de démontrer son patriotisme : un des plus éloquents consiste à se contenter de son sort. Son rang est modeste ; cependant il est entouré de la considération que ses vertus méritent. Il a sa part dans les avantages de la vie sociale : la loi qui protége tout citoyen s'étend jusqu'à sa personne ; l'inviolabilité des propriétés lui

assure la jouissance paisible de sa maisonnette ; la prospérité du commerce lui donne du travail et des denrées à bon marché ; la gloire nationale, qui luit pour tout le monde, se lève sur sa tête et réjouit son âme généreuse. Quand on parle d'une classe sacrifiée, dans une société chrétienne, on ne sait pas ce qu'on dit.

Cependant il faut convenir que les lots ne sont pas les mêmes pour tous. Il y a une catégorie d'hommes dont le patriotisme, d'ailleurs incontestable, est singulièrement aidé par les fonctions qu'ils remplissent, par les gros traitements qu'ils palpent, et par les influences qu'ils exercent autour d'eux. Ceci n'est pas une critique ; le talent, la fortune, les services rendus, enfin la nécessité expliquent les supériorités. Toujours est-il que le pauvre ouvrier est un peu moins bien traité ; mais son patriotisme n'en est que plus beau, parce qu'il est relevé par le désintéressement. Ce citoyen obscur qui vit de son métier, qui ne cherche querelle à personne, qui n'a jamais de comptes à régler avec la police, qui souffre sans se plaindre et qui se console en pensant à Dieu, est une des forces vives du pays : il ressemble à ces pierres ensevelies dans les fondements d'un édifice, qu'on ne voit pas et qui sont la dernière raison de sa solidité.

L'ouvrier prétentieux est un type désagréable. C'est un grand patriote ; il le dit et je ne sais s'il faut le croire. Au fond de sa boutique il crève d'envie; il aboie après les abus, du matin au soir ; sa voix bien timbrée ne se fatigue pas à cet exercice; il a dans son tiroir une constitution toute prête, qui est destinée à procurer le bonheur du genre humain dans les vingt-quatre heures; il se fâche parce que l'on ne veut pas l'écouter : c'est un génie méconnu et un cœur qui ne demande qu'à se dévouer. Les révolutions, qui chez nous sont fréquentes, lui fournissent plusieurs fois dans sa vie l'occasion de se démontrer. Dès qu'il a ceint l'écharpe, il rédige des arrêts grotesques dont les fautes d'orthographe défraient pendant trois semaines les chroniques amusantes des journaux de France. Plût à Dieu qu'il n'offensât que la grammaire ! Hélas ! son passage aux affaires laisse d'autres traces. Les administrateurs qui lui succèdent ont beaucoup de peine à réparer les désastres de ce citoyen qui n'a pas eu le temps d'en causer de plus graves. Un pays qui possède de pareils patriotes doit s'attendre à des jours mauvais. Des goûts, dit-on, on ne dispute pas ; mais entre les deux ouvriers dont j'ai décrit la figure, mon choix est fait.

V

Je signale à la défiance de l'ouvrier chrétien l'embaucheur politique, certains journaux et la franc-maçonnerie.

L'embaucheur est un officier de recrutement, au service de la révolution. Il correspond avec les comités dirigeants ; il est chargé de parcourir une zone déterminée, au profit de la cause ; il a les qualités requises pour son emploi : il sait tromper la vigilance des maires ; il échappe aux poursuites des gendarmes ; il déguise sa mission ; il cache les imprimés clandestins, quand il ne distribue pas ouvertement des écrits estampillés qui préparent son succès. On sait d'ailleurs de quels moyens de séduction il dispose.

Souvent on peut mesurer la moralité d'une doctrine politique à celle de l'homme qui la propage. Que l'ouvrier chrétien suive cette méthode, s'il ne veut pas étudier en détail le fond du sac.

L'embaucheur révolutionnaire manque de temps en temps de conviction ; il fait trafic de l'opinion régnante : il en a servi plusieurs dans sa vie. Il n'est pas riche, ses bottes l'insinuent ; quand il est bien mis, il faut s'assurer que ses

habits ne sont pas hypothéqués. S'il est médecin, il n'a pas de malades ; s'il est avocat, il n'a pas de clients ; journaliste, il n'a pas d'emploi ; professeur d'utopies en plein vent, il lui reste la place publique pour les débiter. Avant tout, il aspire au bien-être. D'autres fois, l'embaucheur a été riche ; il a tout perdu dans des entreprises hasardeuses, si ce n'est pas autrement ; il en veut à la société du malheur qui le frappe, et il cherche dans le désordre l'occasion de se compenser : alors il est encore plus âpre dans la poursuite de la fortune dont il connaît les douceurs. Quand l'embaucheur est riche, il ne court pas les marchés et les foires ; il se tient avec gravité derrière un subalterne ; il ne cherche pas l'argent qu'il possède, mais les honneurs dont il est avide et qui semblent le fuir. Il ne veut pas mourir sans être député : ses prétentions ne sont pas toujours aussi modestes. L'hypothèse la moins défavorable à la dignité humaine est celle d'un embaucheur monomane qui croit à ce qu'il dit, quoique ce qu'il dit soit absurde. Ce cas est rare.

Au demeurant, l'honorabilité fait souvent défaut à l'embaucheur : il connaît les cours d'assises ; il a grisonné dans les prisons ; il se pose en martyr, parce qu'il a souffert pour cause politique ; mais outre qu'il y a la politique

des misérables, il a subi des condamnations d'un autre genre. Il affiche son impiété haineuse ; il ne cache pas l'irrégularité de ses mœurs ; il est antipathique aux gens comme il faut ; il a du goût pour la canaille. On pourra citer des noms propres, pour prouver que ce portrait est une calomnie : ce sont des exceptions qui confirment la règle.

Les opinions propagées par de tels apôtres valent peu.

Le journal est un autre engin également redoutable. Je ne suis pas l'ennemi du journal en lui-même ; cependant s'il n'existait pas, je ne l'inventerais pas : je lui préfère le livre. Puisqu'il est un fait social inévitable, on peut exiger qu'il serve de véhicule aux idées saines et qu'il ne soit pas un bélier de destruction entre les mains des pervers. J'ai décrit ailleurs [1] l'organisation de la propagande révolutionnaire ; le journal en est un élément considérable et qui mérite d'être mentionné à part.

Le journal destiné à l'ouvrier sort d'une officine suspecte. Il sent le vin ; mais il exhale d'autres odeurs ; il n'est pas savant ; il n'est pas moral ; il n'est pas loyal ; il n'est pas poli. Ceux qui le rédigent connaissent la clientèle, et savent ce qu'il faut lui servir. Ils peuvent fausser la phi-

1. Chapitre V, *de la Famille.*

losophie, inventer l'histoire, outrager Dieu, dénoncer son Eglise, calomnier les morts et flétrir les vivants ; pourvu qu'ils émettent des paradoxes énormes, qu'ils emploient les gros mots, qu'ils flattent la bête humaine, qu'ils bafouent tout mérite, qu'ils éclaboussent toute supériorité, ils sont goûtés. Leur journal est un cours complet d'ignorance, de cynisme, de sottise, de haine aveugle, d'aspirations féroces et d'espérances hideuses. C'est le pain quotidien de l'ouvrier.

L'ouvrier qui lit ce journal le croit : il le croit aveuglément, comme le Turc croit le Coran. Il ne se défie pas ; il ne raisonne pas ; il ne compare pas ; il ne consulte pas ; il ne se souvient pas des déceptions de la veille : il croit. Le fanatisme, qu'on supposait détruit par les lumières de la civilisation, renaît dans l'âme du malheureux ouvrier qu'on égare. Il dira ce que son journal lui enseigne ; il ira où son journal le pousse ; il fera ce que son journal lui conseille. Ce journal est devenu son évangile.

Le journal honnête a tort : il est réactionnaire, monarchiste et clérical. C'est le journal des propriétaires, des patrons, des fonctionnaires, des curés, en un mot, de tous les ennemis du peuple. Quand on l'offre à l'ouvrier, il le refuse ; s'il le lit, il le méprise ; quand son parti arrive au pouvoir, il en demande la suppression.

Il est bien difficile de faire revenir l'ouvrier des préventions que lui a inspirées le journal révolutionnaire. Il est très-regrettable que des écrivains consacrent leur talent à empoisonner ainsi des âmes sans défense. On ne conçoit pas la tolérance des lois qui les laissent faire. L'ouvrier chrétien est averti : qu'il évite le piége.

Reste la franc-maçonnerie.

Il y a peu d'ouvriers qui n'en aient entendu parler : peut-être n'y en a-t-il pas un seul qui sache ce qu'elle est, même parmi ceux qui lui appartiennent. Ce n'est pas surprenant puisqu'elle est un mystère.

Le franc-maçonnerie n'est pas une société secrète, dans le sens que les jurisconsultes attachent à ce mot ; mais tout en étant en règle avec la loi, elle cherche à dérober à la connaissance du public ses rites, ses fêtes, son organisation, ses chefs, ses adeptes, ses moyens d'action, et surtout le but qu'elle poursuit. Elle a son catéchisme, sa langue, ses signes, ses heures de réunion, ses initiations : ce vaste système est impénétrable aux profanes. Elle se donne comme une société de bienfaisance : ce titre n'est qu'une enseigne destinée à tromper les naïfs.

Le mystère dont la franc-maçonnerie s'enveloppe la rend justement suspecte. *Celui qui fait le bien se montre au grand jour ; il ne craint pas*

de manifester ses œuvres, car elles viennent de Dieu. Le méchant au contraire fuit la lumière, parce qu'elle révèle ses iniquités [1]. Il est digne de remarque que les oiseaux de nuit sont des oiseaux de proie. Que l'homme pris individuellement voile sa bienfaisance, à la bonne heure : la discrétion lui donne plus de prix : l'Evangile veut *que notre main gauche ignore ce que donne notre main droite* [2]. Une institution n'a pas les mêmes motifs de cacher la sienne ; une institution est dispensée d'humilité, parce qu'elle n'est personne ; seulement elle est tenue au bon exemple. L'Eglise qui s'y entend nous dit de cacher nos bonnes œuvres; mais elle ne se cache pas : la visibilité est un de ses plus éclatants caractères ; elle veut être vue, discutée et jugée : sans doute qu'elle ne craint pas l'examen.

Malgré ses précautions la franc-maçonnerie est connue ; on en a écrit l'histoire avec les matériaux qu'on est parvenu à lui dérober et avec ceux que les déserteurs ont fournis. Elle n'a pour dérouter la conscience sociale que la ressource de ses transformations successives qui ne changent rien à son fond originel. Fille des anciens hérétiques [3], elle en continue les traditions, en les adaptant aux époques qu'elle traverse.

1. S. Jean, III, 20, 21. — 2. Matthieu, VI, 3. — 3. Les Gnostiques.

La franc-maçonnerie honore le grand architecte de l'univers, qui n'est autre que la nature; elle nie le Dieu véritable : son Dieu c'est le mal; elle a la haine de l'Eglise; elle la traque sur tous les rivages, parce qu'elle est le plus grand obstacle à ses desseins; elle en veut surtout au pontife romain qui résume, par ses prérogatives et par son influence, l'œuvre de Jésus-Christ. Elle aspire à être une église qui prendra la place de l'ancienne : son rêve est de gagner un pape pour le mettre à sa tête. Ceci paraîtrait incroyable, si les preuves n'en étaient pas partout. Elle est l'ennemie née de l'autorité politique, quand elle ne la dirige pas; elle laisse régner les rois qui obéissent à ses ordres; elle renverse ceux qui la combattent, ou qui ne font pas assez bien ses affaires. La révolution éclate dans les pays qu'elle désigne : elle lui dicte son programme; elle lui donne la liste des victimes; elle est le feu central qui, en dilatant ses vapeurs, détermine des tremblements de terre. Elle se pique de vertu ; on sait cependant qu'elle est un antre de débauches : les mystères des peuples païens lui servent de modèle. Non contente d'outrager la morale dans ses conciliabules nocturnes, elle en prépare la ruine dans les mœurs. En résumé, elle assassine les rois, et elle corrompt les âmes : elle manie également le poignard et le poison.

Telle quelle, la franc-maçonnerie compte beaucoup d'honnêtes gens parmi ses fidèles ; elle les distribue sur les bords de son cratère, pour mieux dissimuler l'abîme qu'elle creuse sous les pas des nations ; elle s'en sert comme d'un appât, afin d'attirer à elle les cœurs généreux. On ne peut pas expliquer autrement que par l'illusion l'attitude d'un certain nombre d'hommes ; ils sont les instruments d'une pensée satanique, organisée à plusieurs degrés et dont un petit nombre possède l'énigme. Le rôle de dupe n'est pas glorieux ; celui de complice est coupable, alors même qu'on invoque la bonne foi.

L'ouvrier est moins intéressé que d'autres à prendre du service dans les rangs de la franc-maçonnerie. Il ne peut pas prétendre aux grades supérieurs, réservés à de plus puissants que lui, ni aux avantages sociaux qu'ils procurent. Il ne saura jamais ce qu'on dit au Grand Conseil ; étranger aux affaires de l'Ordre, il restera à la porte comme un valet : on ne pensera à lui que pour les bas offices, ou lorsqu'il y aura un danger à courir. Il me semble que l'Eglise traite ses enfants avec plus de délicatesse. Si l'ouvrier va chercher dans la franc-maçonnerie un morceau de pain pour ses vieux jours, qu'il prenne garde de se nourrir d'un pain maudit. L'Eglise a du pain aussi pour ses pauvres ; mais ce pain, qui est

celui de l'amour, ne déshonore pas celui qui le reçoit ; il n'empoisonne pas celui qui le mange.

Les avertissements de l'Eglise n'ont pas manqué à l'Europe chrétienne, depuis plus d'un siècle. Les papes, qui sont des sentinelles vigilantes, non contents de donner l'alarme aux imprudents, ont révélé les secrets criminels de la secte, avec une autorité qu'aucune autre n'égale. Ils ont porté des jugements identiques qui ne laissent aucune place à l'indulgence ; et, pour que leurs arrêts ne fussent pas dérisoires en étant sans sanction, ils ont lancé des anathèmes dont les libres-penseurs peuvent rire, mais que les catholiques doivent craindre et écouter avec tremblement. Clément XII, Benoît XIV, Pie VII, Léon XII, Pie IX ont dit assez haut qu'on ne saurait être catholique et franc-maçon. Dès lors la cause est finie ; il faut se soumettre.

VI

Je viens de dire que l'ouvrier chrétien doit remplir le devoir politique. Maintenant je lui conseille de ne pas faire de la politique. Le devoir politique consiste à accomplir ce que la loi prescrit et ce que le patriotisme commande. Faire de la politique signifie se mêler avec ardeur aux luttes des partis. En règle générale,

l'esprit de parti est mauvais : c'est un signe inquiétant. *Le royaume divisé contre lui-même sera désolé* : assez ordinairement il en meurt. Quand la patrie est atteinte de ce mal terrible, il faut prier pour elle.

Cependant tous les partis n'ont pas raison : il faut bien se garder de juger de leur valeur par le nombre d'adeptes qu'ils comptent. Les multitudes sont sujettes aux entraînements: ceux qui flattent leurs passions, et ne rougissent pas de leur donner des espérances qu'ils savent bien être irréalisables, les mettent très-vite de leur côté. C'est là une gloire facile qu'on acquiert en mentant.

A la même heure, la bannière de la vérité est désertée ; on ne voit groupées autour d'elle que des âmes d'élite qui forment une minorité imperceptible et méprisée. La vérité est quelquefois vaincue dans ce monde : c'est un motif de plus pour lui rester fidèle.

L'ouvrier chrétien saura s'orienter dans la mêlée des opinions confuses. Il suivra le part qui marche avec le plus de sincérité derrière la croix de Jésus-Christ. La croix est plantée sur le chemin de l'honneur ; c'est elle qui a sauvé le monde : seule, elle peut rendre aux sociétés malades la santé qu'elles n'ont plus.

1. Matthieu, XII, 25.

Mais en restant à son poste, et toujours prêt à défendre les bons principes, l'ouvrier chrétien ne mettra pas le pied sur le terrain brûlant de la politique. C'est un dur métier que celui-là : certains hommes y sont condamnés ; il faut les admirer ou les blâmer, selon le rôle qu'ils jouent : dans les deux cas, il faut les plaindre. Heureux ceux qui peuvent vivre loin de ces orages. L'ouvrier qui se jette dans le mouvement croit se donner de l'importance : au fond, il perd son repos, il court des risques, et quelquefois il paie cher son courage. A quoi bon ? Il contribue à entretenir dans le pays la fièvre des idées ; il ne lui procure aucun sérieux avantage. Mieux vaut pour lui se tenir au fond de son atelier, et laisser à d'autres le soin périlleux de la chose publique.

En temps de suffrage universel, on n'est pas toujours maître de s'isoler des affaires : cependant on peut éviter les volcans.

CHAPITRE XIII

SAINT JOSEPH AU MILIEU DES ÉPREUVES. LA DOULEUR.

Un instant il songea à quitter Marie en secret.
(MATTH., I, 19.)

Il n'y avait pas de place pour eux dans l'hôtellerie.
(LUC, II, 7.)

Marie enveloppa Jésus dans des langes et elle le coucha dans la crèche.
(LUC, II, 7.)

Cet enfant sera un signe de contradiction... Un glaive de douleur transpercera votre âme.
(LUC, II, 34, 35.

Levez-vous, prenez l'enfant et la mère. et fuyez en Égypte.
(MATTH., II, 13.)

Mon fils, pourquoi avez-vous agi ainsi ? Votre père et moi, nous vous cherchions depuis trois jours, le cœur plein d'angoisses.
(LUC, II, 48.)

I

Ce modeste ouvrier qui vivait sans bruit à Nazareth, et dont j'ai raconté l'histoire, l'Evangile à la main, était certainement l'homme le plus vertueux de son temps. Fût-il le plus

heureux? Si le bonheur consiste dans l'amour de sa condition, dans le détachement des biens que le monde recherche avec avidité, et dans le témoignage d'une conscience sereine, parce qu'elle est fidèle à Dieu, saint Joseph le connut mieux que personne. Si l'on définit le bonheur l'absence d'épreuves, saint Joseph ne doit pas être mis au nombre des heureux. La piété fut sa première gloire ; l'épreuve fut la seconde.

Les amis de Job ne comprenaient pas cette association d'idées; ils disaient à l'infortuné patriarche, assis sur le fumier : Tu souffres, donc tu es coupable. La philosophie qui unit la vertu et le bonheur, n'est pas absurde : au commencement il en était ainsi. Un jour l'harmonie maintenant brisée entre ces deux choses saintes se rétablira ; l'humanité est dans une parenthèse ouverte par le péché et qui ne se fermera qu'au ciel. Ici le raisonnement des sages d'Arabie est en défaut. Il faut dire : Tu souffres, donc tu es grand. C'est à la condition de souffrir dignement,

Saint Joseph traversa toutes les épreuves de la vie. Il ressentit au fond de son cœur des tristesses intimes, d'autant plus cruelles que son amour envers Marie était plus élevé, et que, ne pouvant les confier à d'autres, il était obligé de les dévorer en silence. Il fut pauvre ; on sait

que sa pauvreté alla jusqu'à la détresse. L'enfant divin dont il était le père nourricier naquit dans une étable ; une crèche fut son berceau. Il ressentit les dédains que l'on n'épargne jamais aux petits, surtout dans les mauvais siècles ; il ne put pas trouver place à l'hôtellerie de Béthléem, sans doute parce qu'il ne pouvait pas en payer le prix. La prophétie du vieillard Siméon lui découvrit la destinée de Jésus ; il vit les horizons sanglants du calvaire ; s'il ne devait pas accompagner Marie au pied de la croix, le glaive de douleur qui transperça l'âme de la Vierge fit à la sienne une blessure anticipée qui saigna jusqu'à sa mort. Pour échapper à la persécution d'Hérode, il prit le chemin de l'exil ; sur la rive étrangère il ressentit la mélancolie de l'absence et le martyre des délaissements ; son retour dans la patrie ne fut pas sans amertume. Une année, il avait perdu Jésus, aux fêtes de Pâques ; pendant trois jours, il erra sur les chemins de Judée, demandant son trésor à tous les sentiers et à tous les passants : il fit ainsi l'apprentissage des séparations, toujours pénibles pour ceux qui se sont aimés.

Au milieu des tribulations de saint Joseph, deux circonstances se dégagent, également touchantes et remplies d'enseignements utiles,

La première c'est le rôle de l'ange du Seigneur qui n'abandonne pas le juste et lui apporte, à l'heure de l'épreuve, la lumière et la consolation qui l'aident à ne pas succomber. L'ange explique à saint Joseph le mystère de l'Incarnation et calme ses mortelles angoisses ; il lui donne le signal du départ pour l'Egypte, quand les soldats d'Hérode sont en route pour Béthléem ; il lui apporte la nouvelle de la mort du roi impie et l'assure qu'il peut, sans courir aucun risque, regagner Nazareth. Le ciel est ouvert sur la tête de l'humble ouvrier : il lui envoie des messages qui l'honorent et le sauvent.

La seconde circonstance à noter, c'est la soumission tranquille de saint Joseph aux ordres qu'il reçoit d'en haut. Il est dans la main de Dieu : il se plaît à se laisser remuer par cette main puissante et bonne qui porte l'univers, et à laquelle aucun être n'échappe. En s'abandonnant ainsi à une action supérieure, il fait un bel acte de foi qui rappelle celui d'Abraham ; il en a les bénéfices, puisqu'il sort victorieux de tous les combats. Il nous invite à les partager avec lui, si nous voulons marcher sur ses traces.

II

L'oiseau est né pour voler et l'homme pour souffrir [1]

L'ouvrier est trop persuadé qu'il est seul à souffrir sur la terre ; s'il regarde le riche avec tant d'envie, c'est qu'il le croit en possession du bonheur parfait : ce n'est qu'un mirage. S'il lui était donné de pénétrer les mystères de sa vie intime ; si seulement il devenait pour vingt-quatre heures le confident de ses pensées ; il pourrait se convaincre par lui-même que le bonheur ne loge pas chez lui. Du reste il y a un certain nombre de douleurs communes à tous les états, et qui ne peuvent pas se cacher sous le voile de la discrétion. Le riche n'est pas à l'abri de la tristesse : peut-être même que celle qu'il ressent est privilégiée. Quelles que soient les apparences, il est souvent sevré des joies domestiques ; son sommeil est troublé et son réveil sans espérance ; la coupe qu'il vide chaque jour à sa table empoisonne ses entrailles et son cœur ; la jouissance exagérée multiplie ses infirmités ; l'argent dont il dispose ne le sauve pas de la mort : elle vient pour lui comme pour le pauvre, plus cruelle encore, *parce qu'elle le sépare de l'abondance de ses biens* [2].

1. Job, v, 7. — 2. Ecclés., XLI. 1.

C'est bien peu connaître l'homme de croire qu'il peut trouver le bonheur dans la fortune. Il n'en a jamais assez pour satisfaire des désirs qui se dilatent sans cesse ; quand par hasard il en est embarrassé, la satiété s'en mêle ; elle lui compose un malaise mortel qu'il faut avoir éprouvé pour le comprendre. Ce n'est pas le moindre signe de notre grandeur que l'impuissance où nous sommes de trouver le bonheur dans les grossières émotions de la matière. Dieu venge son œuvre et la gloire qui lui en revient, en versant sur nos plaisirs coupables des désolations qui tôt ou tard nous forcent à nous dégager de leurs étreintes. Salomon avait goûté toutes les voluptés de l'autorité, de la science, de la gloire et du faste, sans compter celles du péché. Devenu vieux, ce monarque sans rival jeta les yeux sur son royaume ; il récapitula dans sa mémoire tous ses succès ; alors, secouant sa tête blanche et enveloppant sa mélancolie dans les plis de son manteau de pourpre, il poussa ce cri éloquent, que tous les siècles ont répété : *Vanité des vanités, tout n'est que vanité* [1].

Une autre idée fixe de l'ouvrier, c'est l'attente d'un moment peu éloigné où la souffrance disparaîtra des sociétés. Il n'a pas inventé la théorie : il l'a lue dans les programmes des réfor-

1. Ecclés., I, 2.

mateurs politiques, Ce sera le résultat du travail lent, mais continu, qui s'appelle le progrès de la civilisation : il y a déjà quelque chose de fait, L'ouvrier moderne est bien plus heureux que son père qui était plus heureux que son grand-père ; cependant l'avenir lui réserve d'autres merveilles ; il est impatient d'y assister.

Encore un rêve décevant. La souffrance a des raisons de l'ordre le plus élevé ; elle est entrée dans le plan divin ; elle a jeté dans nos destinées des racines profondes ; il n'y a pas au monde de force capable de la supprimer : on ne peut que l'adoucir par les améliorations qui s'introduisent dans les choses humaines, et par les dispositions de cœur avec lesquelles on l'accepte.

III

Cependant on ne peut pas nier les souffrances de l'ouvrier : il est imprudent de les lui disputer. C'est déjà une consolation pour lui de savoir que ses souffrances sont connues et qu'on y compatit.

L'ouvrier a sa large part dans les souffrances générales de la vie : il a ses quarts d'heure d'ennui ; il connaît les tortures d'un mauvais ménage ; il a des insomnies ; il est malade ;

il meurt comme tout le monde. Mais il a ses infortunes spéciales, d'autant plus dignes de sympathie qu'on ne peut pas les imputer toujours à ses vices : quelques-unes sont inévitables.

Les conditions du travail ne sont pas douces : *il porte le poids du jour et de la chaleur* [1]. Ces paroles ont été écrites pour lui et doivent être prises à la lettre. Le travail cesse par intervalle d'être rémunérateur. L'ouvrier qui n'a d'autres revenus que sa modique *semaine* doit faire face aux crises alimentaires et à l'augmentation du prix des loyers. Cependant son corps n'est pas de fer et ses forces trompent son courage : le repos auquel il est condamné ajoute à sa détresse ; il ne gagne pas et il dépense : la ruine est au bout de cette situation, si peu qu'elle dure. Quand il ne manque pas au travail, le travail lui manque ; le chômage qui monte la rampe de son triste escalier vient le visiter avec le cortége des maux qu'il traîne à sa suite. C'est l'hiver : la pluie tombe, le vent passe en gémissant et emporte les plaintes de ceux qui pleurent. S'il y avait des réserves de la saison précédente, elles trouveraient aisément leur emploi : hélas ! il n'y en a pas ; il ne peut pas y en avoir. Ici il ne faut accuser personne. Cependant il fait froid sous

1. Matthieu, xx, 12,

les combles de la mansarde ; l'âtre ne pétille pas ; la table est indigente ; les âmes sont en deuil : les visages en portent la trace et le silence le trahit. Les petits enfants s'en doutent, car ils sont moins bruyants.

Cette famille d'ouvriers a souvent de la dignité : cela rend son malheur plus intéressant. Il lui en coûte de faire des confidences aux voisins ; elle ne sait pas se décider à aller frapper à la porte de la charité officielle : elle préfère dévorer en secret ses privations ; elle exploite tant qu'elle peut son crédit, avec l'espoir de payer aux jours de l'abondance ; à la dernière extrémité, elle engage ses meubles au Mont-de-Piété ; elle y porte ses bijoux et ne garde que le linge le plus indispensable. Vient un moment où tout semble fini : le désespoir est derrière la porte.

Le cas est fréquent, principalement dans les villes industrielles. La tête éclate et le cœur se fend devant des détresses chroniques qu'aucune combinaison humaine ne peut conjurer tout à fait. On sent le besoin de mettre Dieu dans la situation.

IV

La question de la souffrance a fait bien des fous, surtout quand elle a rencontré des carac-

tères généreux. En cette matière, l'utopie est presque respectable, parce qu'on suppose qu'elle est inspirée par la sensibilité. D'où qu'elle procède, l'utopie est toujours un péril. On doit admettre qu'il y a des questions insolubles sans Dieu : la souffrance est du nombre.

Le dogme de la Providence est clair pour l'esprit et doux au cœur : il a une valeur économique.

Nous croyons en Dieu instinctivement. Quand nous essayons de ne pas y croire, nous ne pouvons pas y réussir ; on ne nous persuadera pas que Dieu est absent du monde et que nous sommes orphelins. Notre Dieu est vivant; il est attentif; il gouverne les astres et il dirige nos destinées. Nous sommes dans sa main : il nous donne son soleil et son amour, il nous envoie la joie et la tristesse, il châtie nos péchés comme il récompense nos vertus. Le pain de chaque jour est un de ses bienfaits : il nous plaît de penser que celui que nous mangeons est fait avec les miettes qui tombent de sa table opulente.

Le dogme de la Providence est le phare qui guide sur la terre les pas de l'homme pèlerin. L'homme a le sentiment de sa faiblesse et il a besoin de sa foi religieuse pour ne pas succomber. Sans elle, il ressemble à un petit enfant

qui a perdu sa mère et qui erre çà et là en poussant des cris perçants. L'homme antique, égaré dans la nuit de l'erreur, avait conservé des aspirations qui suppléaient aux lacunes de sa théologie ; on le surprend en flagrant délit de foi en la Providence, tandis qu'il est à genoux devant ses idoles.

Les fils d'Israël sont une preuve fameuse de ce que j'avance. Pendant quarante ans ils sillonnent les déserts de l'Arabie, à travers les sables brûlants, sous un ciel qui dévore et au milieu d'ennemis acharnés qui leur disputent tous les passages. Ils étaient plus d'un million d'âmes, échappés de l'Egypte et peu préparés pour une expédition aussi aventureuse ; ils n'avaient pas de froment pour nourrir les familles ; ils manquaient d'armes pour se défendre. Mais Jehovah campait au milieu des tribus : il était leur secours. Chaque matin, il faisait descendre du ciel une manne abondante qui ne coûtait que la peine de la recueillir ; à l'heure du danger, il animait les guerriers, et la victoire leur restait aussi souvent qu'ils la méritaient. Ainsi ces proscrits de Pharaon firent leurs étapes et arrivèrent à la terre promise où leurs destinées devaient se fixer. Ceci n'est qu'un épisode de l'histoire de la Providence, écrite partout en caractères ineffaçables.

L'Evangile a mis Dieu encore plus près de nous : désormais le ciel et la terre se touchent.

Après avoir détourné le cœur humain de l'attache aux biens sensibles, Jésus-Christ voulut le guérir du mal de l'inquiétude. Il disait : *N'ayez point de sollicitude pour votre vie, où vous trouverez de quoi manger, ni d'où vous aurez des vêtements pour vous couvrir. La vie n'est-elle pas plus que la nourriture et le corps plus que le vêtement ?*

Considérez les oiseaux du ciel ; ils ne sèment pas ; ils ne moissonnent pas ; ils n'amassent rien dans des greniers ; mais votre père céleste les nourrit. N'êtes-vous pas beaucoup plus qu'eux ?

Et pourquoi vous inquiétez-vous pour le vêtement ? Considérez comment croissent les lis des champs. Ils ne travaillent pas ; ils ne filent pas ; et cependant je vous déclare que Salomon dans toute sa gloire n'a jamais été vêtu comme l'un d'eux.

Si donc Dieu a soin de vêtir de cette sorte une herbe des champs, qui est aujourd'hui et qui sera demain jetée dans le four, combien aura-t-il plus de soin de vous vêtir[1] ?

Cette page sainte, tombée des lèvres du Dieu fait homme, attendrit le monde depuis dix-neuf

1. Matthieu, VI, 25 et suivants.

cents ans : ceux qui la lisent pleurent et espèrent. La prière, qu'on a si bien nommée la respiration de l'âme et qu'aucun sophisme n'a pu encore étouffer dans notre cœur, se ranime plus pieuse et plus confiante. Les malheureux qui n'attendent plus rien des hommes se souviennent des promesses du Maître divin ; encouragés par l'oiseau qui chante dans l'air et par le lis qui fleurit au fond de la vallée, ils joignent leurs mains, ils lèvent leurs yeux et ils s'écrient : *Notre père qui êtes aux cieux..., donnez-nous notre pain de chaque jour* [1].

V

La foi à la Providence donne de la résignation.

L'ouvrier chrétien aux prises avec l'adversité, est triste : la tristesse n'est pas un crime. Mais il est calme ; il commande à la tempête qui bouillonne dans son âme et à celle qui éclate autour de lui ; il rassure sa femme qui tremble ; il console les petits enfants en pleurs. Ce brave homme est un spectacle pour Dieu et pour les anges ; ceux qui le verraient ne pourraient pas s'empêcher de l'admirer et de l'aimer.

Dans le même cas l'ouvrier irréligieux blasphème. L'épreuve nous humilie en nous

1. Luc, XI, 2, 3.

faisant sentir notre misère. Lui se dresse avec orgueil ; il a l'air de vouloir demander compte à Dieu de sa conduite ; il n'est pas éloigné de croire qu'il est injuste ; il s'abandonne à des emportements qui épouvantent ; dans sa fureur, il prononce des paroles impies. Ceux qui l'entourent se cachent : ils semblent craindre de voir descendre la foudre, et d'être écrasés avec lui sous les vengeances de la colère céleste. L'épreuve nous convertit : elle est un avertissement d'en haut, et ceux qui le comprennent reviennent de leurs erreurs. L'ouvrier irréligieux, déjà si loin du devoir, achève de se dépraver ; il use de représailles envers Dieu qui le châtie ; il lui fait sentir à son tour ce que sa liberté peut contre ses ordres. Enfin l'épreuve passe sur nous comme un baptême qui lave nos péchés, et nous rend une beauté morale que le mal nous avait ravie. L'ouvrier irréligieux cherche des distractions à sa douleur dans l'orgie ; il court aux barrières de la cité ; il est des fêtes de la nuit ; il se noie dans le vin ; le lendemain, il se trouve en face de sa cruelle destinée : rien n'est changé, et lui non plus.

La pauvreté résignée est sublime ; la pauvreté qui blasphème est hideuse.

La foi à la Providence apaise chez l'ouvrier chrétien le tourment que l'avenir lui cause.

L'avenir est en effet un mystère ; notre pensée veut le sonder, mais elle échoue contre d'inexorables ténèbres : il suffit pour empoisonner le bonheur d'aujourd'hui. L'ouvrier dit : Aujourd'hui je me porte bien et demain? aujourd'hui j'ai du travail et demain ? J'ai fait telle entreprise : qu'en adviendra-t-il? J'ai de beaux enfants : comment leur donner une position ? Autant d'incertitudes qui tombent sur son cœur et le désolent.

Contre ces angoisses, il y a l'insouciance du fatalisme qui s'abandonne au courant, qui mange, qui boit et passe sa vie au jour le jour, écartant d'une main énervée le terrible problème, en disant avec un ancien : A demain les affaires sérieuses ; c'est le système des viveurs. Si un garçon sans souci, comme sans responsabilité, y trouve son compte, l'ouvrier qui est père de famille ne s'en accommode pas : il ne contient ni une once de sagesse ni une goutte d'amour. L'avenir s'impose à l'ouvrier ; il a besoin de croire à la Providence pour ne pas désespérer tout à fait. A cette condition, il travaille sans fièvre, mais avec courage ; il se comporte comme s'il devait tout tirer de ses bras ; au fond de son cœur, il s'appuie sur Dieu et il lui laisse le soin de faire le reste. Aide-toi, le Ciel t'aidera.

L'espérance de l'ouvrier n'est jamais confondue. Il ne faut pas croire que les moralistes emploient le dogme de la Providence pour le plonger dans une fausse sécurité et l'empêcher de se fâcher, à peu près comme les médecins prescrivent l'opium aux tempéraments trop surexcités, afin de leur rendre le sommeil. La Providence s'est chargée de démontrer par des miracles la vérité de la doctrine.

Enfants des hommes, regardez et sachez que nul n'a espéré en Dieu et a été trompé. Quel est celui qui a été fidèle à sa loi et a été abandonné ? Quel est celui qui l'a invoqué et en a été méprisé[1] *?*

Mettez votre confiance dans le Seigneur. Faites le bien, et tant que vous habiterez sur la terre, vous jouirez de ses richesses.

J'ai été jeune et je suis devenu vieux ; mais je n'ai jamais vu le juste délaissé et ses enfants mendier leur pain[2].

Ce que l'histoire nous raconte des bontés de la Providence pour l'homme est aussi touchant que certain. Depuis les jours antiques où l'ange de Dieu offrait à Elie fatigué du chemin un pain cuit sous la cendre et une amphore remplie de vin, où les Paul et les Antoine étaient nourris dans le désert par un corbeau, jusqu'à notre siècle refroidi et positif, les monuments témoi-

1. Ecclés., II, V, 11, 12. — 2. Psalm., XXXVI, 3, 25.

gnent que la foi chrétienne n'est pas dupe d'une illusion. Au lieu de chercher les preuves dans de lointains souvenirs, il serait facile de les trouver dans les archives d'une famille d'ouvriers chargée d'enfants, disposant de modiques ressources, aux prises avec des embarras qui en décourageaient beaucoup d'autres, et qui parvient avec le temps à une prospérité relative, qui étonne ceux qui la constatent, non pas ceux qui en jouissent, parce qu'ils en savent le secret.

Chacun a vu ce phénomène, au moins une fois dans la vie. Pour le nier, il faut être bien distrait ou s'obstiner dans les préjugés contre toute évidence. Si l'ouvrier irréligieux attend, pour y croire, d'avoir les bénéfices d'une intervention de la Providence dans ses affaires, il attendra longtemps ; la Providence ne se met pas aux ordres des impies : elle se plaît à les abandonner à leur sagesse, où ils rencontrent le juste châtiment de leur orgueil. Mais le malheur n'arrête pas la joie de l'ouvrier chrétien : celui-ci laisse passer les calculateurs qui ne savent remuer que des chiffres et n'espèrent que dans les révolutions économiques ; lui se confie en Dieu : il y a la meilleure part.

Quand donc les amis de l'ouvrier se décideront-ils à tenir compte de la Providence, qui

est un capital inépuisable? Ce jour-là la question qui les passionne sera résolue, autant qu'elle peut l'être sur cette terre. Cela n'empêchera aucune amélioration dans le sort des travailleurs de se réaliser: l'action de Dieu n'étouffe pas celle de l'homme. De cette sorte on s'épargnera beaucoup de peine, et l'on obtiendra de grands résultats.

De tous les exemples que saint Joseph a donnés à l'ouvrier chrétien, sa foi à la divine Providence n'est pas le moins précieux. Qu'il en conserve la mémoire, et qu'il y cherche sa consolation au milieu des épreuves.

CHAPITRE XIV

MORT DE SAINT JOSEPH.
LIBRES-PENSEURS ET SOLIDAIRES.

> Il mourut après avoir parcouru le cercle des années de sa vie, et il fut enseveli avec des aromates.
>
> (Gen., L, 25.)

I

Saint Joseph mourut, parce qu'il était homme. Mais nous ne savons ni l'heure, ni le lieu de son trépas. A un certain point du récit évangélique, son nom n'est plus prononcé : il disparaît de l'histoire sans bruit, à peu près comme il y était venu. Cette façon d'entrer en scène et d'en sortir est grandiose à force de simplicité. Il n'y a aucun calcul : Dieu fait tous les frais de cette gloire : il faut convenir que le silence dont elle est enveloppée la drape bien.

Nous ne connaissons pas mieux les circonstances de la mort de saint Joseph. Mais ici la conjecture, qui est devenue une tradition, ne

nous trompe pas. Saint Joseph mourut entre les bras de Jésus et de Marie; il mourut à Nazareth qu'il ne quittait guère que pour aller accomplir la loi au temple de Jérusalem; il mourut sans postérité; il n'eut ni des héritages à distribuer, ni des conseils à adresser, ni des bénédictions à répandre; il ne laissa que ses exemples: sa pauvreté, sa foi, et sa tendresse pour les deux êtres sublimes dont la vie était entrelacée avec la sienne. Son cas était particulier: au lieu de donner il n'avait qu'à recevoir. Il reçut les suprêmes adieux de Jésus et de Marie, et leurs remerciements pour les services qu'il leur avait rendus: c'étaient les arrhes de la récompense qui l'attendait au ciel. Il s'endormit doucement, sans regret pour un monde qu'il n'avait jamais aimé; sans angoisses en présence de l'éternité dont son regard ne s'était jamais détourné; il demeura enseveli dans ses vertus, qui furent les aromates de sa mémoire. Ainsi passa sur cette terre ce ministre du Très-Haut, cet insigne bienfaiteur de l'humanité: utile jusqu'au bout à ceux qui l'étudient, après leur avoir enseigné à vivre, il leur apprend à mourir.

II

La leçon vaut la peine d'être recueillie.

L'ouvrier chrétien est circonvenu par la révo-

lution qui, non contente de fausser ses idées, aspire à prendre en main la direction de sa vie, et, en présidant à ses actes les plus solennels, s'efforce d'en effacer le cachet divin. La religion accompagne l'homme du berceau à la tombe : son amour ne s'arrête que quand tout est fini. La révolution en fait autant. Après avoir disputé le malheureux ouvrier à la patrie et à l'Eglise, et avoir remporté sur elles de trop réelles victoires, elle le dispute à Dieu à l'heure de la mort. Sa haine n'est assouvie que lorsqu'elle l'a livré à Satan dont elle est l'apôtre : on sait assez que de nos jours elle y réussit trop souvent.

Il existe dans la société moderne un type d'ouvrier, qui vit en libre penseur, qui meurt en réprouvé, et se fait enterrer comme un chien. On le rencontre dans tous les métiers, mais surtout dans ceux qui confinent à l'art. Il a une demi-culture qui dépasse quelque peu les connaissances techniques de la profession ; il a ouvert des livres qu'il n'a compris qu'à moitié ; assez pourtant pour y compromettre la foi de son baptême. Le journal a continué l'œuvre de destruction : les propos de l'atelier, les discours du club, et les initiations de la loge l'ont terminée. Désormais il se met, dans sa pensée, de beaucoup au-dessus de ses camarades ; il se

moque de ce qu'il appelle leurs préjugés ; il décourage leurs bonnes dispositions par son attitude ; il en empêche plus d'un d'aller jusqu'au temple par ses sarcasmes. Il parle légèrement de Jésus-Christ ; il lui reconnaît du génie et de la philanthropie ; il n'a garde de confesser sa divinité. Par contre, il vante beaucoup Voltaire, Rousseau, et les sophistes sortis de leur école ; il jargonne une philosophie écourtée et sotte, où l'ignorance s'étale avec aplomb dans un style presque français. Un petit air de satisfaction est peint sur son visage ; l'outil commence à peser à sa main prétentieuse ; il est tenté d'employer son temps à débiter des maximes ; mais il lui manque des rentes. Le dimanche, il donne un libre cours à sa faconde : notre *maître Pierre* s'essaie à la parole au fond d'un cabaret, en attendant de se faire entendre à la tribune aux harangues ; car il y songe.

III

L'irréligion ne sied à personne.

Il est naturel de croire en Dieu, aux vérités qu'il a daigné révéler à l'humanité, et à ceux qui ont reçu de lui la mission de les prêcher. La foi n'est pas l'ennemie de la raison : en l'éclairant, elle prévient ses écarts ; elle rectifie

ses erreurs; elle élargit le champ de ses investigations; elle augmente sa portée, et enrichit le trésor de ses connaissances. La foi n'est pas un obstacle au progrès : elle en est plutôt le principe. On démontre philosophiquement et historiquement que toutes les supériorités scientifiques, morales et politiques des sociétés chrétiennessur les sociétés païennes sont sorties des germes nouveaux qu'elle a répandus dans le monde.

Croire n'est pas seulement un devoir : c'est un besoin. L'âme humaine étouffe sous la couche épaisse des réalités qui l'oppriment; elle cherche, pour respirer à l'aise, à se plonger dans l'idéal chrétien. Quand elle n'a pas cet idéal, elle s'en forge un de sa façon, pétri de folies et de chimères, plutôt que de rester aplatie dans un terre-à-terre sans honneur et sans poésie.

Qui refuse de croire outrage Dieu et fait violence à la nature. Dieu se venge en se retirant, et en laissant derrière lui la nuit de l'erreur, et les désolations du vide. La nature a des malaises qui sont ses protestations à elle ; on peut faire semblant de ne pas les entendre : il n'y a que les monstres qui deviennent entièrement sourds.

La doctrine de l'immortalité de l'âme s'impose

particulièrement à nous ; elle est le centre vers lequel converge toute la théologie ; Dieu et l'homme s'y rencontrent ; le passé, le présent et l'avenir s'y mêlent : sa solution dépend de beaucoup d'autres. Cette doctrine est primitive ; elle a laissé sa trace dans toutes les religions et dans toutes écoles ; elle s'est altérée en route : elle n'a péri radicalement nulle part. Elle est le pendant de la doctrine de la création. De même que le bon sens s'obstine à repousser le néant de l'origine des choses, parce que le néant n'explique rien ; ainsi il le bannit de nos destinées suprêmes parce que là encore il est insuffisant pour rendre compte de tout. La sagesse de Dieu, autant que sa justice, proclament hautement l'immortalité de l'âme. Nous sommes du même avis, malgré les terribles perspectives que le dogme ouvre devant nos yeux ; nous préférons croire à l'enfer éternel qu'à l'éternel sommeil de la matière ; nous avons horreur de l'anéantissement, quelque commodité que nos vices y trouvent ; nous voulons vivre, coûte que coûte : nous ne quittons un monde qu'avec l'espérance de nous plonger dans un autre meilleur.

IV

Il faut plaindre quiconque a perdu ses convictions religieuses. Pour moi, je plains surtout l'ouvrier.

Le savant remplace ses convictions d'autrefois par des systèmes. Je sais ce que valent ordinairement les systèmes : ils sont le fruit de l'orgueil; l'impuissance est leur châtiment; ils ne confèrent pas la certitude à l'esprit; ils ne donnent pas la consolation au cœur : ils ne sont que des hypothèses plus ou moins ingénieuses, qui font honneur peut-être à ceux qui les inventèrent, mais dans lesquelles ils ne sauraient trouver le repos. Les systèmes s'évanouissent pour faire place à d'autres ; et tandis qu'ils s'en vont vers l'oubli, il s'en dégage une vaine fumée que le vent du mépris public dissipe vite : c'est la seule trace qu'ils laissent.

Cependant les systèmes sont quelque chose. Ils contiennent quelquefois des fragments de vérité : à tout le moins, ils se rapprochent de la vérité absente. Le savant doué de facultés délicates et pénétrantes y puise un certain aliment, à peu près comme les sapins qui croissent sur les montagnes arides, et qui, en plongeant leurs racines dans les fentes des rochers, y pompent

des matériaux qui expliquent leur végétation luxuriante. D'ailleurs la vanité vient au secours du savant. Il est le père de ses systèmes ; il les a conçus avec sa tête ; il les a formulés avec sa plume ; à force de les caresser, il en vient à les trouver beaux : l'illusion est au bout de cette extase. L'illusion est un oreiller commode, sur lequel se repose son puissant cerveau : elle devient une vérité relative qui suffit à celui qui n'en cherche pas d'autre. Je ne crains pour lui que le réveil.

L'ouvrier sans convictions n'a pas la ressource de se réfugier dans les systèmes. Les systèmes ne sont pas pour lui, à moins qu'on ne les lui serve tout prêts ; il n'a pas les données suffisantes pour s'en composer à lui-même de ridicules ; il n'en sait pas toujours assez long pour comprendre ceux que d'autres publient. Où trouverait-il d'ailleurs le temps nécessaire à cette besogne transcendante? Il subsiste du salaire de sa journée ; le plus petit chômage dérange son budget domestique : il n'est pas né pour penser, mais pour travailler. Dans ces conditions, la foi religieuse, dont nul ne se passe impunément, lui est indispensable. S'il la répudie, il tombe dans le vide qui lui donne à la tête, et le rend fou furieux ; à moins que devenu fanatique, il ne se suspende à la robe de quel-

que professeur d'athéisme dont il accepte aveuglément toutes les absurdités. Que n'a-t-il gardé la foi du charbonnier qui avait guidé ses pères, et qui pouvait le conduire au même terme bienheureux où ils sont arrivés?

La doctrine de l'immortalité de l'âme est la lumière de l'humanité, et la consolation de ses épreuves. Il n'est pas doux de vivre : vivre est un combat cruel qui dure autant que nous, et n'admet que de très-courtes intermittences. Le soldat de la vie, couvert de blessures, respire en levant la tête et en regardant le ciel; l'espérance lui remet les armes à la main, et il continue son glorieux mais rude métier, en attendant la fin. Otez lui cette perspective, il se couchera à terre, et il invoquera la mort par lâcheté.

Cependant l'homme riche puise dans sa position des dédommagements à son impiété. Le présent est tout pour lui : mais il a de quoi le rendre tolérable. Il embellit sa demeure ; il s'habille de pourpre et de soie; il mange la graisse de la terre; il boit le vin parfumé des coteaux; il dort de longs sommeils au fond de son alcôve; pendant les rigueurs de l'hiver, il se chauffe à son âtre; pendant les journées brûlantes de l'été, il reste à l'ombre; il va faire sa cure aux sources médicinales des thermes; au

retour, il se plonge dans les flots de mer qui tonifient ses muscles, en les caressant. Mais le confortable ne va jamais seul; l'influence l'accompagne. L'homme riche s'avance dans la cité avec la conscience de lui-même; on le salue avec respect; on s'écarte pour lui faire place; il exerce les fonctions publiques; il commande à la multitude: malgré quelques ennuis inévitables, il goûte dans la gestion des affaires une satisfaction que la vanité explique. Est-ce à dire que cet homme est heureux? On sait assez que Dieu s'en mêle, et qu'il empoisonne par amour des jouissances terribles où la destinée du chrétien sombrerait infailliblement [1]. Toujours est-il qu'avec le paradis sur terre on se passe plus aisément du paradis de l'éternité.

Bien différent est le sort du pauvre ouvrier. Il ne connaît pas les jouissances du riche : tout lui manque pour se les procurer. Il est vrai qu'il échappe aux douleurs que les jouissances engendrent : sous ce rapport il possède plus de félicité qu'il ne pense : il est digne d'envie. Mais il a des douleurs spéciales que j'ai décrites ailleurs [2] et sur lesquelles je ne reviendrai pas. La thèse de l'inégalité des conditions est indiscutable : la raison, la tradition des siècles, l'expérience de chaque jour en démontrent l'iné-

1. Chap. XIII, *La Douleur*. — 2. Chap. XIII, *La Douleur*.

vitabilité et par là même la justice. Mais si le drame de la vie s'achève ici-bas, cette thèse est atroce. L'ouvrier est au service des privilégiés de la fortune : il verse ses sueurs et son sang à leur profit ; il leur prépare des plaisirs dont il est banni, et dont il ne tire qu'un faible bénéfice. Cela dure cinquante ans : et au bout de la carrière la tombe serait son unique récompense? Un monde construit sur ces bases ne serait peut-être pas contraire à l'absolue souveraineté de Dieu ; cependant il serait peu en harmonie avec sa bonté qui ne fait acception de personne, et qui s'étend avec complaisance sur le riche et sur le pauvre, parce que l'un et l'autre sont ses enfants. L'ouvrier ainsi déshérité est exposé à maudire son sort, et à suivre les funestes inspirations de la colère. Il se tournera vers la société qui l'exploite comme une bête de somme, et il lui demandera compte des maux qu'il endure. Il accusera les pouvoirs publics ; il protestera contre les lois ; il regardera avec des yeux pleins de haine les maîtres du sol ; un jour il s'apercevra qu'il est le nombre, et il essaiera de conquérir par l'émeute des droits que son pays lui refuse. Il succombera dans une lutte inégale : s'il ne reste pas enseveli sous les ruines fumantes des capitales, il ira expier dans les îles lointaines un crime qu'il appelle d'un

autre nom. Mais tôt ou tard il cherchera habile ment le moment de prendre sa revanche, et ses échecs successifs le conduiront peut-être à la victoire. Ceci n'est pas une conjecture : c'est de l'histoire.

La société menacée se défend : elle a raison. L'ouvrier écrasé par la hiérarchie se débat sous cette pression et tente de s'en débarrasser : a-t-il tort? Mais si l'âme humaine n'est pas immortelle, la notion de la responsabilité morale s'efface. Dans cette supposition, qu'est-ce que le droit ? et qu'est-ce que le devoir? Le vieux Romain mourant à Philippes s'écriait : O vertu tu n'es qu'un vain nom! Il résumait admirablement la philosophie matérialiste qui ne veut pas de l'éternité. Dès lors il n'y a plus en présence que des forces, et la question sociale devient un problème de mécanique. Il est de l'essence des forces de se déployer aveuglément selon toute la longueur de leur rayon, jusqu'à ce que la plus puissante l'emporte sur la plus faible; quand le mouvement s'arrête, il n'y a qu'à constater le résultat mathématiquement. Si l'immortalité de l'âme n'est qu'un leurre, l'ouvrier qui souffre en silence est la dupe de la vie ; sa résignation est commode pour les autres : elle ne lui sert de rien. Si par delà les bornes étroites du temps il existe une *nouvelle terre et de nou-*

veaux cieux [1], sa patience est logique et sublime : il assistera au renversement des conditions dans la cité des élus. Alors les premiers seront les derniers, et les derniers seront les premiers. Ni le génie, ni la naissance, ni la richesse, ni la puissance ne décideront des destinées : le mérite sera le seul titre à la gloire. Le pauvre ouvrier qui aura été chrétien ici-bas arrivera aux portes du paradis couronné de ses travaux : il montera plus haut que les rois ; il laissera ses patrons bien loin après lui ; il brillera comme un soleil au firmament de l'éternité. S'il croit ce que je lui expose je ne le plains pas.

V

A d'autres points de vue, l'impiété est plus regrettable chez l'ouvrier que chez le savant et le riche.

L'homme des classes dirigeantes qui a perdu la foi en garde souvent les fruits. Il emprunte à la foi des idées saines qu'il rapporte à sa raison, ou qu'il suppose être le résultat du travail de la civilisation. C'est un larcin, mais il tire de là pour se conduire : ce qui lui assure une grande supériorité sur les sages de l'antiquité.

1. Apoc. XXI, I.

De plus, l'éducation lui a donné l'esprit de convenance, avec des délicatesses qui ne font pas de lui un idéal de pureté, mais qui l'empêchent d'aller jusqu'aux dernières conséquences de son scepticisme. On l'appelle un honnête homme : il l'est un peu ; on dit cependant qu'il est très-incomplet : il pourrait être pire.

Quand l'ouvrier est impie, il l'est radicalement. Il jette à la tempête sa foi et sa raison : il n'est plus qu'une table rase. Il n'a pas le frein de l'éducation pour le retenir sur les pentes de l'abîme, et il roule jusqu'au fond. Il blasphème, il hait, il gronde, il se soûle, il vole, il assassine, il se vautre dans la boue des sens ; il épouvante le ciel et la terre ; en cessant d'être chrétien, il cesse d'être un homme : il s'est changé en bête.

Le retour à la foi est difficile pour tous. Pour l'homme cultivé, l'orgueil est le principal obstacle : il n'est pas le seul. Il y a cependant chez lui quelque ressource : il a des facultés ; il sait un peu d'histoire ; il a sauvé du naufrage quelques principes philosophiques ; on peut échanger avec lui un syllogisme. Je ne me fais pas illusion sur la vertu convertissante du syllogisme ; il peut au moins être une préparation évangélique. Quand la grâce de Dieu se mêle au travail de l'intelligence elle décide souvent de la victoire.

S'agit-il de l'ouvrier? Sa conversion, plus aisée à quelques égards, coûte davantage dans certains cas. Je ne parle pas ici de l'ouvrier entraîné par ses passions, qui a la foi, même quand il affirme le contraire, et qui n'a besoin pour la retrouver que d'assister au baptême de son nouveau-né, ou à la première communion de sa fille. Je parle de l'ouvrier perverti par les livres et les mauvaises compagnies, et qui a réduit l'impiété en théorie très-sérieusement. Eh bien! par où le prendre? Malgré ses prétentions et son bavardage, il ne sait rien ; avec lui la discussion est impossible, parce qu'on ne saurait l'appuyer sur aucune base scientifique : ici Dieu a tout à faire. Ce Voltaire d'atelier, en casquette et en veste, retranché derrière ses préjugés ridicules et ses engouements absurdes semble défier sa miséricorde. L'Eglise l'avait fait chrétien : la révolution l'a fait athée : il n'y a que la grâce capable d'en faire un élu.

VI

La mort de l'ouvrier libre-penseur est horrible.

La mort est le moment le plus solennel de la vie : elle place l'homme en face de sa conscience ; elle l'arrache à un monde qu'il aime : elle le

plonge dans un monde qu'il ne connaît pas. C'est plus qu'il n'en faut pour la rendre redoutable.

La religion qui adoucit les rigueurs de la vie calme les épouvantements de la mort. Elle apporte à l'homme qui se replie sur son passé le pardon de Dieu : en le réconciliant avec son créateur, elle le réconcilie avec lui-même. Les souvenirs qui sortaient comme des spectres de ses années écoulées ont cessé de le tourmenter ; il ressent une paix qu'il n'avait jamais connue, et qu'il ne soupçonnait pas ; cette paix transpire à travers son visage pâle et amaigri. Dieu l'attendait là pour se révéler à son âme, et reprendre sur elle l'empire que le péché lui avait ravi.

La religion ménage la transition toujours cruelle du temps à l'éternité. A cette heure l'homme n'est plus qu'un enfant. Quand il naquit, sa mère selon la chair le prit dans ses bras pour aider sa faiblesse. Maintenant qu'il va mourir, la religion, sa mère selon l'esprit, le recueille à son tour pour l'introduire dans sa seconde vie. La religion lui fait sentir la vanité des choses ; elle le détache insensiblement des biens qu'il possédait, et de la gloire dont il était couronné. Cependant il y a ici-bas des joies saintes, qu'on peut goûter sans crime, parce

que Dieu en est l'auteur. En saluant d'un dernier regard ceux qu'il aimait, l'homme éprouve un regret avouable : la religion ne le condamne pas; mais elle le console par l'espérance. Enfin la religion soulève d'une main autorisée le rideau qui dérobe à l'homme son avenir. Elle lui montre son juge debout à la frontière qui sépare les deux mondes; elle le rassure contre sa justice; elle le fait assister par anticipation aux fêtes du paradis, pour donner à son âme un plus vif essor vers les heureux rivages où se terminera sa destinée.

La religion est à sa place au chevet des agonisants. Quand elle entre chez l'ouvrier qui l'appelle, la scène est belle et émouvante. Les rois de la terre n'avaient jamais franchi le seuil de sa modeste demeure. Voici le prêtre portant dans ses mains le roi des rois : il bénit le malade; il bénit la compagne de ses jours, et ses petits enfants qui pleurent à genoux : tandis qu'il parle, les larmes coulent encore, plus abondantes peut-être; mais les cœurs se dilatent dans la résignation. Les formules sacrées que le prêtre prononce sont pleines de charme et d'onction ; les rites qu'il accomplit ont une vertu réparatrice et une sublime signification. Le crucifix héréditaire suspendu à la muraille en descend à cette heure : il est couvert des

baisers des ancêtres ; ce souvenir ajoute à son éloquence naturelle. Le mourant y colle ses lèvres enfiévrées : c'est dans cet embrassement qu'il se réconcilie avec son rédempteur, et qu'il accepte la mort sans murmurer. La mort arrive le lendemain ; mais elle a perdu ses sombres couleurs : c'est l'ange de Dieu qui tend les mains au martyr du travail, et l'emporte loin des misères de la vie.

Quand l'ouvrier libre-penseur touche à sa fin, les choses se passent autrement. Il est seul au fond de son réduit, dans une indigence qu'il a souvent méritée, en proie à la souffrance. Assiégé d'angoisses, et cependant obstiné dans son irréligion, il a pris ses mesures pour tenir à distance le prêtre catholique. Quand celui-ci se risque à le visiter, il est repoussé brutalement. Il lui a voué une haine immortelle, car il le croit l'ennemi de la liberté, l'obstacle au progrès, et le complice des rois, des capitalistes et des patrons ligués contre les prolétaires. Il a cette philosophie dans les moelles ; il veut lui rester fidèle jusqu'au dernier soupir : il l'a juré. De peur qu'autour de lui quelque bonne âme ne profitât d'une syncope pour amener le prêtre, les frères et amis veillent à la porte. Sentinelles de la révolution, ils écartent toute influence capable de leur disputer leur proie ; ils

l'assiégent; ils la tiennent : elle ne saurait leur échapper. Ils s'approchent de temps en temps de leur camarade; ils lui récitent quelques articles de leur symbole politique, pour le préserver de toute défaillance; ils lui apportent les secours de la secte, afin de soulager ses besoins, et de rendre inutiles ceux des honnêtes gens. Voilà le pauvre ouvrier en bonne compagnie. Il s'est passé de Dieu pendant sa vie : c'est le cas de beaucoup d'autres; il veut s'en passer à la mort : ceci n'est plus rare. Il n'a pas même à lutter contre un sentiment que les orages des passions assoupissent, mais qui se réveille tôt ou tard; il l'a étouffé dans son cœur, et maître de lui, affranchi des préjugés de la tradition et des habitudes de ses contemporains, il goûte un calme affreux. Il croit au néant, il l'appelle avec joie. Poseur incorrigible jusqu'au bout, il brave Dieu, quand il ne l'insulte pas : son existence mal commencée s'achève plus mal encore.

VII

L'enterrement civil est le complément naturel d'une pareille mort.

La cendre humaine est vénérable : elle tire sa dignité de son alliance avec l'âme faite à l'image

de Dieu. L'âme est vivante; elle pense; elle est souveraine dans ses délibérations; elle est capable de haine et d'amour; elle se déploie dans l'espace et y fait de grandes choses; la trace qu'elle laisse dans l'histoire est plus ou moins profonde: elle est souvent ineffaçable. Cette cendre, maintenant refroidie, était hier soumise à son rayonnement; elle servait de voile à ses idées et à ses émotions; elle en recevait la chaude empreinte qu'elle transmettait avec fidélité; elle était un instrument docile de toutes ses volontés; elle lui prêtait ses yeux pour voir, ses oreilles pour entendre, sa bouche pour parler, son bras pour commander, et ses pieds pour se promener en triomphe partout où elle voulait. La mort a brisé les liens qui l'unissent étroitement à l'âme; mais dans cette séparation cruelle elle emporte le prix de ses services, et les bénéfices d'une parenté si rapprochée. Elle a droit au respect du monde.

On n'a jamais marchandé le respect à la cendre humaine. Partout et toujours on lui a rendu des honneurs qu'on peut appeler un culte. La philosophie matérialiste a eu dans tous les siècles ses partisans. Le monde païen la laissait dire, et il continuait à prendre soin de la mémoire de ses morts. Il renfermait leur cendre dans des vases précieux; il ornait les

mansolées où on la déposait : il érigeait au foyer domestique ou sur la place publique des monuments qui la sauvaient de l'oubli : aucun sophiste ne réussit à vaincre sa sainte obstination. Du reste quand le sophiste quittait sa robe, et qu'il rentrait dans la vie civile, il faisait comme les autres. Le monde païen mit toujours une différence entre un animal et un homme ; quand l'animal succombait, il le traînait à la voirie : quand l'homme expirait, il s'agenouillait devant son cercueil.

L'Eglise catholique devait traiter la cendre humaine avec une piété encore plus délicate. Depuis l'incarnation du Verbe, sa dignité a augmenté. A la gloire qu'elle tire de l'âme qui la vivifie est venue s'ajouter celle que lui confère son incorporation à Jésus-Christ dont elle est un membre. Les sacrements ont fait ruisseler en elle l'esprit divin ; elle est son tabernacle ; elle subit ses impulsions ; elle exécute ses ordres ; elle garde l'ineffaçable vestige de ses caresses. La cendre humaine est plus qu'elle-même : elle est devenue Dieu. L'Eglise qui professe cette magnifique doctrine met sa liturgie d'accord avec ses dogmes. En conséquence elle recueille la cendre humaine encore humide des onctions sacrées qui ont purifié ses souillures ; elle ouvre devant elle les portes de

ses temples; elle la dépose en face de l'autel; elle l'entoure de cierges bénits, elle la parfume d'encens, elle la berce dans sa psalmodie mélancolique, elle lui récite le cantique de l'espérance; elle l'accompagne aux champs silencieux où elle fera étape; en la confiant à la terre, elle la console encore; elle lui fait des adieux pleins de tendresse, et elle la convie à la fête de la résurrection.

Pauvre ouvrier, qui fus pendant ton pèlerinage le fils docile de l'Eglise, repose en paix sous ton modeste tertre de gazon. La croix te prête son ombrage : hier elle t'écrasait; maintenant elle te protége. La croix est un signe de défaite : tu étais le vaincu de la société et la victime du travail; la croix est aussi un signe de victoire : par elle tu vaincras la mort comme tu as vaincu la vie. Dors en paix dans ta tombe, obscure comme ton berceau. Le monde qui ne connut jamais ton nom ne tournera pas vers toi ses regards ; tes enfants s'en iront gagner leur pain sur d'autres rivages : tu seras orphelin. Mais l'Eglise sait la place où elle t'a déposé; sa prière descendra sur tes ossements comme la rosée du ciel, et les fera tressaillir. Dieu surtout ne t'oubliera pas ; il a compté tes larmes : il en sera la récompense.

VIII

La révolution ne veut pas de ces pratiques superstitieuses. Après avoir banni la religion du chevet des mourants, elle l'écarte de leur cendre : elle a chargé les solidaires de l'exécution de son programme.

Les solidaires sont la forme la plus hideuse de l'athéisme. Ils s'abattent sur les cadavres comme des vautours ; ils s'emparent de ceux dont ils héritent par testament ; quand ces legs abominables leur font défaut, ils les achètent. Ils spéculent sur la misère des veuves ; et au fond des mansardes, au pied du lit où l'on entend encore le râle de l'agonie, ils font des marchés qu'on voudrait pouvoir révoquer en doute. De temps en temps ils poussent plus loin l'audace : ils volent les cadavres qu'ils ne peuvent pas se procurer autrement. Ils cherchent des complicités chez ceux qui les entourent, et jusque dans la lâcheté des administrateurs de la chose publique : c'est tout le respect qu'ils ont pour les volontés les plus expresses des mourants. Quand ils ont mis la main sur un cadavre, ils en font un trophée qu'ils promènent à travers les rues et les places de nos cités. Leur sinistre procession se déroule sur une ligne im-

mense. Ils affichent leur athéisme sans pudeur; ils outragent l'Eglise; ils bravent l'opinion; ils se moquent des traditions du genre humain, qui ne font pas loi pour eux. L'orgueil, la haine, l'ironie, et je ne sais quelle joie féroce se peignent à la fois sur leur visage. Ils ont renversé le passé; ils se croient les maîtres de l'avenir.

Un enterrement civil est pour les solidaires l'occasion de manifester leur programme politique. Leurs orateurs font le panégyrique du défunt qu'ils accompagnent; ils rappellent avec emphase les services qu'il a rendus à la cause, c'est-à-dire les conspirations auxquelles il a été mêlé, les émeutes qu'il a appuyées, et les exils qu'elles lui valurent. Devant la cendre de ce héros, les frères se serrent autour du drapeau rouge; ils se retrempent dans leur foi démagogique; ils jurent de vivre, de souffrir, et de mourir pour elle. Avant de se séparer, ils poussent des hourras qui attristent les honnêtes gens, et font tressaillir les démons au fond de l'enfer. Après quoi ils se répandent dans les guinguettes qui entourent les nécropoles : l'orgie du vin succède à l'orgie de la parole; le soir ils rentrent en titubant au foyer domestique : heureux d'avoir si bien employé leur journée. Maintenant le mort est seul dans sa tombe : les frères ne reviendront lui apporter des fleurs que

lorsqu'ils auront besoin de sa mémoire pour troubler la patrie.

Fils de Brutus, que la terre te soit légère. Repose-toi sur ton lit de cailloux des combats sans gloire que tu as livrés à la vérité, à la justice et à la société. Tu n'as admis à ta sépulture que les serpents et les vers ; tes vœux ont été entendus : les vers vont te dévorer. La révolution fut ta mère : qu'elle soigne tes tristes restes. Mais la révolution ne te sauvera pas des jugements de Dieu. Sur les débris de l'univers écroulé la trompette de l'ange retentira à tes oreilles ; tu sortiras de ton suaire, pour paraître devant ton créateur ; si dans les trésors de sa miséricorde il tient en réserve quelque grâce cachée, je le prie de te l'accorder. Mais après tant de folies et de crimes, peut-être sera-t-il trop tard.

CHAPITRE XV

LES SOPHISMES.

LA QUESTION OUVRIÈRE DEVANT L'ÉGLISE ET LA RÉVOLUTION

C'est ainsi qu'elles plaident l'une contre l'autre en présence du roi.
(III, Livre des Rois, 3, 22.)

I

Voici un appendice à la vie de saint Joseph, qui sera le complément naturel de ce livre.

Dans le développement des sujets divers qui se rattachent à la question ouvrière, j'ai constamment mis en parallèle les idées vraies et les idées fausses qui divisent les esprits et font de notre époque une arène où se livrent des combats acharnés.

Or ces idées contradictoires ont leur expression sociale : les unes sont représentées par l'Église et les autres par la révolution. L'Eglise et la révolution sont les deux forces en présence : elles se disputent le monde, et à l'heure qu'il est l'ouvrier principalement.

Cette querelle me rappelle celle de deux femmes qui se disputaient un enfant, et qui est demeurée un des épisodes les plus pathétiques du règne de Salomon. Chacune prétendait être la mère de l'innocent objet de leur litige. Evidemment toutes les deux n'avaient pas raison : l'une était mère et l'autre ne l'était pas. Ce fut la gloire de Salomon de faire ce discernement ; il reconnut la première à sa tendresse qui lui faisait préférer la vie de son enfant à ses droits, et la seconde à son implacable égoïsme qui la décidait à le laisser égorger, pour ne pas perdre la partie engagée. Israël admira la sagesse de Salomon.

Quoi qu'il en dise, l'ouvrier est un éternel enfant ; il prouve tous les jours par ses caprices et ses inconséquences, qu'il mérite ce nom. L'Eglise et la révolution veulent être sa mère ; mais elles se ressemblent si peu, que si celle-ci a droit, celle-là a tort. Heureusement elles sont connues, car elles ne sont plus jeunes. Il ne faut pas avoir beaucoup de génie pour les juger : l'honnêteté suffit.

Cependant je vais essayer de résumer les services qu'elles ont rendus à l'ouvrier, à l'intention de ceux qui les auraient oubliés. Il n'y a rien de tel que les faits pour dérimer certaines controverses.

II

L'Eglise est la vraie mère de l'ouvrier. Elle le prouve par des bienfaits notoires et authentiques.

1° L'Eglise a enseigné à l'ouvrier la théologie du travail.

Elle lui en a découvert la raison dernière en Dieu même. Dieu est *un acte pur*, selon la doctrine de saint Thomas ; il travaille toujours, d'après ces paroles de saint Jean : *Mon père travaille jusqu'à maintenant et moi je travaille avec lui*[1]. Dieu travaille en dedans de son être *nécessairement*, parce que sa vie intime ne peut pas être suspendue un seul instant. Le Verbe est le fruit de ce mouvement mystérieux que nul ne saurait comprendre : *il l'engendre dans son sein, avant l'aurore, dans les splendeurs de son éternité*[2]. Dieu travaille en dehors de son être *librement ;* mais il obéit à la loi de l'amonr qui a besoin de s'épancher, et il orne sans cesse d'un nouveau miracle l'espace indéfini, déployé comme une toile devant son regard.

Dieu n'a pas dédaigné le travail des mains. De peur qu'on en doutât, et qu'il ne manquât quelque chose à l'exemplaire, l'Ecriture a pris

1. Joan., v, 17. — 2. Psalm. cix.

soin de nous représenter Dieu incliné sur l'argile, la pétrissant de ses doigts, pour en faire la statue vivante de notre humanité [1].

Puisque l'homme est fait à l'image de Dieu, sa vocation devient la sienne. Lui aussi doit travailler, avec sa tête d'abord, ensuite avec ses mains ; le travail n'est que la mise en œuvre de ses facultés intellectuelles et de ses énergies physiques. Certes, voilà l'ouvrier en bonne compagnie. Appuyé sur son outil, il n'a qu'à lever les yeux vers l'infini, pour apercevoir au-dessus sa tête son prototype, et pour puiser dans cette contemplation un idéal capable de lui faire aimer sa vocation. Il travaille comme Dieu ; si cette gloire n'est pas suffisante, je lui en connais une autre : il travaille avec Dieu. Dieu est créateur : l'ouvrier est modificateur ; Dieu commence : l'ouvrier achève.

Il y a une différence entre le travail de Dieu et le travail de l'ouvrier. Le travail de Dieu est une extase féconde ; celui de l'ouvrier est un labeur cruel et souvent ingrat. *Tu mangeras ton pain à la sueur de ton front* [2] : voilà la triste réalité. Ici l'Eglise introduit la belle doctrine de l'expiation, conséquence logique du dogme de la chute originelle. L'humanité est tombée par l'orgueil : elle doit se relever par la douleur.

1. Genèse, II, 7. — 2. Genèse, III, 19.

L'expiation est la seconde dignité du travail : elle lui donne un but plus auguste ; elle en adoucit les rigueurs par les réparations magnifiques qu'elle prépare dans la conscience dont elle restaure les ruines et dont elle prévient les défaillances. Le travail devient une rédemption.

Quel point d'appui pour l'âme humaine qu'une pareille théologie ! De peur que l'ouvrier ne puisse pas se soutenir à ces hauteurs de vue, Dieu est venu à son secours : il a abaissé les cieux, et il est mort sur une croix. La création du monde ne lui avait coûté qu'une parole ; sa réhabilitation lui coûta son sang : c'est le travail divin sous la forme la plus saisissante. L'ouvrier n'a qu'à le regarder pour y puiser d'ineffables consolations.

2° L'Eglise a assuré le salaire de l'ouvrier.

Le salaire est avant tout un droit, droit sacré que la nature dicte toute seule, car il est le prix du génie dépensé et du sang répandu goutte à goutte.

Quand l'Eglise entra dans le monde, ce droit était au moins obscurci dans les esprits, quand il n'était pas nié brutalement par les esclavagistes; en tout cas, il était singulièrement amoindri dans les habitudes sociales. Le capital était païen comme les cœurs ; la force

écrasait la faiblesse et l'exploitait à son profit, sans trêve ni merci : l'égoïsme dévorait le pauvre ouvrier. Alors l'Eglise éleva une généreuse protestation que l'apôtre saint Jacques a formulée dans son Épître catholique : *Le salaire de vos ouvriers qui ont moissonné votre froment dans la plaine leur a été volé. Ce salaire crie vengeance, et sa voix pénètre jusqu'aux oreilles du Seigneur Sabaoth* [1]. Ceci ne devait pas rester sans écho, ni surtout sans résultat. C'était la première fois, qu'en plein paganisme, le travail opprimé obtenait une si éclatante revendication ; elle ne devait pas empêcher tous les abus ; mais elle allait les diminuer beaucoup. Les nouvelles conditions du travail étaient très-supérieures à celles qu'on lui avait faites jusque-là. L'honneur de cette transformation appartient à l'Eglise.

Mais le salaire est encore du pain.

L'Eglise est une puissance spirituelle qui aspire avant tout à la prospérité des intérêts surnaturels des âmes. Cependant les intérêts du temps ne la trouvent pas indifférente. Ceux qui voudraient l'isoler des affaires du temps faussent sa mission ; ceux qui l'accusent de les négliger la calomnient. L'Eglise affirme avec l'Evangile que *l'homme ne vit pas seulement de pain* [2]. Mais elle

1. Epître catholique, VI, Jacob, V. — 2. Matthieu, VI, 4.

ne prétend pas qu'il puisse se passer de pain ; car non contente de le déclarer nécessaire, elle le lui procure : rien n'est au-dessous de sa tendresse.

Le salaire a subi toutes les influences des choses humaines et en a suivi les inévitables variations. A mesure que le capital social a été mieux exploité et que la fortune publique a augmenté ; tandis que les institutions civiles mieux formulées définissaient avec plus d'équité les droits de tous ; lorsque l'art, perfectionnant ses procédés, obtenait des produits plus beaux, le salaire s'élevait proportionnellement. Il ne pouvait pas en être autrement.

Pour dégager dans cette question complexe le rôle de l'Eglise et lui assigner la gloire qui lui revient, il suffit de dire qu'elle n'est l'ennemie d'aucun progrès légitime ; pour paraître moins pressée que les autres, elle n'est pas moins la cause de toutes les améliorations réelles. Elle abandonna donc le salaire à toutes les chances de la vie ; mais elle ne s'opposa jamais à son élévation. Elle lui rendit même dès l'origine un service dont elle seule était capable : elle l'additionna avec les vertus chrétiennes que sa doctrine et ses sacrements avaient développées dans l'âme de l'ouvrier. Par là elle donna au salaire une valeur économique qu'aucune combinaison financière n'égalera jamais.

3° L'Eglise a conquis pour l'ouvrier la liberté dont il jouit.

L'Eglise a donné à l'ouvrier la liberté politique qui le protége contre le despotisme des pouvoirs publics, qui le met à l'abri de l'arbitraire pour ne le laisser soumis qu'à la loi, qui lui assigne un rang dans la chose publique et lui assure une part d'influence proportionnelle à ses aptitudes. L'histoire des développements du tiers-état, à partir de l'affranchissement de l'esclave, jusqu'à la naissance du serf et au mouvement des communes d'où sort le bourgeois du moyen âge, a été l'objet d'études sérieuses. Des esprits éminents se sont passionnés pour cette cause, et, en remuant nos archives nationales, ils ont quelquefois assigné avec assez de bonheur les origines et les titres des nouveaux venus. Quel est le publiciste de quelque autorité qui refuse à l'Eglise l'honneur d'avoir préparé l'avénement du tiers-état? Si quelqu'un trouve que la liberté est arrivée tard pour l'ouvrier, nous répondrons que ce n'est pas la faute de l'Eglise. Quand l'ouvrier ne réclamait pas *une certaine liberté;* quand surtout il était incapable de l'exercer, on ne voit pas pourquoi l'Eglise l'aurait réclamée pour lui auprès des trônes. Un enfant n'est pas un citoyen, encore moins un soldat; l'épée qu'on mettrait entre ses mains pourrait facilement le

blesser, beaucoup mieux qu'elle ne servirait à défendre la patrie menacée.

La liberté civile est plus précieuse pour l'ouvrier que la liberté politique, quoiqu'il l'apprécie moins. La liberté politique lui sert une fois chaque cinq ans ; la liberté civile lui est utile à chaque instant. La liberté politique le sauve de la tyrannie du pouvoir souverain ; la liberté civile le sauve des abus de la richesse égoïste. Maître de sa destinée, de ses bras, de son talent, de ses journées, l'ouvrier peut débattre avec un plus fort que lui les conditions de son travail, ses fatigues, sa durée, son salaire ; il peut les accepter, il peut les refuser : en cas d'erreur, il peut déchirer un contrat défavorable et se retirer dans son foyer. Cette liberté, il la doit encore à l'Eglise.

Certes, l'Eglise n'a pas rendu à l'ouvrier un mince service. Les proportions du bienfait et le temps qu'il a mis à s'étendre jusqu'aux extrémités de l'humanité importent peu ; ce qui importe dans cette discussion, c'est le principe : nous croyons avoir mis hors de doute qu'il appartient à l'action civilisatrice de l'Eglise.

4° L'Eglise a procuré à l'ouvrier deux autres avantages qu'il ne faut pas taire dans cette glorieuse statistique : elle lui donna la corporation dans cette vie, et les espérances éternelles

par delà la tombe. J'unis ici ces deux faits, parce qu'ils se fondent dans un autre qui les résume, et que j'appelle l'espérance.

Dans la corporation chrétienne, l'ouvrier trouva d'abord des traditions professionnelles, ensuite une protection contre la concurrence des forts, enfin une assurance pour sa vieillesse fatiguée. Je n'examine pas ici si l'abolition de la corporation fut un acte de sagesse. Il est imprudent de faire trop longuement le panégyrique des morts, surtout quand du même coup on fait le procès à ceux qui ont hérité de leur rôle. Il y a des choses qui ont vécu leur vie, et qui doivent céder la place à d'autres, inévitables alors même qu'elles ne sont pas meilleures [1]. L'Evangile n'est pas systématique : nous qui sommes ses apôtres, nous n'avons pas le droit de l'être pour lui. Mais en énumérant les services que l'Eglise a rendus à l'ouvrier, il fallait nommer la corporation chrétienne, qui s'épanouit au souffle de sa charité, qui a laissé derrière

1. Nous avons l'air de dire que la corporation a fait son temps et qu'il ne faut pas songer à la rétablir. Notre pensée est que la corporation antique doit être appropriée à notre époque. Quant à la reconstitution de la famille ouvrière, basée sur la solidarité des intérêts matériels et moraux entre les forts et les faibles, elle est l'objet de nos vœux les plus ardents. Le congrès catholique tenu à Reims, au mois d'août 1875, en a adopté le principe.

elle des souvenirs honorables, qui fut un grand bien à l'époque où elle fleurit, et qu'il est permis, sous certains rapports, d'accompagner de regrets sympathiques.

Tandis que la corporation soutenait l'ouvrier qui cheminait sur la terre, le ciel ouvert au-dessus de sa tête fortifiait ses défaillances et les empêchait d'aboutir au désespoir. La vie future exerce une influence immense sur le drame de la vie présente; les horizons mystérieux, mais sûrs, d'un avenir qui s'approche toujours; ce monde lumineux où toutes les souffrances cessent, où tous les combats deviennent des victoires, où toutes les vertus sont couronnées, où tous les mérites sont payés, où tous les torts sont redressés, où les conditions du temps sont renversées, où toutes les facultés sont rassasiées, où toute vérité est perçue, où tout amour est ressenti, où toute félicité est réalisée; ce monde qui ressemble à un rêve, et qui pourtant est une certitude, nous tient debout et l'arme au bras, jusqu'à notre dernier soupir. L'ouvrier y puise une résignation qu'aucune théorie philosophique ne peut suppléer. *L'esclave*, dit Job, *désire l'ombre; le mercenaire attend la fin de la journée* [1]. Ainsi l'ouvrier chrétien désire se reposer à l'ombre de celui qu'il aime et qu'il ne

1. Job, VII, 2, 7.

peut voir qu'au ciel; lui aussi attend la fin de cette rude journée qui s'appelle la vie, et qui durerait trop encore, malgré sa brièveté, si aucune espérance ne venait l'adoucir. Des écrivains peu suspects conviennent, quand ils sont sincères, que les convictions religieuses de l'ouvrier avaient quelque valeur au point de vue social ; aux prises avec les convoitises inassouvissables des masses, ils regrettent *économiquement* qu'on leur ait ravi l'antique foi. Ce regret tardif ne remédie à rien ; cependant il est bon d'en prendre acte.

Voilà les bienfaits historiques dont l'Eglise a comblé l'ouvrier. Maintenant quel nom faut-il lui donner? Le nom de mère est aussi glorieux qu'il est doux; il va de pair avec la royauté et le sacerdoce; il tient un peu de l'un et de l'autre; il exprime une majesté voilée mais réelle. C'est une touchante légende que celle des mères; c'est un poëme d'amour qu'on se plaît à répéter et qu'on ne se lasse pas d'entendre. L'Eglise qui est ici-bas la plus belle manifestation de sagesse et dévouement qui existe n'a pas trouvé de nom plus digne d'elle que le nom de mère. Toutes les fonctions sublimes des mères se rencontrent dans son histoire. C'est donc elle qui est la véritable mère de l'ouvrier : c'est à elle qu'il faut l'adjuger.

III

La révolution a fait perdre à l'ouvrier tous les bienfaits que l'Eglise lui avait conférés.

1° Avant tout, elle lui a ravi la théologie du travail : on sait assez qu'elle ne va pas en chercher le prototype en Dieu. Elle a consacré son génie inventif et toutes les ressources dont elle dispose à brouiller l'ouvrier avec Dieu : œuvre néfaste qui est déjà très-avancée, et qui irait jusqu'au bout, si rien ne venait arrêter sa marche. La révolution a chassé Dieu du foyer ; elle a chassé Dieu des institutions de l'Etat qui fonctionne désormais à l'aide de sa sagesse, toujours courte, et qui prouve par ses folies qu'on ne se passe pas impunément de la religion. Après cela la révolution ne pouvait pas respecter l'usine ; elle l'a disputée à Dieu avec un succès trop certain.

Qu'est-ce donc que le travail pour les adeptes de la révolution ? Les uns le regardent comme le simple fonctionnement de la machine humaine, faite pour produire et pour réaliser des bénéfices au profit de quelques privilégiés de la fortune. Les autres l'envisagent comme une sombre nécessité, mystère désolant qu'on subit sans conviction et sans amour. Ah ! que nous

sommes loin des beautés idéales que la foi chrétienne a communiquées au travail de l'homme !

Quant aux épreuves qui en sont inséparables, la révolution n'y voit que l'égoïsme du capital ; elle les explique par l'imperfection des lois et par l'infériorité relative de la civilisation. Il va sans dire que ces abus doivent disparaître dans un avenir plus ou moins prochain. C'est le rêve du travail sans Dieu ; rêve creux et quelquefois sanglant, bien capable de faire réfléchir ceux qui en sont témoins. Ne parlez pas d'expiation : Prométhée est un mythe sans signification ; en tout cas, Prométhée était victime du barbare destin. Le Christ immolé ne trouve pas grâce devant la révolution ; quand elle l'admet, elle le fausse pour l'exploiter. D'après sa philosophie, qui trouva dans Rousseau son poëte, l'homme naît bon, mais la société le déprave ; il ne mérite pas la douleur ; il a tous les droits à la jouissance ; la jouissance est sa vocation irrésistible. Quand la vie sera devenue normale, par la découverte et par l'application de ses lois véritables, la vie sera un banquet, où il y aura place pour tous, et où tous pourront à leur aise s'abrutir dans l'orgie.

De pareilles doctrines ont des effets diamétralement opposés à ceux qu'on veut obtenir ; elles devaient enivrer l'ouvrier, mais elles le

conduisent vite au désespoir. En proie à des épreuves que nul n'a évitées depuis le commencement, et auxquelles il ne saurait chercher à échapper sans folie, il ne sait pas d'où elles lui viennent, il n'en saisit pas la vertu médicinale ; il s'obstine contre toute évidence à les imputer à ceux qui n'en sont pas tout à fait responsables, et qui ne sauraient les lui épargner entièrement.

2° La révolution flatte les concupiscences de l'ouvrier, en lui parlant sans cesse de l'augmentation du salaire.

En fait, le salaire a augmenté depuis près d'un siècle et il continue à suivre son mouvement ascensionnel. Ne nous hâtons pas d'en faire remonter la gloire jusqu'à la révolution. Il y a en cette matière un trompe-l'œil qui peut abuser les multitudes, non pas les esprits réfléchis. La force des choses, aidée des influences de l'Eglise, aurait peu à peu amené ce résultat. La veille de 1789, la condition de l'ouvrier était très-supérieure à ce qu'elle était au moyen âge. A cette date, on entreprit une réforme immense, œuvre de géants, qui ressemblait à la création d'un monde nouveau : rien n'indique que l'Eglise ait cherché à l'entraver. Si elle avait développé toujours son action civilisatrice, nous aurions obtenu les avantages dont nous

sommes justement fiers, moins les misères que nous avons mêlées à notre œuvre.

Non contente de favoriser l'augmentation du salaire dans la mesure réclamée par la justice, la révolution s'est servie de ce levier pour soulever l'armée des travailleurs contre le capital. Ainsi elle a allumé dans les flancs de la société moderne cette guerre de classes, qui nous trouble depuis quatre-vingt-dix ans et qui menace à chaque minute notre sécurité. Ah ! le beau service rendu à notre génération ! Autrefois le monde a vu les excès de l'égoïsme : je ne dis pas qu'ils aient entièrement disparu ; aujourd'hui il assiste aux excès de la cupidité, qui ne valent pas mieux. Les prétentions de l'ouvrier sont devenues exorbitantes ; elles semblent se dilater tandis qu'on leur donne satisfaction. Le droit au salaire menace de dévorer le droit de propriété dont il n'est lui-même qu'une forme ; l'absurde engendre la brutalité ; la brutalité mène à l'absurde. Voilà le crime : maintenant voici le châtiment.

Avec un salaire presque décuplé, l'ouvrier est pauvre. Il s'est manifesté dans l'Europe moderne, si brillante par les surfaces, si misérable dans son fond, si fragile dans sa prospérité, une maladie inconnue des siècles de foi et qu'on nomme le paupérisme. La pauvreté, qui

est de tous les temps, a trouvé dans l'Eglise consolation et assistance. Le paupérisme est une pauvreté délaissée, sans pain, sans abri, sans vêtement et sans lendemain ; c'est une image de la désolation. Le pays qui a ce chancre attaché à ses flancs est un pays malade, et chez qui les sources de la vie chrétienne sont taries ; la charité légale n'est qu'un vain palliatif qui ne guérit rien ; l'impôt forcé n'a pas l'efficacité du don volontaire, fait avec un cœur qui aime et une main qui caresse. Nous pouvons déplorer notre situation : nous ne saurions en être surpris. Un modique salaire multiplié par les vertus chrétiennes est l'équivalent d'un salaire rémunérateur : un salaire élevé multiplié par les vices de l'industrie contemporaine c'est la misère avec tout le cortége des maux qu'elle engendre. Avis à ceux qui se complaisent à faire de l'économie sans Dieu.

3° La révolution a prêché à l'ouvrier une liberté que l'Evangile ne professe pas, et que le monde ne connaissait pas auparavant : c'est la liberté de l'erreur et du mal. C'est là tout ce que l'ouvrier doit à la révolution, sous ce rapport.

La liberté politique et civile était déjà dans les institutions de l'Europe chrétienne, quand la révolution éclata : l'ouvrier avait sa part. Il

n'y eut jamais des parias que dans l'Inde : les ilotes n'existèrent qu'à Sparte. Chez nous le soleil de la liberté luisait depuis dix siècles : tout ce qu'on a écrit à la charge de l'ancien régime est pure fiction, inventée par une philosophie haineuse, impatiente de supplanter la foi et de s'emparer de la direction des affaires publiques. Des abus inhérents aux choses humaines ne nuisent pas à ma thèse ; les développements dont la liberté était encore susceptible ne sont pas une circonstance qui nous gêne, car l'Eglise ne demandait pas mieux que de les réaliser, à la seule condition d'avancer lentement et sans entasser des ruines. Nous n'avions pas besoin de la révolution pour donner à l'ouvrier son rang dans les intérêts politiques et civils : mais elle était nécessaire pour organiser l'émeute et nous préparer de grands deuils. C'est ce qu'elle a fait.

Qui aurait cru que par le chemin de la licence l'ouvrier marcherait droit vers l'esclavage? Ceci fera peut-être sourire quelques-uns de ceux qui m'écoutent : ce n'est pas un motif pour retirer ma proposition. L'ouvrier émancipé de l'Eglise ne s'appartient plus : dans l'ordre politique, il est esclave du parti qui le mène ; dans l'ordre économique, l'ouvrier est la victime de l'organisation du travail sécu-

larisé. Les grandes compagnies industrielles, qui se partagent le sol, les forces vives du capital et les âmes par-dessus le marché, l'ont mis à leur solde et à leur merci : elles lui ont enlevé la liberté du dimanche. Il s'incline avec une résignation stupide, parce qu'il a peur de mourir de faim. Nous avons aboli la traite des nègres : elle s'établit pour les blancs civilisés. Ceci est un fruit de la révolution.

4° Poussons à bout notre réquisitoire. La révolution a cru faire merveille en abolissant la corporation. Après avoir ébranlé les bases de la famille naturelle, elle ne devait pas épargner la famille ouvrière. Nous ne mettons pas ces deux ruines au même plan : nous convenons que la liberté du travail et la suppression des monopoles ne furent pas sans quelques avantages matériels; mais on ne peut pas nier leurs inconvénients. Un des plus graves, ce fut de produire l'individualisme. Alors l'ouvrier fut un orphelin : libre à ses risques et périls, il devait être écrasé par les succès de la force. Dans cette lutte inégale, il allait courir des chances terribles, avec la perspective d'une vieillesse impuissante et délaissée. Egaré sur le champ de bataille du travail, l'ouvrier devait perdre la tête et obéir aux fatales inspirations de son désespoir. Il est vrai, l'association ne pouvait

pas manquer de renaître de ses cendres sous une autre forme. Malheureusement l'association moderne, conçue en dehors de Dieu et organisée sans ses lois, ne tarda pas à tourner au socialisme. La secte remplaça vite la corporation ; elle tendit les bras à l'ouvrier perdu dans l'orage de ses pensées, et dévora avec la foi de son baptême son bon sens, son bonheur et jusqu'à l'épargne de ses sueurs généreuses.

De peur qu'il ne restât à sa victime une consolation, la révolution lui a fermé le ciel, en reléguant parmi les fables surannées la doctrine de l'avenir, aussi sublime qu'elle est fortifiante. Arrêté de ce côté, l'ouvrier s'est retourné vers la terre avec avidité et a cherché à y placer son paradis. Le positivisme, qui défraie certains délicats d'institut et dont les formules abstraites échappent au vulgaire, est devenu sa religion. Il rampe sur son ventre, content de gagner pour manger, boire et se livrer à des distractions homicides. Si parfois les éléments de la jouissance lui font défaut, il ne sait plus que devenir et il finit mal. C'est tout le bonheur qu'on lui procure en le détournant de la contemplation du ciel.

Evidemment la révolution n'est pas une mère. En usurpant ce nom, le plus sacré de la langue humaine, elle le profane ; elle n'y a

aucun droit, puisqu'elle ne sait pas remplir les devoirs qu'il impose. Quand donc elle prétend être la mère de l'ouvrier, elle ment; l'ouvrier qu'elle revendique ne lui appartient pas, car elle ne lui fait que du mal. Appelons-la autrement. La sirène antique était assise sur un écueil battu des vagues, au sein d'une mer tourmentée par la tempête et féconde en naufrages. Par la beauté de son visage et la douceur de sa voix, elle attirait les navigateurs imprudents, qui ne tardaient pas à expier leur confiance en se brisant sur les récifs. La révolution c'est la sirène antique, moins la beauté du visage et la douceur de la voix.

IV

Maintenant voyons quelle est l'attitude de l'ouvrier moderne devant l'Eglise et la révolution.

L'ouvrier a de la défiance vis-à-vis de l'Eglise : il est dans l'illusion par rapport à la révolution.

La défiance de l'ouvrier envers l'Eglise est injuste. Il y a des libéraux qui la soupçonnent d'être l'ennemie de la liberté; certains sages l'accusent d'être un obstacle à la diffusion des lumières; les humanitaires prétendent qu'elle s'oppose sourdement au progrès de la civilisa-

tion. Tous ces jugements sont faux : celui de l'ouvrier ne vaut pas davantage. L'Eglise a une origine divine qui est, à elle seule, une garantie suffisante : elle a une histoire qui proteste encore plus clairement contre de pareilles allégations ; en droit, elle ne peut nuire à aucun intérêt sérieux ; en fait, elle les a tous favorisés.

Quand il s'agit de la révolution, l'ouvrier est atteint d'une illusion qui paraît irrémédiable : il s'en rapporte à sa parole ; il croit à ses promesses ; il attend d'elle sa félicité. Cependant la révolution a contre elle son origine et son histoire ; l'expérience devrait ouvrir les yeux à l'ouvrier ; mais aucune déception ne lui rend le bon sens : il est fanatisé.

Pour combattre cette double disposition, notre siècle nous fait assister à un double effort : l'effort rationaliste et l'effort catholique.

L'effort rationaliste est honorable, parce qu'il suppose un désir sincère de faire du bien à l'ouvrier : il ne nous en coûte rien de lui rendre publiquement hommage. Il est le fait de certains politiques et de certains économistes, qui veulent résoudre le problème à leur façon, c'est-à-dire en se passant de Dieu et de son Eglise.

A cette fin, les politiques ont octroyé à l'ouvrier toutes les libertés qu'il convoitait et même celles qu'il ne désirait pas, parce qu'il ne les con-

naissait pas; ils lui ont donné successivement la liberté de conscience, la liberté de la presse, la liberté du théâtre, la liberté de réunion et d'association, en dernier lieu le droit de coalition; ils l'ont armé du suffrage universel; ils lui ont ouvert tous les conseils publics; ils l'ont introduit dans les parlements, jusqu'au pied de la tribune aux harangues où il s'essaie au bavardage officiel : bientôt sans doute il siégera dans le sénat, assis sur sa chaise curule, à côté des descendants de nos grands magistrats et de nos soldats héroïques. Pouvait-on faire davantage? Les économistes ont tourmenté à son profit les problèmes ardus de la production et de la consommation : ils ont abordé de front la question du travail, ses conditions physiques et morales, sa durée, son salaire, la mesure de considération à laquelle il a droit; tout cela pour l'obliger, en faisant pencher toujours la balance de son côté.

Certes, on a dépensé beaucoup de talent et beaucoup de cœur pour l'ouvrier; peut-être y a-t-on mêlé un peu d'utopie qui gâte les meilleures choses. Cependant le résultat a été pauvre. Au hasard d'attrister les rationalistes qui suent du sang depuis un siècle, il faut bien reconnaître qu'il n'y a rien de fait : l'ouvrier est plus menaçant que jamais. Quand on n'avait pas l'air de

s'occuper de lui, il était résigné ; depuis qu'on l'a flatté, il est devenu ingrat.

Parallèlement à l'effort rationaliste, l'effort catholique s'est dessiné de plus en plus : il est une des consolations de l'heure présente et l'espérance de l'avenir. *Les Conférences de Saint-Vincent-de-Paul* marquent le point de départ de ce mouvement généreux : elles sont déjà anciennes et assez connues pour qu'il suffise de les mentionner ici. Plus près de nous, *les Cercles de l'Union catholique* sont nés de nos malheurs et de notre repentir. Des hommes, en petit nombre, mais de trempe supérieure, se sont groupés autour de la Croix ; ils ont résolu de s'affirmer sans défaillance en face des tendances contemporaines qui semblent avoir atteint leurs derniers résultats ; ils n'ont pas dissimulé leur dessein : ils veulent régénérer la société. Rédiger un pareil programme, c'est déjà beau : le réaliser, c'est chose sublime. *Les Cercles catholiques d'ouvriers* ont poussé à côté de *l'Union catholique,* comme le fruit sur sa branche. Ces deux institutions fraternelles, entrelacées comme deux ceps de vigne, montent ensemble et se prêtent un mutuel appui. *L'Union des Œuvres ouvrières* est comme la clef de voûte qui relie entre elles toutes les forces éparpillées et leur donne de la solidité. Les Patronages de jeunes apprentis se sont multipliés.

Les Orphelinats industriels et agricoles couvrent le territoire. Les Congrès catholiques qui se tiennent chaque année dans quelques provinces, étudient les difficultés, indiquent les meilleurs moyens de les résoudre et constatent les résultats obtenus.

Rien ne devait échapper à l'action du zèle catholique. La même sollicitude qui a créé pour les ouvriers les institutions mentionnées plus haut a fondé les Crèches et les Asiles pour les petits enfants, les Hospices pour les vieillards des deux sexes. A la même heure, les jeunes apprenties, cette portion si intéressante de la classe ouvrière, sont l'objet des plus touchantes attentions. Les Ouvroirs, les Patronages, les Associations des enfants de Marie, les Maisons de Marie auxiliatrice destinées aux ouvrières sans famille, enveloppent leur fragilité et les sauvent des périls qui les entourent.

Toutes ces œuvres en pleine séve sont autant de manifestations de l'effort que l'Eglise a commencé et dont elle encourage les entreprises. Cet effort a déjà réussi : il a produit des ouvriers chrétiens, sur une échelle encore trop restreinte. Si jamais il généralise ses influences, et il ne faut pas en douter, l'Eglise aura fait un miracle de plus : elle aura sauvé encore une fois le monde abîmé dans l'erreur et livré aux convul-

sions de l'anarchie. Les classes ouvrières, par leur nombre, par leur intelligence et par leur ardeur, sont un élément important de la société. Sully a dit : La France a deux mamelles, l'agriculture et le commerce ; moi j'ajoute : La France a deux bras, le paysan et l'ouvrier. C'est avec ces deux bras qu'elle remue son sol merveilleux que le monde lui envie, et qu'elle donne à son industrie une fécondité qui lui permet de supporter avantageusement la comparaison avec la plupart des nations de l'Europe. C'est avec ces deux bras qu'elle tient haut et ferme le drapeau de sa gloire. Quand ce drapeau humilié tombe dans la poussière, avec ces mêmes bras elle peut le ramasser et lui rendre son prestige.

Le paysan a gardé ses traditions. Fidèle à Dieu, rude à la peine, pratiquant l'épargne, attaché à sa ferme, il est encore bon citoyen, parce qu'il est chrétien. Il n'est pas sans défauts : mais ses défauts sont de ceux qui conservent la chose publique et ne la menacent pas.

Il me serait doux de faire le panégyrique de l'ouvrier : je n'en ai pas tout à fait le droit ; il est plus atteint que le paysan son frère par le mal du temps. Je prie l'ouvrier qui m'écoute de ne pas se tromper sur mes intentions : le prêtre, qui ne le flatte pas, est son meilleur ami. Mais l'ouvrier n'est pas incurable. L'Eglise lui rendra les

qualités éminentes qui le distinguent, et qui sont compromises, non pas perdues. L'Eglise le réconciliera avec la société, et il sera encore ce qu'il fut si longtemps, un auxiliaire précieux de la civilisation chrétienne.

CONCLUSION

Ce que j'ai écrit sur la question ouvrière n'est pas la mesure exacte de mon dessein. Plusieurs trouveront que c'est trop, et retrancheraient volontiers à mon œuvre ; moi je sens que ce n'est pas assez : si j'étais maître, j'y ajouterais. Mais par ce temps rapide et superficiel, où le journal remplace le livre, en attendant d'être détrôné par l'affiche, qui peut-être disparaîtra devant la dépêche, il faut se faire pardonner un volume, si modeste soit-il. Ce volume, je le jette comme une branche d'olivier dans l'arène brûlante des controverses contemporaines. Puisse-t-il rapprocher les âmes divisées sur le terrain de l'Evangile, le seul où la paix ne soit pas une chimère. A Bethel, Jacob fatigué du chemin à travers le désert appuya sa tête sur une pierre qui lui procura un doux sommeil et lui fit voir le ciel. Etrange puissance d'une pierre, qui serait un mystère, si nous ne savions pas que cette pierre était le Christ. Si quelque pauvre ouvrier, perdu dans le vide des doctrines

122070

révolutionnaires, se penche sur le livre que je lui offre, je souhaite que ses pensées s'apaisent et qu'il lève les yeux en haut, pour y chercher la solution de sa destinée cruelle. Je charge saint Joseph de me procurer ce succès, qui suffit à mon ambition. Saint Joseph repoussera les uns et attirera les autres. Mais il faut mêler résolûment le surnaturel à la situation, quand on croit qu'il en est l'unique remède. Saint Joseph est au commencement de mon travail : je veux qu'il soit à la fin. Il en est le titulaire : qu'il en soit le patron.

FIN.

IMPRIMERIE GÉNÉRALE DE CHATILLON-SUR-SEINE. — JEANNE ROBERT.

BT 690 .A8 1879
SMC
At, Jean Antoine,
1827-1911.
Saint Joseph, ou, La
question ouvriaere
AZM-0273 (mcih)